

**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**N° 113**  
XXX<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XXV  
JANVIER 1997



# **BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

**REVUE TRIMESTRIELLE**  
publiée par le  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES  
avec l'aide du  
CENTRE NATIONAL DES LETTRES

pour  
L'ASSOCIATION  
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

**TRENTIÈME ANNÉE**

**1997**

**VOL. XXV**

ASSOCIATION DES  
**Amis d'André Gide**

*COMITÉ D'HONNEUR*

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE.  
Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER, Roger VRIGNY.

*CONSEIL D'ADMINISTRATION*

*Président* : Claude MARTIN.  
*Vice-Président* : Daniel MOUTOTE.  
*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN.  
*Trésorier* : Jean CLAUDE.  
*Conseillers* : Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LACHASSE,  
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,  
Sophie SAVAGE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK.  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCALON.

*COMITÉ AMÉRICAIN*

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM.  
*Responsable* : Elaine D. CANCALON  
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

*SERVICE DES PUBLICATIONS*

*Responsable* : Claude MARTIN  
(La Grange Berthière, 69420 Tupin et Semons,  
Tél. 04.74.87.84.33, Fax : même n°)

*Bulletin  
des Amis  
d'André Gide*

N° 113

JANVIER 1997

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 >),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CÂNCALON, Jean CLAUDE,  
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Henri HEINEMANN,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE  
David STEEL, David WALKER

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (Tél. 03.22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TRENTIÈME ANNÉE — VOL. XXV, N° 113 — JANVIER 1997

Sidonie RIVALIN-PADIOU : Le motif du sang dans <i>L'Immoraliste</i> . .....	7
Christine LATROUITTE-ARMSTRONG : Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio. ....	17
Jocelyn VAN TUYL : Les messages tacites des <i>Interviews imaginaires</i> : décryptage d'un code intertextuel. ....	25
*	
Lettres inédites (1899-1910) d'ANDRÉ RUYTERS à Gabriel Frizeau	
présentées par Victor MARTIN-SCHMETS. ....	43
*	
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXX (11 mai — 25 juin 1943). ....	69
*	
Éric MARTY : <i>Le Journal 1887-1925</i> d'André Gide. ....	91
*	
Le Dossier de presse de <i>La Symphonie pastorale</i> (V) : François Le Grix. ....	97
Le Dossier de presse de <i>Retour de l'U.R.S.S.</i> (VI) : André Rousseaux. ....	105
Le Dossier de presse du <i>Montaigne</i> (I) : Albert Thibaudet. ....	109
*	
Lectures gidiennes : André Gide & Pierre Herbart, <i>Le scénario d'« Isabelle »</i> [Jean CLAUDE]. — Catherine Millot, <i>Gide Genet Mishima</i> [Sidonie RIVALIN-PADIOU]. ....	113
Cl. M. : Chronique bibliographique. ....	122
Le Coin des Chercheurs. ....	134
VARIA. ....	136
Cotisations et abonnements 1997. ....	140

*Voulez-vous visiter  
l'abbaye de Pontigny  
et y retrouver le souvenir  
d'André Gide, de Roger Martin du Gard,  
de Ramon Fernandez, et de tant d'autres ?*

*Rendez-vous en page 139.*

*Le Trésorier de l'AAAG  
vous sera reconnaissant  
de lui faire parvenir  
dès le début de cette année  
votre cotisation 1997.*

# Le motif du sang dans *L'Immoraliste*

par

SIDONIE RIVALIN-PADIOU

Le motif du sang, récurrent dans *L'Immoraliste*, génère une symbolique très riche qui permet d'embrasser les principaux enjeux de l'œuvre. Renvoyant successivement à la maladie, à la mort et à la santé, thèmes qui entretiennent eux-mêmes des relations étroites et constantes, il est à l'image du texte qui oscille entre les deux pôles extrêmes que sont la vie et la mort. Dans ce cheminement qui conduit de l'un à l'autre, la maladie constitue à la fois une rupture et un tremplin. Chez Michel, vie et mort se rejoignent pour mieux se dissocier : la maladie constitue un tremplin paradoxal vers la santé et la vie, tandis que chez Marceline, la maladie, héritée de Michel, s'avère fatale. D'une vie qui lui apparaîtra *a posteriori* comme une survie, une vie végétative, Michel passe à la maladie, expérience lui faisant effleurer la mort, et c'est ce frôlement qui va lui permettre d'atteindre la « vraie vie », de réveiller en lui le « vieil homme <sup>1</sup> ». L'itinéraire de Marceline est inverse puisque l'expérience de la maladie l'anéantit. Dans cette marche inexorable vers la mort, la condamnation de l'enfant qu'elle porte en elle, signifiée par le linge taché de sang, marque un jalon essentiel. Cette amputation partielle de son propre corps ne fait qu'annoncer la destruction finale où le sang resurgit dans un ultime vomissement.

---

1. « L'important c'était que le mort m'eût touché, comme on dit, de son aile. L'important, c'est qu'il devint pour moi étonnant que je vécusse, c'est que le jour devint pour moi d'une lumière inespérée. Avant, pensais-je, je ne comprenais pas que je vivais. Je devais faire de la vie la palpitante découverte » (pp. 380-1).

L'apparente opposition de ces deux destins, renforcée par l'organisation tripartite de l'œuvre (I : maladie et résurrection de Michel ; II : maladie de Marceline ; III : mort de Marceline), ne fait en réalité que rendre plus manifestes leurs liens inextricables. Tout se passe comme si la mort de Marceline était indispensable à la vie de Michel. En aidant son mari à recouvrer la santé, en le soignant telle une mère, elle endosse la maladie pour lui permettre de vivre. Le texte devient ainsi l'histoire d'un déplacement, d'une substitution <sup>2</sup>. Il retrace l'histoire de deux corps qui ne peuvent évoluer que de manière contraire. Marceline accède en fait au statut de victime propitiatoire, son sacrifice s'imposant de plus en plus comme la seule issue possible pour Michel. Victime de la doctrine de Michel, doctrine qui « supprime les faibles » (p. 460), elle devient l'objet d'une sorte d'immolation piaculaire, dans un texte où le sang est très présent.

Le motif du sang apparaît dès le premier chapitre, s'inscrivant dans la thématique de la maladie puisqu'il est question des crachats de Michel, symptôme de la tuberculose pulmonaire. L'hémoptysie, déclenchée par la fatigue du voyage en diligence et annoncée par la toux, est l'objet d'une description clinique tout à fait réaliste <sup>3</sup> :

Je toussais et sentais au haut de la poitrine un trouble étrange [...]. Dès les premiers cahots je me sentis brisé [...]. Cependant je ne toussais plus, non : je crachais ; c'était nouveau ; j'amenais cela sans effort ; cela venait par pe-

2. Ce déplacement doit aller jusqu'à la mort de Marceline car même lorsque Michel est guéri, il se trouve encore pris dans la maladie par le phénomène de la « sympathie » ; Marceline constitue un risque de « contagion ». V. notamment : « Ces veilles que j'avais tenu à supporter presque toutes moi-même, cette angoisse prolongée, et surtout cette sorte de sympathie physique qui, lors de l'embolie de Marceline, m'avait fait ressentir en moi les affreux sursauts de son cœur, tout cela m'avait fatigué comme si j'avais moi-même été malade » (pp. 439-40). « — Oh ! elle toussait affreusement. C'est le plus clair résultat de ses soins. J'ai horreur de la sympathie ; toutes les contagions s'y cachent ; on ne devrait sympathiser qu'avec les forts. — Oh ! vraiment elle n'en peut plus ! » (p. 455).

3. « L'hémoptysie débute en général brusquement [...] ; parfois elle est provoquée par un effort insignifiant, par un bain, par une marche forcée, par une chaleur exagérée, etc... Le malade sent une titillation dans le larynx, il toussé et rejette immédiatement 50, 100 et jusqu'à 1000 grammes d'un sang rutilant, clair, spumeux et liquide » (DECHAMBRE, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 1887, vol. 24, p. 713, cite par Pierre PETIT, « Tuberculose et sensibilité chez Gide et Camus », *BAAG*, juillet 1981, p. 280). Lors d'une autre crise, Michel confirmera la nature du sang propre à une première hémoptysie : « ce n'était plus du sang clair, comme lors des premiers crachements » (III, p. 383).

tits coups, à intervalles réguliers [...]. (pp. 376-8).

Le sang s'écoule par saccades, dans un mouvement que mime ici la syntaxe, par les nombreuses juxtapositions. Michel se laisse aller à ce flot, à cet écoulement qui semble au départ libérateur (« Les crachats que je ne retins plus vinrent avec plus d'abondance. J'en étais extraordinairement soulagé » [p. 378]), mais le mouvement du corps qui se vide, déversement qui se lit sur le mouchoir et sur le foulard, plonge Michel dans une extrême faiblesse.

La découverte de cette matière jaillie du corps se fait en trois temps : le sang est successivement appréhendé par le goût, le toucher et la vue. Dans une sorte de chiasme narratif, c'est une sensation buccale qui met la première fois Michel en contact avec sa maladie et qui à la fin lui donnera le goût, à travers la sueur, de celle de Marceline.

[...] je fus bien vite éœuré par le goût inconnu que cela me laissait dans la bouche. Mon mouchoir fut vite hors d'usage. Déjà j'en avais plein les doigts [...]. Le foulard que je tenais à la main était sombre, de sorte qu'il n'y paraissait rien d'abord ; mais, quand je ressortis mon mouchoir, je vis avec stupeur qu'il était plein de sang. (p. 378).

Le motif du sang se trouve souvent pris dans un faisceau d'images et de teintes contrastées qui ménagent un effet esthétique. Ici, il est d'autant plus frappant que sa couleur contraste avec celle, supposée blanche, du mouchoir, ainsi qu'avec la lumière du jour (« le ciel était plein d'aube » [p. 378]).

Michel met du temps à identifier cette substance et se perd dans des interprétations erronées (« C'est la fin du rhume, pensais-je » [p. 378]). L'éœurement ressenti par le goût du sang est suivi par le désir de dissimuler ce dernier, ce qui sanctionne à la fois un refus, une honte et une hantise de la maladie. Cacher ce sang à Marceline, le soustraire au regard de l'autre, à ce regard qui ne peut que renforcer l'actualisation du mal, est une manière de nier la maladie, d'où l'invention d'un alibi (« J'aurai saigné du nez... » [p. 378]). Le sang, qui inscrit la mort dans le corps de Michel, qui est le symptôme de la maladie du père mort (même si la tuberculose de celui-ci est occultée dans l'œuvre), est transformé, de manière illusoire, en une chose tout à fait bénigne. Pour effacer celui-ci, et du même coup gommer la maladie, Michel utilise de l'eau, autre liquide essentiel de l'œuvre qui est ici le contrepoint du premier et qui s'imposera par la suite comme un instrument de volupté : « On nous avait gardé deux chambres. Je pus m'élancer dans la mienne, laver, faire disparaître le sang. Marceline n'avait rien vu » (p. 378).

Le motif gidien de l'eau purificatrice, qui lave de la souillure, peut être interprété de différentes manières ici. Le rôle de l'eau oblitère symboli-

quement la mort, puisqu'elle efface le sang, ce qui n'est pas sans faire songer au « baptême » de Michel, dans lequel l'eau est le signe de la résurrection et de la plénitude voluptueuse du corps. On peut aussi lire dans l'ensemble de la scène une manière de refoulement, comme si le sang craché dans le foulard de Marceline et dissimulé avec empressement était le substitut du sang nuptial, liquide de la défloration dont l'absence fait sens. Laver l'étoffe reviendrait ici symboliquement à occulter le désir féminin, incarné par le sang. Cet usage de l'eau, à l'encontre du désir féminin et de la souillure de la chair, apparaît dans d'autres œuvres de Gide, en particulier *Le Voyage d'Urien* et *La Porte étroite*.

Si les deux personnages s'opposent sur certains points dans cette scène, ils sont aussi réunis dans des éléments significatifs. L'éveil de Michel qui voit son sang contraste avec le sommeil et l'ignorance de Marceline, opposition déjà symbolique des vies parallèles qu'ils vont mener. Mais Marceline partage avec Michel une profonde fatigue et surtout, une fois formulé l'aveu de Michel, c'est elle qui affiche sur son corps les symptômes attendus chez Michel :

Soudain je me sentis très faible ; tout se mit à tourner et je crus que j'allais me trouver mal [...]. Je me repris, me cramponnai, finis par maîtriser mon vertige... (p. 378).

— J'ai craché le sang, cette nuit.

Elle n'eut pas un cri ; simplement elle devint beaucoup plus pâle, chancela, voulut se retenir et tomba lourdement sur le plancher. (p. 379).

Le rapprochement de ces deux passages montre bien que le corps de Marceline actualise ce qui n'est que virtuel dans celui de Michel, comme si cette femme portait déjà la maladie en elle, comme si celle-ci s'inscrivait déjà dans sa chair par la simple parole de son mari.

Au sang de la maladie vient s'opposer dès le chapitre II le sang de Bachir, lorsqu'il s'enfonce dans le pouce son couteau et saigne sous le regard horrifié de Michel :

J'eus un frisson d'horreur ; il en rit, montra la coupure brillante et s'amusa de voir couler son sang. Quand il riait, il découvrait des dents très blanches ; il lécha plaisamment sa blessure ; sa langue était rose comme celle d'un chat. Ah ! qu'il se portait bien. C'était là ce dont je m'éprenais en lui : la santé. La santé de ce petit corps était belle. (p. 382).

À l'horreur initiale, en partie suscitée par les valeurs négatives dont est affecté le sang dans l'esprit de Michel lors des premiers crachements<sup>4</sup>, se

---

4. À un autre niveau, on peut aussi lire dans cette horreur la réactivation du traumatisme provoqué par un autre objet tranchant dans la vie de Gide, à savoir les lances touareg du D<sup>r</sup> Brouardel. D'autres objets tranchants apparaissent dans

substitue progressivement une jouissance esthétique mêlée de désir devant un sang qui est l'indice d'une vie pleine, cette plénitude se trouvant renforcée ici par l'idée de l'animalité. Le saignement fait éclater la santé de l'enfant aux yeux de Michel, ce qui implicitement renvoie à ce dernier l'image inversée de sa propre maladie. Les rapprochements que l'on peut établir entre cette scène et celle des crachements permet de mettre en relief d'intéressants contrastes. Au début, lorsque Michel perd son sang, il précise qu'il « [s]'en amusai[t] presque », avant d'être « éccœuré » (p. 378) par ce goût inconnu. Chez Bachir, seul l'amusement subsiste, et sous une forme beaucoup plus accentuée, tandis que l'oralité réapparaît mais en se chargeant de connotations mélioratives puisque le fait de lécher son sang (autre trait qui rapproche l'enfant de l'animal) est source de plaisir. Le contraste entre la couleur de son sang et celle de ses dents est de plus l'image sublimée de celui qui existait entre le sang de Michel et le mouchoir. Enfin, les deux personnages s'opposent de manière radicale sur un point qui renforce la différence de nature et de signification de leurs sangs respectifs : Bachir exhibe son sang, tandis que Michel avait comme premier réflexe de le dissimuler. Progressivement, et de façon significative, Michel ira dans le sens de l'exhibition, se délestant de multiples fardeaux (vêtements, barbe, etc.) et offrant son corps nu au soleil.

La deuxième vague de crachements ne fait que renforcer ce contraste entre Bachir et Michel, en proie à une fatigue occasionnée par ses jeux avec l'enfant :

Quelques heures après j'eus un crachement de sang [...]. Cela m'avait empli la bouche... Mais ce n'était plus du sang clair, comme lors des premiers crachements ; c'était un gros affreux caillot que je crachai par terre avec dégoût. (p. 383).

À l'éccœurément premier s'ajoutent ici le trouble et la peur que Michel justifie par le fait qu'il commence « d'aimer la vie » (p. 383), cet amour nouveau ne pouvant renvoyer, dans l'espace du texte, qu'à la contemplation jalouse du corps de Bachir. Le mouvement du sang oppose aussi les deux

---

l'œuvre : les « instruments luisants » (p. 438) évoqués lors de la fausse couche de Marceline sont clairement associés à la mort, à laquelle Michel n'est pas étranger ; quant aux ciseaux de Marceline, ils orientent de façon plus manifeste vers la hantise de la castration, si on les rapproche des lances touareg. Mais leur valeur symbolique semble beaucoup plus large : cet objet appartient à Marceline et Michel s'en laisse déposséder comme pour signifier son désir inconscient de se débarrasser de sa femme. La scène du vol renvoie en outre aux goûts homosexuels de Michel pour un certain type d'enfants, en même temps qu'elle s'inscrit dans une lente entreprise de dépossession de tout.

personnages : Bachir lèche avec plaisir son sang, il l'absorbe, tandis que Michel le dégorge, le rejette : d'un côté, un corps qui se remplit d'un sang signe de vie, de l'autre, un corps qui se vide et qui refuse le sang porteur de la maladie et de la mort. Michel contemple avec une curiosité à la fois horrifiée et fascinée (annonçant l'attention de tous les instants qu'il portera ensuite à son corps) cette substance extraite de lui, et cette observation ne fait que renforcer l'opposition, explicite ici, entre lui et l'enfant :

Je revins en arrière, me courbai, retrouvai mon crachat, pris une paille et, soulevant le caillot, le déposai sur mon mouchoir. Je regardai. C'était un vilain sang presque noir, quelque chose de gluant, d'épouvantable... Je songeai au beau sang rutilant de Bachir... Et soudain me prit un désir, une envie, quelque chose de plus furieux, de plus impérieux que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors : vivre ! je veux vivre. Je veux vivre. (p. 383).

En même temps qu'il prend conscience de sa différence par rapport à l'enfant, Michel est envahi par une rage de vivre et de vaincre cet « ennemi » (p. 384) qu'il sent en lui. Le regard qu'il porte sur le sang sorti de son corps indique cette distance qu'il établit d'emblée entre lui et la maladie, certain de pouvoir venir à bout du mal qui l'habite, comme l'indiquent les nombreuses métaphores guerrières que déploie le texte pour évoquer les nouvelles résolutions de Michel <sup>5</sup>. Notons que, peu après, son corps ne se vide plus mais se remplit, lorsque Michel avale de l'eau de manière assez frénétique (« j'en bus un verre, deux verres ; à la troisième fois, buvant à même, j'achevai toute la bouteille d'un coup » [p. 385]), flux inverse à celui du sang avec lequel il n'a de commun que l'abondance. Le corps de Michel continuera de se remplir, notamment par le biais de la nourriture, point qui le distinguera encore une fois de Marceline :

Marceline, habituée elle-même à ne pas beaucoup se nourrir, ne savait pas, ne se rendait pas compte que je ne mangeais pas suffisamment. Manger beaucoup était, de toutes mes résolutions, la première. (p. 384).

Dans le chapitre III, Michel met ses projets à exécution. Le sang fait provisoirement place à l'eau, notamment celle des jardins où Michel rencontre des enfants. Toutefois, il ne fréquente que des enfants respirant la santé, modèle à suivre et miroir de l'être qui est en train de s'éveiller en lui, fuyant les enfants malades dont s'occupe Marceline et qui lui inspi-

---

5. « Un ennemi nombreux, actif, vivait en moi. Je l'écoutai ; je l'épiaï ; je le sentis. Je ne le vaincrais pas sans lutte... et j'ajoutais à demi-voix, comme pour mieux m'en convaincre moi-même : c'est une affaire de volonté. / Je me mis en état d'hostilité. / Le soir tombait : j'organisai ma stratégie. Pour un temps, seule ma guérison devait devenir mon étude » (p. 384).

rent plus « de dégoût que de pitié » (p. 389). Il avoue plus tard que ces enfants lui font peur :

J'étais trop fatigué, trop souffrant pour autre chose que les regarder ; mais la présence de leur santé me guérissait. Ceux que Marceline choyait étaient faibles, chétifs et trop sages ; je m'irritai contre elle et contre eux et finalement les repoussai. À vrai dire, ils me faisaient peur. (IV, p.394).

Michel ne fait que rejeter sa propre maladie, à travers des enfants qui le renvoient à lui-même, car vis-à-vis de Marceline qui le soigne, « maternelle et caressante » (pp. 389-90), il retourne à l'état d'enfant. Son choix d'enfants robustes et vifs revient à nier du même coup la maladie et la mère. Le passage cité ci-dessus dessine aussi une opposition très nette entre Michel, rattaché à la vie et à la guérison, et Marceline, associée et occupée à la maladie des autres, avant de l'assumer dans son propre corps.

Dans le chapitre IV, le thème de la blessure reparaît de manière métaphorique, à travers l'image de l'arbre dans lequel Lachmi laisse poindre sa « nudité dorée » (p. 393). La sève constitue ici un autre liquide nutritif, principe de vie tel le « sang rutilant » de Bachir et l'oralité s'impose à nouveau. Elle n'est pas marquée par le plaisir (« ce goût fade, âpre et sirupeux me déplut » [p. 393]) mais elle est l'indice d'un réveil des sens chez Michel, le réveil du « vieil homme » qui va retrouver la volupté infantile d'une relation huccale aux choses, éliminant peu à peu le goût pénible du sang initial.

L'image du sang fait retour dans le texte pour signifier non plus la maladie mais la vie nouvelle de Michel dont le corps cesse d'expulser le sang pour se laisser voluptueusement envahir par lui :

Il y avait ici plus qu'une convalescence ; il y avait une augmentation, une recrudescence de vie, l'afflux d'un sang plus riche et plus chaud qui devait toucher mes pensées, les toucher une à une, pénétrer tout, émouvoir, colorer les plus lointaines délicates et secrètes fibres de mon être. (p. 399).

Le motif du sang rejoint ici une autre symbolique de l'œuvre, celle de l'ombre et de la lumière : le sang rutilant et la blessure brillante de Bachir, contrastant avec le sang presque noir de Michel, annonçaient déjà ce sang chaud que l'on peut rapprocher du soleil pénétrant Michel à la fin du chapitre VI : « J'offris tout mon corps à sa flamme [...]. Bientôt m'enveloppa une cuisson délicieuse ; tout mon être affluait vers ma peau » (p. 401).

Michel est, pourrait-on dire, passé de l'autre côté, il semble avoir rejoint Bachir, comme le montre son rire qui rappelle celui de l'enfant au chapitre II : « J'en arrivais [...] à douter que j'eusse été très malade, à rire de mon sang craché, à regretter que ma guérison ne fût pas demeurée plus

ardue » (p. 401).

Désormais le sang malade appartient au passé de Michel et il va se déplacer sur le corps de Marceline.

Dans l'avant-dernier chapitre de la première partie, l'image du sang réapparaît lors de la lutte de Michel avec le cocher :

Je regardais sa figure hideuse que mon poing venait d'enlaidir davantage ; il crachait, bavait, saignait, jurait, ah ! l'horrible être ! Vrai ! l'étrangler paraissait légitime — et peut-être l'eussé-je fait... du moins je m'en sentais capable [...]. (p. 405).

C'est à la faveur de cet épisode violent que Michel va enfin posséder sa femme, ajoutant à son parcours une expérience nouvelle. C'est sur la « rencontre » de Michel et du cocher que se déplace le corps à corps : la relation avec Marceline est évoquée comme une fusion des âmes et non des corps <sup>6</sup> et le sang, si présent dans le reste de l'œuvre, ne s'y mêle nullement.

Le premier chapitre de la deuxième partie (où l'on apprend que Marceline est enceinte) fait resurgir le sang dans un épisode en apparence anodin : on conseille à Michel, à la Morinière, de se débarrasser d'un de ses chevaux : « Comme si j'en eusse voulu douter, on l'avait fait briser le devant d'une petite charrette et s'y ensanglanter les jarrets » (p. 416). Cette mise à mort qui peut passer inaperçue annonce d'une certaine manière celle de Marceline, dont Michel finit aussi par se « débarrasser » (p. 416).

Dès le chapitre II, l'état de santé de Marceline commence à se dégrader ; d'abord en proie à une grande fatigue, elle montre ensuite « des troubles nouveaux, accompagnés de fièvre » (p. 433). D'emblée, sa réaction à la maladie est à l'inverse de celle de Michel : à l'état d'hostilité du premier répondent en contrepoint « une grande tristesse et comme un douloureux renoncement à l'avenir ; une sorte de résignation religieuse rompit la volonté qui la soutenait jusqu'alors, de sorte que son état empira brusquement durant les quelques jours qui suivirent » (p. 434). Michel va prendre soin de sa femme mais dans un état d'esprit tout à fait différent de celui de Marceline lorsqu'elle le soignait, essayant de repousser sans cesse son inquiétude et s'en irritant même. Ses sorties manifestent de toute façon son désir inconscient de perdre sa femme. Quand il revient chez lui, après avoir vu Ménalque, il constate la fausse couche de Marceline qui n'est que suggérée, par le biais du sang, et cet événement réactive son angoisse de la mort et du vide :

[...] je vis des instruments luisants, de la ouate ; je vis, crus voir, un linge ta-

---

6. « Ce fut un rire d'un moment, où nos âmes se confondirent... » (p. 405).

ché de sang... Je sentis que je chancelais. Je tombai presque vers le docteur ; il me soutint. Je comprenais ; j'avais peur de comprendre... [...] Le terrain cédait brusquement sous mon pas ; devant moi n'était plus qu'un trou vide où je trébuchais tout entier. (p. 438).

L'état de Marceline entre en résonance avec le passé de Michel, avec le retour significatif dans le texte de « l'affreux caillot de sang » (p. 439) qui montre clairement le déplacement de la maladie de Michel sur sa femme. De même qu'« un ennemi nombreux, actif, vivait en [Michel] » (p. 384), « la maladie était entrée en Marceline, l'habitait désormais, la marquait, la tachait. C'était une chose abîmée » (p. 439). La tache peu à peu va s'effacer ; la chose abîmée, semblable aux vieux objets de Michel, va être supprimée.

Une autre symétrie apparaît entre le parcours de Michel et celui de Marceline, lorsque celle-ci connaît une amélioration de son état, évoquée à nouveau par l'image du sang : « Marceline pourtant allait mieux ; du sang recolorait ses joues » (p. 440), mais cela est bien loin du sang riche et chaud qui envahit tout le corps de Michel.

Michel refuse en fait de reconnaître la véritable maladie de Marceline, tout comme il avait nié la sienne propre. Plus profondément, c'est sa propre responsabilité dans le sort de sa femme qu'il refuse d'endosser. Ainsi, dans la troisième partie, face au médecin convaincu que « le mal datait de plus loin » (p. 454), Michel tait sa tuberculose récente et partant les soins que lui a prodigués sa femme. Aussi le sang de Marceline ne le renvoie-t-il pas seulement à sa douleur passée et à la hantise de la mort ; il l'accuse également, ce qui explique qu'il redoute tant la vue de ce sang, hantise qui est renforcée par l'emploi du présent de narration dans le passage suivant et qui fait écho à la vision du « trou vide » (p. 438) :

Elle fait trop d'efforts... Comme elle paraît faible et changée ; dans l'ombre, ainsi, je la reconnaîtrais à peine. Que ses traits sont tirés ! Est-ce que l'on voyait les deux trous noirs de ses narines ? [...] Que fait-elle ?... Elle prend son mouchoir ; le porte à ses lèvres ; se détourne... Horreur ! est-ce qu'elle aussi va cracher le sang ? — Brutalement j'arrache le mouchoir de ses mains. Dans la demi-clarté de la lanterne, je regarde... Rien. Mais j'ai trop montré mon angoisse [...]. (pp. 455-6).

Marceline connaît ensuite une nouvelle accalmie (plus imaginée par Michel que réelle ?), signifiée encore par le sang, dans une phrase presque identique à la première : « Marceline allait mieux, beaucoup mieux : la petite fièvre continue qui lentement la minait s'était éteinte ; un sang plus frais recolorait ses joues » (p. 458).

Revenant de la soirée passée avec Moktir à Touggourt, soirée rappelant celle passée avec Ménalque, Michel trouve sa femme dans des linges de sang, qui font pendant à ceux de la fausse couche :

[...] ses draps, ses mains, sa chemise, sont inondés d'un flot de sang ; son visage en est tout sali ; ses yeux sont hideusement agrandis [...]. Je cherche sur son visage transpirant une petite place où poser un affreux baiser ; le goût de sa sueur me reste aux lèvres. Je lave et rafraîchis son front, ses joues... (pp. 469-70).

Ici ce sont les membres de Marceline que Michel lave et c'est sa maladie qu'il sent dans sa bouche, dernier contact amer qui sépare définitivement les deux personnages. Le sang enveloppe le corps de Marceline pour l'anéantir, corps sali dont le vomissement final inscrit dans le texte une tache indélébile qui accuse Michel. Comme pour celle de l'enfant, la mort de Marceline vient s'inscrire dans le blanc, dans le vide du texte <sup>7</sup> ; ce même vide symbolisé par les petits cailloux blancs que Michel manie inlassablement, détenteur enfin de la liberté mais d'une « liberté sans emploi » (p. 471).

Touche ultime dans le jeu chromatique subtil qui parcourt tout le texte, les « cailloux blancs » ont pris la place de « l'affreux caillot de sang » et semblent indiquer que si l'œuvre retrace l'histoire d'une substitution, elle relate aussi celle d'un double effacement. En effet, Marceline morte, Michel semble pour sa part voué à la vacuité d'une existence purement factice, faisant tremper et retremper dans l'eau ses cailloux, tel Sisyphe roulant sans fin son rocher.

---

7. « — Vers le petit matin, un nouveau vomissement de sang...

J'ai fini de vous raconter mon histoire. Qu'ajouterai-je de plus ? — Le cimetière français de Touggourt est hideux, à moitié dévoré par les sables... Le peu de volonté qui me restait, je l'ai tout employé à l'arracher de ces lieux de détresse. C'est à El Kantara qu'elle repose, dans l'ombre d'un jardin privé qu'elle aimait. » (p. 470).

# Identité à suivre au fil de l'eau : une note sur Lafcadio

par

CHRISTINE LATROUITTE-ARMSTRONG

La prédilection d'André Gide pour l'élément liquide n'est certainement plus à démontrer. Elle se retrouve inscrite tout au long de son œuvre, qu'elle soit poétique, romanesque, théâtrale, autobiographique ou épistolaire. Ce n'est donc pas par hasard que notre écrivain-Narcisse fait même part à ses lecteurs d'une de ses angoisses les plus intimes (ce qu'il appelle ses « Schaudern ») en employant un lexique aquatique : « On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur » (*Journal II*, 439). On ne s'étonne pas non plus que ce soit par le biais de l'eau que se formule un souvenir qui n'est pas sans attaches « à la source » de sa vocation littéraire, souvenir qui raconte sa jouissance enfantine transportée dans le monde imaginaire du conte de George Sand, où Gribouille « dans la rivière, [...] s'efforce et nage quelque temps, puis s'abandonne; et dès qu'il s'abandonne, il flotte ; il se sent alors devenir tout petit, léger, bizarre, végétal ; il lui pousse des feuilles par tout le corps ; et bientôt l'eau de la rivière peut couler sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu » (*Journal II*, 387).

Il s'avère donc tout à fait naturel que, dans *Les Caves du Vatican*, œuvre qui retiendra notre attention ici, l'élément liquide réapparaisse, lié alors au jeune protagoniste Lafcadio<sup>1</sup>. Bien que Lafcadio ait été le sujet de maintes études gidiennes, la critique n'a pas relevé combien la fluidité

---

1. Dans d'autres « romans » de Gide, tels *La Porte étroite*, *Paludes*, *Le Voyage d'Urien* et *La Symphonie pastorale*, l'eau joue un rôle de premier ordre.

marque l'être même de ce personnage, déjà suggéré par son nom qui nous permet d'unifier les traits et les actions que lui attribue le texte. Les noms du bâtard, que ce soit le prénom « Lafcadio », le nom maternel « Wluiki », ou paternel « de Baraglioul », se révèlent tous liquides. C'est ce rapport glissant du protagoniste avec son nom que nous examinerons tout particulièrement à travers la présentation d'une carte de visite.

« La famille de Baraglioul (le *gl* se prononce en *l* mouillé, à l'italienne, comme dans *Broglie* (duc de) et dans *miglionnaire*) est originaire de Parme » (*Romans*, 689). Telles sont les instructions de prononciation que le narrateur juge opportun de mentionner lors de l'introduction de Julius et de sa famille dans l'intrigue. Quelques pages plus loin dans le texte, le lecteur se trouve informé de l'importance de la justesse de prononciation des patronymes ; mais à présent, les directives linguistiques sont au sujet du jeune protagoniste, « un jeune homme, du nom de Lafcadio Wluiki (on prononce Louki, le W et l'i se font à peine sentir) » (*Romans*, 708). Dans les deux cas, la marque orthographique qui précède le « l » s'avère trompeuse et ne reflète pas la vraie prononciation du nom. Par effet métonymique, l'élément liquide du nom engloutit la consonne qui la dominerait autrement (G ou W), sans toutefois la supprimer totalement, puisque le « gl » italien n'est pas un « l » franc, mais un « l mouillé » et que le « w » se fait presque imperceptible. Il ressort de cette importance donnée à l'existence de cette semi-consonne que l'élément liquide doit se faire entendre tant dans le patronyme que dans le matronyme du bâtard, répétition dont l'élaboration narrative insistante ne permet pas de nier le rôle singulier du « l ». Comme si besoin était, même le prénom du jeune homme est marqué par cette sonorité liquide.

À l'égard du prénom, la remarque de Carl Niemeyer dans une note traduite en français par Alain Goulet mérite notre intérêt : « le nom de Lafcadio est probablement significatif ; il vient de *Leucade*, île grecque, rocher duquel les Grecs précipitaient les criminels dans la mer » (Goulet, 130). Comme l'indique Alexandre Fischler, le nom de cette île est formé sur le radical grec *Levkós* signifiant blanc (« *The Sotie as a Field of White* », 183). La poursuite d'une telle démarche étymologique fait aussi surgir le nom de la mythique Leucothéa, divinité marine grecque mieux connue sous le nom d'Ino<sup>2</sup>. Ce lien mythologique entre le thème de l'eau

---

2. Ino est la fille de Cadmos et la petite-fille d'Agénor dont il sera question dans les lignes suivantes. Robert Graves nous rappelle la fin tragique d'Ino : « Ino ran to the Molurian Rock, where she leaped into the sea and was drowned » (*The Greek Myths*, 227). Une fois déifiée sous le nom de Leucothéa, Ino se distingue en sauvant Ulysse du déchaînement de la mer provoqué par Poséidon (cf.

et Lafcadio n'a pas retenu l'attention des critiques gidiens qui ont préféré s'attacher aux thèmes du feu et du soleil liés eux aussi aux mêmes personnages mythiques. Et pourtant, un tel lien semble possible et presque confirmé par le prénom du père : Juste-Agénor. En effet, la mythologie grecque accueille en son sein Agénor<sup>3</sup>, fils illégitime de Poséidon et de Lybie. La légende désigne ce rejeton du « dieu grec des Mers et de l'élément liquide en général » (*Le Petit Robert 2*) comme le fondateur de la Phénicie dont le peuple se distingue par son commerce maritime et son alphabet<sup>4</sup>. Cette famille mythologique attachée à l'eau et issue de Poséidon fait aussi apparaître Protée, fils de Poséidon et de Phénice, que l'on

*Odyssee*, chant V).

3. Selon le *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, « ἀγανῶρ » (agênôr) est employé dans la littérature grecque (chez Homère) comme épithète signifiant soit « meneur d'hommes, donc courageux », soit dans un sens défavorable « arrogant ». L'un de ses dérivés, « ἀρηγορία », toujours chez Homère, se traduit alors par « vaillance excessive, orgueil ». La qualité de « courage » se retrouve chez le personnage gidien Juste-Agénor qui s'apprête à affronter et à maîtriser son enfant bâtard s'il le faut.

4. Si l'invention de l'alphabet par les Phéniciens ne fait pas l'unanimité parmi les historiens, la majeure partie la leur attribue, et nul ne manque de la mentionner. Ainsi peut-on lire en 1880 : « Le titre le plus sérieux des Phéniciens à notre connaissance est peut-être l'invention de l'alphabet [...]. Ce sont les Phéniciens qui ont enseigné aux Grecs à se servir de l'alphabet... » (Ménard, 239). En 1926 et 1950, on clame encore que « [les Phéniciens] réalisèrent une invention, d'ordre pratique sans doute, mais dont la portée fut immense pour le progrès intellectuel ultérieur de l'humanité : l'invention de l'alphabet » (*Peuples et civilisations I*, 309). Quoi qu'il en soit, la mythologie grecque, une fois de plus, accorde l'invention de l'alphabet à Agénor, que son fils Cadmos aurait importé à Thèbes dont il fut le fondateur. Cette voie nous conduit aussi sur la trace des Cabires, parmi lesquels figure la divinité phénicienne Cadmilus, que les Grecs connaissaient sous le nom d'Hermès ithyphallique de Samothrace. Or, les Cabires de Samothrace « deviennent les protecteurs des marins et les dieux secourables par excellence dans les dangers de la navigation. Cette prérogative leur étant commune avec les Dioscures, on finit par les assimiler à ces derniers » (*La Grande Encyclopédie*, 607). L'analogie des Cabires et des Dioscures n'était certainement pas ignorée d'André Gide qui, à l'époque de l'écriture des *Caves*, pensait aussi à l'élaboration de son *Traité des Dioscures* ainsi que le révèle son entrée de journal du vendredi (2 février ?) 1912 : « J'écris quelques lignes du *Traité des Dioscures*, que depuis tant d'années je porte en tête ; mais ceci non plus ne va pas. Je pense à présent qu'il vaut mieux réserver ces idées sur la mythologie grecque pour le roman que j'écrirai après les *Caves* » (*Journal I*, 363).

retrouve dans les *Caves* sous les traits du dangereux Protos.

L'intertextualité étant prédominante dans l'écriture gidienne, le lecteur de cette sotie ne pouvait donc pas s'étonner de découvrir, entre autres, l'association nominale « liquide » de Juste-Agénéor et de Lafcadio par l'intermédiaire de la mythologique grecque. Or, ce fils gidien de « l'inventeur de l'alphabet », cet héritier d'un grand peuple commerçant choisit justement d'affronter son père par le biais de l'écriture et de la signature contractuelle, en passant commande de cartes de visite au nom de Lafcadio de Baraglioul, associant son prénom au nom de son père. Par son inscription « DE BARAGLIOUL », Lafcadio signale son appartenance progénitrice et, du même geste, la soumission du prénom à l'autorité patronymique légitime. Mais il faut surtout voir dans la signature patronymique de Lafcadio un acte arrogant envers le père qui se doit d'exercer son autorité sur ce jeune impertinent qui vient se présenter à lui :

Juste-Agénéor posa sa tasse, déchira l'enveloppe et en tira la carte de Lafcadio. Il la froissa nerveusement dans sa main [...].

« D'abord sachez, Monsieur, qu'il n'y a pas de Lafcadio de Baraglioul, dit-il en déchirant la carte ; et veuillez avertir Monsieur Lafcadio Wluiki que s'il s'avise de jouer de ces cartons, s'il ne les déchire pas tous comme je fais celui-ci (il le réduisit en très petits morceaux qu'il jeta dans sa tasse vide), je le signale à la police et le fais arrêter comme un vulgaire flibustier. » (*Romans*, 726-7).

Le geste signalé de Juste-Agénéor par le narrateur, soit la destruction de la carte de visite où les noms du père et du fils étaient finalement réunis, indique le lieu de dépôt des morceaux : la tasse vidée de son liquide, cette tisane qu'il avait bue en écoutant son confesseur ensuite chassé par l'arrivée impromptue de Lafcadio (*Romans*, 726). Le lien entre l'élément liquide et la carte de visite pourrait très bien passer inaperçu, s'il ne réapparaissait à la fin de cet unique face-à-face du père et du fils. En effet, Lafcadio, ayant promis de faire disparaître les autres cartes de visite illicites, choisit pour cela de les jeter dans les égouts :

« Je n'ai jamais eu de confiance dans les égouts », murmura-t-il en jetant « Lafcadio » dans une bouche ; il ne jeta que deux bouches plus loin « de Baraglioul ». (*Romans*, 730).

On comprend bien sûr que le terme « égout » veut dire soit « canal qui permet l'écoulement des eaux de pluie », soit dans son usage courant « canalisation, généralement souterraine servant à l'écoulement et à l'évacuation des eaux ménagères et industrielles des villes ». Moins évident, mais bien pertinent pour notre propos ici, dans son vieux sens, « égout » ne signifiait que le liquide lui-même : « liquide qui s'écoule, écoulement des eaux de pluie » (*Le Grand Larousse de la langue française*). À l'appui de ces définitions, le lien des deux protagonistes gidiens avec l'eau, en

général, et avec les Phéniciens, en particulier, se consolide, car cet ancien peuple se distinguait aussi par ses préoccupations concernant l'urbanisme et les canalisations, ainsi que le note Joseph Chami :

Il ne fait pas de doute que les Phéniciens ont ressenti la nécessité d'aménager dans chaque cité un réseau d'égouts. Cette nécessité a été dictée par deux causes impératives : D'abord l'évacuation des eaux de pluie, faute de quoi la cité serait submergée à l'intérieur de ses murs. Ensuite l'évacuation des eaux ménagères à l'extérieur de la cité dans un but manifestement hygiénique. (*De la Phénicie*, 88).

La tentative lafcadienne d'associer son nom à celui de son père dans un contexte social se termine donc par l'interdiction patriarcale destructrice et par le geste symbolico-hygiénique du fils de l'engloutissement de son identité nominale dans le lieu le plus dégradant de Paris où peut se cacher son illégitimité. Toutefois, malgré le déchirement en deux des cartes séparant le prénom du patronyme, la fin commune de chacune reste, dominée par l'élément liquide — élément liquide qui, après le cheminement de ces cartes, finira par les réabsorber.

À la lumière du texte de Bachelard, *L'Eau et les rêves*, la présence répétée de l'élément liquide avec ces deux protagonistes masculins conduit irrésistiblement et paradoxalement (Gide oblige !) notre étude vers la femme et la mère, Wanda Wluiki qui, jusqu'à la rencontre de Juste-Agénor et de Lafcadio, n'est pas mentionnée dans le texte, bien que sa présence soit silencieusement marquée à chaque apparition du nom du bâtard. En effet, en retournant à l'étude de Fischler au sujet de l'étymologie grecque de notre bâtard, nous découvrons que « the names vary in spelling and range from Leuc (or Leuk), through Levk, Luc (or Luk), to *Loukà* and Leucate » (Fischler, 183<sup>5</sup>). L'orthographe « Loukà » se rapproche étrangement du nom Wluiki francisé « Louki » (Wluiki) par le patriarche Juste-Agénor, ce détenteur de la lettre. Par l'origine même de son nom, Lafcadio devient inséparable du maternel, puisque le matronyme se dévoile en quelque sorte comme le miroir du prénom Lafcadio. Le choix de l'égout comme lieu de disparition d'une identité patronymique pourrait donc être interprété comme l'affirmation de la mort de ce lien inscrit sur papier, mais encore comme le lieu de la renaissance du héros. Comme le note Bachelard dans sa discussion du rituel funéraire du « Todtenbaum » (si ce n'est ici que le mort est inscrit au sein de l'arbre sous forme de cartes de visite),

en plaçant le mort dans le sein de l'arbre, en confiant l'arbre au sein des eaux, on double en quelque manière les puissances maternelles, on vit doublement

---

5. C'est nous qui soulignons.

ce mythe de l'ensevelissement par lequel on imagine, nous dit C. G. Jung, que « le mort est remis à la mère pour être ré-enfanté ». La mort dans les eaux sera pour cette rêverie la plus maternelle des morts. Le désir de l'homme, dit ailleurs Jung, « c'est que les sombres eaux de la mort et sa froide étreinte soient le giron maternel, tout comme la mer, bien qu'engloutissant le soleil, le réenfant dans ses profondeurs... Jamais la Vie n'a pu croire à la Mort ! » (99-100).

De ce rituel où vie et mort s'entrelacent, seul le prénominal « Lafcadio » semble renaître, puisque juste après le déchirement des cartes de visite et leur disparition dans les bouches d'égouts, le jeune bâtard se prépare à commencer (sous forme autrement « liquide ») sa nouvelle vie sans nom de famille et sans attaches non plus : « N'importe, Baraglioul ou Wluiki, occupons-nous à liquider notre passé » (*Romans*, 730). Face à un être à l'identité nominale désormais floue, car double et socialement impossible, Protos, autre personnage aussi glissant que Lafcadio, rebaptise avec grande perspicacité son compagnon de lycée : « Monsieur Lafcadio Lonnesaitpluksi » (*Romans*, 855<sup>6</sup>), dénomination où s'entremêlent une fois encore l'identité prénominal et la liquidité du héros.

Ré-enfanté, et toujours marqué par l'eau — donc par la mère —, ce bâtard devrait alors, à la suite de ses ancêtres mythologiques, Agénor, Cadmos ou même Thésée (ce dernier incarnant le bâtard mythologique gidien par excellence), s'embarquer pour découvrir de nouveaux horizons et peut-être sa propre identité : « S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité !... » (*Romans*, 823<sup>7</sup>)... mais sa rencontre avec Fleurissoire changera le cours de son aventure, le menant sur la route de l'acte gratuit<sup>8</sup>.

---

6. L'identité (ou le caractère) indéfinissable de Lafcadio se note aussi dans le texte par l'emploi de la forme sujet plurielle par le héros à son propre égard : « Allons ! Plions bagage ; il est temps ! En fuite vers un nouveau monde ; quittons l'Europe en imprimant notre talon sur le sol !... » (*Romans*, 823).

7. Cette dernière phrase mérite d'être rapprochée de cette réflexion de Gide écrite lors de son voyage en Turquie et en Grèce en 1914 (soit juste après la rédaction des *Caves*) : « Fallait-il aller plus loin ? jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? [...] Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! [...] trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprit... À présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la seule — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers » (*Journal I*, 416).

8. Goulet, dans son excellent article « L'Écriture de l'acte gratuit », argumente que l'acte gratuit gidien est « conçu comme terme de l'arrachement à l'attraction

## RÉFÉRENCES

BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris : José Corti, 1942.

CHAMI, Joseph M., *De la Phénicie*, Beyrouth : Librairie du Liban, 1967.

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris : Klincksieck, 1983.

FISCHLER, Alexander, « The *Sotie* as a Field of White : A Rereading of Gide's *Les Caves du Vatican* », *Romanic Review*, vol. 72, n° 2 (mars 1981), pp. 182-203.

GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

—, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

—, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

GOULET, Alain, « *Les Caves du Vatican* » d'André Gide. *Étude méthodologique*, Paris : Larousse, 1972.

—, « L'Écriture de l'acte gratuit », *André Gide 6 (Revue des Lettres Modernes, n° 547-553)*, 1979, pp. 177-201.

GRAVES, Robert, *The Greek Myths*, Edimbourg : Penguin, 2 vol., 1955.

HALPHEN, Louis & SAGNAC, Philippe, *Peuples et civilisations. Histoire générale, t. I, Les Premières Civilisations*, Paris : Presses Universitaires de France, 1950.

HOMÈRE, *The Odyssey of Homer*, trans. S. H. BUTCHER & A. LANG, New-York : Collier & Son, The Harvard Classics, 1909.

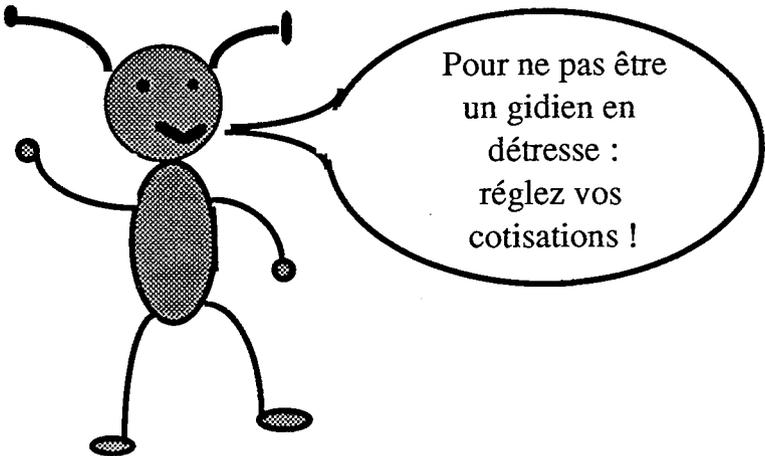
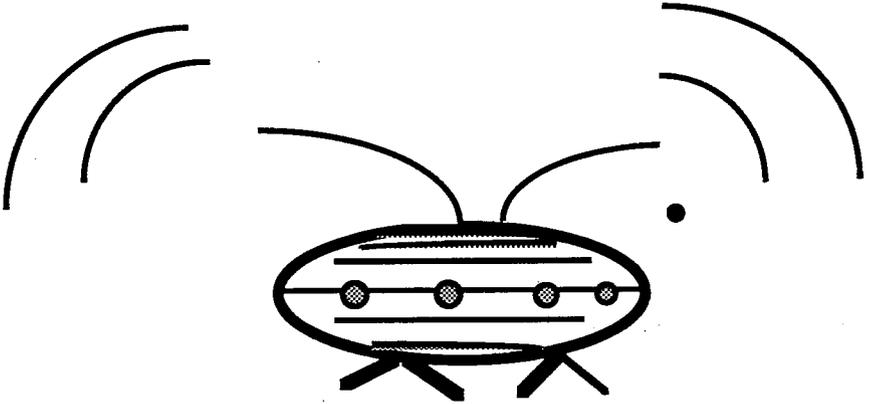
*La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts, par une société de savants et de gens de lettres*, Paris: H. Lamirault et C<sup>ie</sup>, 31 vol., 1886-1902.

*Le Grand Larousse de la langue française*, Paris : Larousse, 7 vol., 1971-78.

*Le Petit Robert 2. Dictionnaire universel des noms propres*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1987.

MÉNARD, René, *La Vie privée des Anciens. Les Peuples dans l'Antiquité*, Paris : Veuve Morel et C<sup>ie</sup>, 1880.

de l'eau et montée vers le soleil et le feu », et rappelle que « Lafcadio tient son nom de l'île de Leucade, célèbre pour son temple d'Apollon, dieu du soleil. [...] L'acte gratuit est donc l'acte du déracinement total, l'acte apollinien et divin dans son principe, déclenché pour Lafcadio par le feu » (188). Mais Lafcadio, contrairement à ce qu'affirme Goulet, ne peut pas totalement s'arracher à cet élément liquide sans « liquider » aussi son prénom, car ce dernier continue à le marquer et à le définir dans le maternel.



# Les messages tacites des *Interviews imaginaires* : décryptage d'un code intertextuel

par

JOCELYN VAN TUYL

Entre novembre 1941 et juin 1942, André Gide signait, dans *Le Figaro*, une série de chroniques intitulées « Interviews imaginaires <sup>1</sup> ». Dans ces dialogues avec un interviewer fictif <sup>2</sup>, Gide fait des remarques en apparence anodines sur la langue et la littérature — des remarques qui n'avaient rien pour inquiéter la censure. Et pourtant, ces chroniques recèlent des messages secrets. Grâce à un jeu savant d'allusions littéraires — un procédé qui rappelle le système de renvois de l'*Encyclopédie* — Gide attaque l'occupant et le gouvernement de Vichy, et encourage les Français à leur résister.

Il était naturel qu'un auteur comme Gide aborde des questions littéraires. Or la littérature était à la fois un sujet inoffensif <sup>3</sup> et une question

---

1. Par la suite, ces chroniques ont été recueillies en volume : *Interviews imaginaires*, Paris : Gallimard, 1943 ; *Interviews imaginaires*, Yverdon et Lausanne : Éditions du Haut Pays, 1943 ; *Interviews imaginaires. La Délivrance de Tunis (Pages de Journal, mai 1943)*, New York : Pantheon Books/Jacques Schiffrin, 1943 ; *Attendu que...*, Alger : Charlot, 1943. Les références suivantes aux *Interviews* renvoient à cette dernière édition.

2. Ces chroniques suivent le modèle des deux « Visites de l'Interviewer » de 1905 (*Nouveaux Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1951).

3. Dans les pages du *Figaro*, une attention grandissante à la littérature correspond à un silence progressif sur l'actualité et les questions politiques. Avant la débâcle, *Le Figaro littéraire* paraissait tous les samedis et occupait une page du journal. Lorsque la publication du *Figaro* reprend en juillet 1940, les chroniques littéraires n'occupent que la moitié d'une page. L'importance des pages littéraires

pressante pendant l'occupation ; en effet, les questions sur le rapport entre la littérature et la politique étaient à l'ordre du jour. Le premier article de Gide à paraître après la débâcle était la réponse à une enquête du *Figaro* sur le statut de la littérature<sup>4</sup>. La réponse de Gide faisait partie d'une série intitulée « Que sera demain la littérature ? », qui réunissait les réponses d'une trentaine d'écrivains connus<sup>5</sup>. Dans ce court texte, Gide répond « surtout et d'abord à la seconde question » de l'enquête, à savoir : « Notre littérature faisait-elle fausse route avant la tourmente ? ». « Il me paraît aussi absurde d'incriminer notre littérature au sujet de notre défaite, qu'il l'eût été de la féliciter en 1918, lorsque nous avions la victoire », déclare-t-il (p. 25). Gide poursuit en disant que l'avenir est à la poésie et à la critique — « non point comme [...] "genre" mais comme [...] qualité » : « C'est [...] la critique, de nos jours, qui se trouve le plus en danger et, partant, c'est à nos qualités et vertus critiques qu'il importe de s'attacher » (pp. 26-7). Dans l'esprit de Gide, la critique littéraire s'associait donc à l'idée d'une critique des événements et des mentalités.

Or ce rapprochement entre critique littéraire et critique politique allait donner lieu à des substitutions astucieuses. En avril 1941, Gide a publié

augmente, cependant : à la mi-octobre, *Le Figaro littéraire* occupe deux pages, et il paraît deux fois par semaine à partir du 23 septembre 1941. Après l'invasion de la zone sud par les Allemands en novembre 1942, un entrefilet à la une du journal annonce : « *Le Figaro* interrompt momentanément sa publication quotidienne. *Le Figaro littéraire* subsiste et paraîtra comme auparavant, deux fois par semaine, le mardi et le samedi » (*Le Figaro*, 21 novembre 1942, p. 1). Mais ce journal entièrement consacré à la littérature ne paraîtra que deux fois avant le sabordage du *Figaro*. Celui-ci ne reparaitra qu'après la Libération. L'importance croissante des pages littéraires du *Figaro* suggère que les chroniques littéraires étaient un moyen terme entre le reportage sur les événements et le silence.

4. Ce texte ne figure pas dans la *Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide* de Jacques Cotnam (Boston : G. K. Hall and Co., 1974). Dans les *Cahiers de la petite Dame*, on nous indique que « ce texte ne paraît pas avoir été publié » (*Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, Paris : Gallimard, 1975, p. 385), et un biographe déclare : « On ne sait pas si ce texte parut. On ne sait pas non plus s'il [Gide] en a gardé copie. À ce jour il n'y a trace ni de publication ni de copie » (Éric Deschodt, *Gide, le contemporain capital*, Paris : Perrin, 1991, p. 285). Le texte a pourtant paru dans *Le Figaro* (Louis Chauvet, « Que sera demain la littérature ? Réponses de MM. André Gide, Jean Schlumberger, Émile Henriot, Stève Passeur, Blaise Cendrars », *Le Figaro*, 12 octobre 1940, p. 3) ; il figure dans le volume *Attendu que...* sous le titre « Réponse à une enquête ».

5. Cette série a paru dans *Le Figaro littéraire* du 5 octobre au 30 novembre 1940.

un compte rendu assez sévère du livre *Chronique privée de l'an 1940* de Jacques Chardonne<sup>6</sup>. L'essai « Chardonne 1940<sup>7</sup> » est une critique stylistique plutôt qu'idéologique : Gide reproche à Chardonne de se réfugier dans le « vague » (p. 13), dans la « préciosité » (p. 14), dans « la non-affirmation [...], l'abscons et la réticence » (p. 19). S'il était dangereux de critiquer les opinions politiques exprimées dans cet ouvrage, Gide a compris qu'il pouvait condamner impunément les défauts du style. Cette découverte marque une première étape dans l'élaboration du code littéraire des « Interviews imaginaires ».

Il fallait bien parler à mots couverts, car même les chroniques littéraires étaient soumises à la censure<sup>8</sup>. Toutefois, les pages littéraires du *Figaro* autorisaient une certaine liberté d'expression. Selon Jeannine Verdès-Leroux, « ce journal a parfois été courageux. Le climat de la France non occupée malgré [...] une censure monstrueuse, totalitaire, est resté "pluriel"<sup>9</sup> ». Effectivement, le directeur du *Figaro* a fait des démarches pour que les chroniques de Gide paraissent dans leur intégralité — sans succès, dans le cas de l'« Introduction au Théâtre de Goethe » : « La censure, malgré tous les efforts de Brisson qui semble avoir protesté jusqu'à Vichy, [...] supprime deux passages [...] où l'allusion au temps présent était fort transparente et peu orthodoxe<sup>10</sup> ». Dans le cas de la septième « Interview » aussi, « la censure a supprimé deux phrases [...] celle sur la censure justement, et la phrase citée de Renan<sup>11</sup> ». En outre,

---

6. Selon Jacques Schiffrin, « ce livre est la première œuvre littéraire de langue française qui, d'un point de vue prétendument français, ait idéalisé la victoire allemande sur la France. On y trouve, avec l'acceptation satisfaite du désastre, un essai de plaidoyer pour la domination de Hitler et de la race germanique sur l'Europe » (in *Interviews imaginaires, La délivrance de Tunis*, New York : Pantheon Books/Jacques Schiffrin & Co., 1943, p. 215).

7. *Le Figaro*, 2 avril 1941, p. 3.

8. Quoiqu'installé à Cabris, en zone libre, Gide avait été frappé par la censure et par les menaces dès le début de l'occupation. En octobre 1940, il a reçu une lettre dans laquelle Gaston Gallimard lui « signal[ait] que 153 ouvrages [étaient] déjà mis à l'index, dont les deux livres sur l'U.R.S.S. de Gide, ainsi que son *Journal* » (*Cahiers*, t. III, p. 198). Le 21 mai 1941, Gide devait prononcer une conférence sur Henri Michaux à Nice ; menacé par la Légion des Anciens Combattants, il a dû y renoncer (*Ibid.*, p. 246).

9. Jeannine Verdès-Leroux, *Refus et violences : politique et littérature à l'extrême-droite des années trente aux retombées de la Libération*, Paris : Gallimard, 1996, p. 15.

10. *Cahiers*, t. III, p. 291.

11. *Ibid.*, p. 289.

la censure supprimait certains noms juifs que Gide citait dans ses chroniques<sup>12</sup>.

Cependant, les obstacles imposés par la censure n'arrivaient pas à faire taire l'écrivain. Au contraire, Gide a loué la puissance créatrice de cette contrainte lors d'une conversation avec Pierre Herbart :

En 1941, Gide, à Nice, se plaisait à répéter cette phrase : *L'art vit de contrainte et meurt de liberté* — dans un moment où, dans ce domaine, la censure sévissait. Quand je m'indignais en disant :

« Vous savez bien que cette contrainte, vous entendez vous l'imposer vous-même, en disciplinant votre création ; vous n'admettiez pas qu'elle vous soit imposée par un quelconque Vichy. Vous jouez sur une équivoque.

— Bien sûr. Et mieux, je joue sur les deux tableaux, car je prétends gagner sur les deux : la contrainte dont je me châtie m'amènera, si j'ai du talent, à une certaine perfection ; celle qu'on m'impose me contraindra à inventer les moyens de la déjouer...

— Ainsi, vous croyez que vos deux contraintes...

— Se combineront, oui. En une *combine*, pour faire la nique à cette chose bête et basse : le pouvoir<sup>13</sup>. »

Pour lutter contre le pouvoir de Vichy, Gide s'est ingénie à écrire entre les lignes<sup>14</sup>, en créant un code littéraire.

Or les lecteurs des « Interviews imaginaires » ont bien su déchiffrer ces messages codés. Ceci est clair dans un compte rendu des *Interviews*

12. Dans l'avant-propos du volume *Attendu que...*, Gide explique qu'il y reproduit ses chroniques du *Figaro* « sans rien changer au texte, mais rétablissant parfois quelques mots qu'avait supprimés la censure (en particulier les noms de Heine et de Einstein) » (p. 9). En effet, Gide affirme dans la sixième « Interview » que « les villageois d'Allemagne savent par cœur des *lieder* de Goethe, de Schiller et de Heine » (p. 68) ; la chronique du *Figaro* ne mentionne que Goethe et Schiller (« Peuple et poésie », *Le Figaro*, 13 décembre 1941, p. 30). Et pourtant, si le nom de Heine a été supprimé, celui d'Einstein figure bien dans l'« Introduction au Théâtre de Goethe » parue dans *Le Figaro* : « J'imagine donc volontiers l'intérêt que Goethe aurait pris aux récents progrès de la science [...] à ces trouvailles susceptibles de bouleverser notre conception du Cosmos : celle d'Einstein, où viennent à chanceler nos notions les plus établies de la physique et de la géométrie... » (« Introduction au Théâtre de Goethe », *Le Figaro*, 7 février 1942, p. 3).

13. Pierre Herbart, *Inédits*, Paris : Le Tout sur le Tout, 1981, pp. 90-1.

14. Leo Strauss affirme que « l'effet de la persécution sur la littérature est précisément qu'elle contraint tous les écrivains qui soutiennent des opinions hétérodoxes à développer une technique particulière d'écriture, celle à laquelle nous pensons lorsque nous parlons d'écrire entre les lignes » (Leo Strauss, *La persécution et l'art d'écrire*, traduction d'Olivier Berrichon-Sedeyn, Paris : Presses Pocket, 1989, p. 57).

*imaginaires*, publié après la Libération, dans lequel Émile Henriot déclare : « Enfoncé par l'événement dans son propre sens, chacun résiste comme il peut, même par la bande et de biais. M. Gide excelle, de toujours, à cette dissidence dans l'incidente. Et nous lui savions beaucoup gré de narguer ainsi la censure <sup>15</sup> ». En effet, Gide invite ses lecteurs à déchiffrer les messages ésotériques dans ses chroniques en parlant explicitement des messages codés chez Maurice Scève. Gide affirme qu'il s'agit bien d'une allusion historique « lorsque Scève commence un de ses dizains par "*Le Cerf volant aux abois de l'Austruche, / Hors de son giste esperdu s'envola*" [...], de même dans le dizain LV où il est également question de Charles-Quint [roi d'Espagne et d'Autriche] sous figure de "l'Austruche" » (p. 141). Évidemment, les lecteurs du *Figaro* ne pouvaient manquer d'y voir une allusion à Hitler, cette « Austruche » du vingtième siècle. Gide fait donc un clin d'œil au lecteur, au cas où celui-ci n'aurait pas compris que ces chroniques littéraires recelaient des messages politiques.

C'est sous la forme de commentaires littéraires et linguistiques que des observations politiques se glissent dans ces chroniques. Tout au long des « Interviews », Gide prône la notion de langue comme moyen de résistance, affirmant qu'« un peuple qui tient à sa langue tient bon » (p. 47). Dans son *Journal*, Gide médite le rapport entre langage et pouvoir en critiquant les slogans vides de sens qui circulent :

La grande force de Hitler vient de ce qu'il n'a jamais payé de mots que les autres. Il sait ce qui convient aux Français, hélas ! Et que lorsqu'on leur a dit bien fort et bien souvent : l'honneur est sauf, ils finissent presque par le croire. « Collaboration loyale » ; « ni vainqueurs ni vaincus » ; autant de chèques sans couverture, dont on ne sait, de celui qui l'émet ou de celui qui le reçoit, lequel des deux est le plus dupe <sup>16</sup>.

En effet, déclare-t-il dans les « Interviews », « trop souvent, le mot tient lieu de la chose et la chose peut s'en aller » (p. 172). L'auteur s'en prend visiblement à la propagande vichyste lorsqu'il se lamente de la dévaluation de la langue française : parmi les qualités remplacées par de vaines paroles, Gide évoque le dévouement, l'honneur, la foi, la constance, et la fidélité (p. 173 <sup>17</sup>).

---

15. Émile Henriot, « Le dernier Gide », *Le Monde*, 27 décembre 1944, p. 1.

16. *Journal 1939-1949*, 14 octobre 1940, Paris : Gallimard/Pléiade, 1951, p. 61.

17. Gide n'était pas le seul à se soucier de ces déformations linguistiques. Jacques Debû-Bridel demandait, dans la même veine : « De quelle utilité [...] serait la parole dans une contrée où les mots les plus essentiels auraient perdu dans l'expression courante leur signification ? Où chaque terme, et surtout les

Tout en reprochant à certains de détourner les mots de leur signification première, Gide emploie une stratégie similaire lorsqu'il insère des mots comme « résistance », « collaborer », et « épuration » dans des phrases qui n'ont rien à voir avec la politique. Malcolm Cowley nous signale que les mots « résister » et « résistance », dont Gide se sert souvent dans les « Interviews », ont toujours une connotation favorable<sup>18</sup>. C'est surtout en parlant de la poésie que Gide emploie ces termes : « le ravissement poétique naît d'une astreinte, d'une résistance vaincue » (pp. 147-8) ; « l'esprit ne s'élève que sur de la résistance » (p. 159) ; « les vrais [artistes], les seuls dont nous avons besoin, sont ceux qui [...] prennent appui sur les résistances ; dont l'énergie, devant l'obstacle, se contracte et s'apprête à bondir » (pp. 161-2). De même, Gide emploie le mot « collaborer » dans un contexte purement littéraire, en disant que Goethe « incarne l'effort de l'homme vers la culture ; il ne relâche sa tension vers une perfection toujours mieux éclairée, que pour entrer plus avant dans le jeu et participer à la ronde d'un univers harmonieusement ordonné. Dès qu'il ne s'oppose plus, il collabore » (pp. 106-7). Enfin, lorsque l'interviewer lui demande s'il tient la littérature d'avant-guerre responsable de la défaite de la France, Gide lui raconte un apologue congolais, et parle d'épuration : « c'est bien d'épuration qu'il s'agit. Naturellement nous ne parlons ici que de littérature » (p. 33). Gide accumule les mots à connotation politique tout en insistant sur le caractère purement littéraire de ses remarques.

Parfois ce n'est pas le mot lui-même qui dénote la dissidence, mais plutôt les exemples avec lesquels Gide illustre ses observations lexicales. Lorsque l'interviewer reproche à Gide l'emploi de la locution « par contre », l'auteur répond ainsi :

Je sais bien que Voltaire et Littré proscrivent cette locution ; mais « en revanche » et « en compensation », formules de remplacement que Littré propose, ne me paraissent [...] convenables [...] dans aucun cas où l'on pourrait ajouter « hélas ! ». Trouveriez-vous décent qu'une femme vous dise : « Oui, mon frère et mon mari sont revenus saufs de la guerre ; en *revanche* j'y ai perdu mes deux fils » ? [...] « Par contre » m'est nécessaire et, me pardonne Littré, je m'y tiens (pp. 89-90).

---

plus nobles, trahiraient la valeur qu'ils sont censés représenter, où le mot "amour" signifierait "haine", ou bien "fidélité" "trahison" ? » (Jacques Debû-Bridel, « Éloquence du silence », in *Domaine Français, Messages 1943*, Genève : Éditions des Trois Collines, 1943, p. 94).

18. Malcolm Cowley, « Introduction », *Imaginary Interviews*, traduction de Malcolm Cowley, New York : Alfred A. Knopf, 1944, p. xiv.

Cette insistance sur l'opposition et la revanche constitue l'inscription discrète d'une position politique dans des considérations d'ordre linguistique.

Outre les considérations lexicales, Gide se livre à des réflexions grammaticales. Ces remarques concernent surtout le subjonctif, un mode qui, selon l'auteur, tombe en désuétude : « Le langage, à chaque époque de la vie d'un peuple, est discrètement révélateur. Jusque dans la défaillance du subjonctif [...] de ce mode qui marque, entre deux propositions et de l'une à l'autre, une dépendance, une subordination » (pp. 46-7). L'interviewer lui fait remarquer qu'« en Angleterre, le subjonctif a presque totalement disparu depuis longtemps ». Et Gide de répondre : « Précisément ! L'indépendance... » (pp. 46-7). Selon Gide, la disparition du subjonctif témoigne « de certaine confusion des esprits » (p. 49), et l'on trouve cette confusion même chez les grands auteurs. Après avoir recensé un certain nombre de passages où Proust substitue le subjonctif à l'indicatif et vice versa, Gide affirme : « Stendhal écrivait aussi vite, aussi impétueusement [que Proust], sans se relire, et je ne *sache* pas qu'on puisse relever chez lui de semblables erreurs » (p. 51, je souligne). Or il est remarquable que Gide, ce grand spécialiste du subjonctif, fasse une faute pareille. Il faut conclure qu'il le fait exprès. Comme le dit Leo Strauss dans *La persécution et l'art d'écrire*, « si un maître en l'art d'écrire fait des faux pas tels qu'ils feraient honte à un jeune lycéen intelligent, il est raisonnable de supposer qu'ils sont intentionnels<sup>19</sup> ». Que signifie donc l'erreur de Gide ? Plutôt que d'y voir l'aveu d'une « confusion d'esprit » chez l'auteur, j'interprète ces substitutions comme un défi et une invitation au lecteur. Car Gide dit à l'interviewer qu'il doute « que l'on trouve beaucoup d'exemples de grands écrivains qui ne possèdent admirablement leur langue, qui ne sachent profiter et jouer de ses ressources, tout en tenant compte de ses règles, fût-ce en les bousculant un peu » (p. 51). Gide mélange donc les modes pour inciter le lecteur à « bousculer les règles » — grammaticales ou autres — qui gouvernent la dépendance.

Tout comme la grammaire, la littérature sert à illustrer les valeurs auxquelles Gide tient. L'auteur établit un code où des termes littéraires sont chargés d'une signification plus profonde. À commencer par la citation de Goethe « Poésie, c'est délivrance » (pp. 109-10), tout laisse entendre que les mots « poète » et « poésie » ont un sens politique dans ces chroniques. Ayant découragé le jeune poète qui avait remplacé l'interviewer pendant quelques semaines, Gide déclare à celui-ci :

Parfois je ne vois plus, dans ce grand renouveau lyrique, indéniable, qu'un complaisant abandon à la plus grande facilité [...]. On commettrait une grave

---

19. Strauss, *op. cit.*, p. 64.

erreur, ce me semble, en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. Dans un vase très secoué, ainsi que nous venons de l'être, ce sont les éléments les plus légers qui d'abord viennent à la surface ; non les meilleurs. (p. 163).

L'allusion est si transparente que cette dernière phrase a été supprimée par la censure <sup>20</sup>.

Si les censeurs n'ont pas apprécié cette conversation sur la « poésie » contemporaine, ils n'ont pas modifié une discussion un peu plus subtile des genres littéraires. Dans sa neuvième « Interview », Gide prétend que « la question du roman est liée à celle de l'individualisme. Les peuples grands producteurs de romans sont ceux où l'individu se distingue le plus, et le plus volontiers, de la masse » (p. 87). L'écrivain précise que les chefs-d'œuvre du genre romanesque sont les romans russes et, à plus forte raison, les romans anglais <sup>21</sup>. « Par contre », dit-il, « le genre spécifiquement allemand c'est le drame lyrique, genre synthétique où l'Allemagne excelle et triomphe [...] où la grande fusion sociale actuelle peut reconnaître, il me semble, son expression la plus parfaite » (p. 87). Cette affirmation pleine de malice rappelle une « Interview » précédente, dans laquelle Gide cite *l'Introduction à la poésie française* de Thierry Maulnier. Maulnier soutient, sans la moindre trace d'ironie, que la poésie allemande est « diffuse dans les âmes allemandes, mêlée à l'existence quotidienne allemande, au point d'inspirer les musiciens, de guider et de rythmer la marche de la jeunesse, de modeler les mouvements politiques » (p. 69). Dans les « Interviews », Gide lutte contre cette tendance totalisante et totalitaire. Il combat l'hégémonie par l'hétéroglossie en établissant un réseau de citations et d'allusions littéraires.

---

20. La phrase en question, qui figure dans la seizième « Interview » du volume *Attendu que...*, ne paraît ni dans ni dans le volume *Interviews imaginaires* ni dans la chronique publiée dans *Le Figaro* (Gide, « Poésie encore et toujours », *Le Figaro*, 2 mai 1942, p. 3).

21. L'auteur n'omet pas de considérer les effets de l'oppression sur la littérature russe et anglaise. L'essor du roman en Russie et en Angleterre serait lié à l'oppression qui avait dispersé les masses. En Russie, « du temps des tsars, les rassemblements populaires n'étaient guère possibles, pour lesquels Dostoïewsky eût écrit ces drames dont il parle dans ses premières lettres à son frère. Il y a renoncé, sachant bien qu'il ne pouvait atteindre qu'isolément chacun de ses lecteurs » (p. 88). Quant à l'Angleterre, « le théâtre ne fut florissant qu'au temps d'un peuple unanimiste. Le roman n'a commencé de naître, avec le *Paradis Perdu*, qu'après les révoites et les dissensions religieuses, favorisé par la Réforme, mère de l'individualisme. Cromwell a vidé le théâtre, a dispersé les spectateurs, rompu les masses au profit des particuliers » (p. 88).

La genèse des « Interviews imaginaires » se lit dans le *Journal*, où Gide se montre pleinement conscient du fait que les ouvrages littéraires sont susceptibles d'une interprétation politique. Dès janvier 1941, le *Journal* est parsemé de citations littéraires que l'auteur trouve applicables à la situation politique de la France : « Souvent je suis tenté de dresser, au cours de mes quotidiennes lectures, une sorte d'anthologie, grain que, de-ci, de-là, je récolte <sup>22</sup> », déclare-t-il. Gide cite Hugo, Corneille, Racine, Montesquieu, et Tacite, en ajoutant des commentaires sur le rapport entre les textes cités et les événements <sup>23</sup>. L'auteur avait compris que certains ouvrages étaient d'une actualité si frappante qu'il serait difficile de les publier ou de les représenter sous l'occupation :

L'*Alexandre* de Racine serait, je pense, impossible à représenter aujourd'hui. Quelles allusions ne verrait-on pas dans la résistance de Porus, dans l'acquiescement de Taxile, qui pourtant, au début de la pièce, protestait qu'il ne se soumettrait pas [...]. Même j'admire ici le besoin qu'éprouve Taxile de parler d'honneur, afin de couvrir, fût-ce à ces propres yeux, sa lâcheté !

J'écoute comme vous ce que l'honneur m'inspire,

Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire <sup>24</sup>.

Ayant compris que de tels rapprochements entre la littérature et la politique pouvaient être dangereux, Gide se montre bien plus prudent dans ses chroniques du *Figaro* que dans son journal intime.

Dans les « Interviews », Gide fait référence à des ouvrages littéraires

---

22. *Journal 1939-1949*, 15 janvier 1941, éd. citée, p. 67.

23. Gide transcrit par exemple quatre vers de *L'Année terrible* de Victor Hugo qu'il trouve « d'une causticité si allègre et si péniblement applicables à notre politique de compromissions :

À quoi sert d'être à pic ? Jésus passe le but

En n'examinant point l'offre de Belzébut ;

Je ne dis pas qu'il dût accepter ; mais c'est bête

Que Dieu soit impoli quand le diable est honnête »

(*Ibid.*, 15 janvier 1941, p. 68). Dans le *Journal* des années de guerre, comme dans les « Interviews », Gide se réfère assez souvent à des ouvrages ayant trait à la guerre de 1870.

24. *Journal 1939-1949*, 18 juillet 1941, éd. citée, pp. 86-7. Gide reprend ces remarques dans une lettre à Roger Martin du Gard : « la représentation [de l'*Alexandre* de Racine] serait impossible aujourd'hui, tant y abondent les vers où le public serait en droit de voir d'éloquents allusions à la situation présente. Non point tant qu'Hitler soit comparable à Alexandre ; mais Porus ; mais Taxile, comment ne pas les reconnaître ? La résistance de l'un, l'acquiescement de l'autre offrent quantité de "slogans" merveilleux. » (Lettre d'André Gide à Roger Martin du Gard, 19 juillet 1941, *Correspondance*, t. II, Paris : Gallimard, 1968, pp. 234-5).

— surtout à des ouvrages où il est question d'un conflit antérieur — pour exprimer ses opinions sur la guerre. L'auteur compare la position pro-allemande de l'écrivain Jacques Chardonne à celle d'Ernest Renan « lors de sa *première lettre à Strauss*, sitôt après notre défaite de 70 ». L'interviewer signale que, « dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, Renan reproduit deux *lettres à Strauss* » (p. 76). Or cette deuxième lettre — véritable pamphlet contre la politique de Bismarck — contient de nombreuses remarques que l'on pourrait fort bien appliquer à la politique de Hitler. Retenons un seul exemple qui, en 1941, impliquait une critique très vive de la politique nazie : « Notre politique, c'est la politique du droit des nations ; la vôtre, c'est la politique des races : nous croyons que la nôtre vaut mieux. La division trop accusée de l'humanité en races [...] ne peut mener qu'à des guerres d'extermination [...] cette politique vous sera fatale <sup>25</sup> ». Empêché par la censure de citer de tels passages, Gide a la gentillesse d'indiquer le titre exact de l'ouvrage dans lequel se trouve cette lettre <sup>26</sup>.

Gide a recours à un procédé similaire lorsqu'il donne une citation partielle de la *Vie d'Agricola* de Tacite <sup>27</sup> : « je viens de lire dans Tacite une petite phrase qui m'a, pour un temps, remis le cœur en place : "memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra potestate esset oblivisci quam tacere" ». Gide cite ensuite la traduction « que donne André Cordier : "Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire". Il y a, dans la *Vie d'Agricola*, tout autour de cette phrase, quelques réflexions dont je vous ferais part [en d'autres circonstances] » (p. 133). Gide nous donne à entendre que le contexte de cette citation est révélateur. Effectivement, cette sentence se trouve à la fin du chapitre dans lequel Tacite décrit la censure, la destruction des livres, et l'exil des intellectuels sous le régime despotique de l'empereur Domitien <sup>28</sup>.

25. Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, 3<sup>e</sup> édition, Paris : Michel Lévy Frères, 1872, p. 199.

26. Par endroits, Gide indique les passages à lire de façon plutôt dramatique. Lorsque l'interviewer, sur l'invite de Gide, veut prendre l'*Introduction à la Poésie française* qui est sur la table, « le livre s'ouvrit de lui-même à la page 39 » (p. 69).

27. Gide note que les gens de son entourage lisaient l'*Agricola* : « À la suite de Dorothee Bussy, je me lance dans *La Vie d'Agricola* [...]. J'ai pris le livre avec moi, le lis tout en marchant et remâche sans en épuiser le suc amer quelqueune de ces sentences vigoureuses où vient se tendre la volonté... » (*Journal 1939-1949*, 1<sup>er</sup> février 1942, éd. citée, p. 108).

28. Le deuxième chapitre de la *Vie d'Agricola* se termine ainsi : « Les

La *Vie d'Agrioola* est la biographie d'un homme illustre et prudent, un ouvrage dont la philosophie ressemble passablement à celle de Gide. Tacite déclare que « même sous de mauvais princes il peut y avoir des grands hommes » et préconise la modération : « la soumission et la réserve, si l'activité et l'énergie s'y ajoutent, s'élèvent au degré de gloire où beaucoup, suivant des voies abruptes, mais sans avantage pour l'État, ont atteint par l'éclat d'une mort tapageuse <sup>29</sup> ». En faisant allusion à Tacite, Gide semble recommander une résistance circonspecte et mesurée. Mais un message secret peut en cacher un autre. Si Agrioola s'est soumis à la tyrannie de Domitien, il a d'abord soumis les peuples de la Bretagne. Avant de raconter la bataille du mont Graupius, Tacite enclave les discours prononcés par les deux chefs devant leurs troupes — le discours du général romain Agrioola et celui du chef calédonien Calgacus. La *Vie d'Agrioola*, un récit écrit du point de vue romain, contient donc un discours de la « résistance » calédonienne. Les propos de Calgacus sont très convaincants, surtout lorsque le chef critique le langage trompeur des Romains : « Voler, massacrer, ravir, voilà ce que leur vocabulaire mensonger appelle autorité, et faire le vide, pacification <sup>30</sup> ». Ces remarques sur la dévalorisation de la langue par l'occupant ressemblent singulièrement à celles des « Interviews imaginaires », et l'on est tenté d'assimiler la pensée de Gide à celle du chef calédonien. Dans l'ouvrage dialogique que sont les « Interviews », ce n'est pas toujours le « moi » interviewé qui exprime la pensée de l'auteur, car Gide met parfois ses opinions dans la bouche de son interviewer fictif. De même, dans les ouvrages cités, ce n'est pas toujours la voix dominante qu'il faut écouter. Il est donc impossible de déterminer si Gide prône la mesure d'Agrioola ou la ferveur de Calgacus ; mais cette ambiguïté est un aspect primordial des messages tacites de Gide.

L'ambiguïté des allusions littéraires est mise en valeur dans *Le Silence*

triumvirs reçurent mission de brûler sur la place des comices, au forum, les ouvrages des plus brillants génies. Apparemment on croyait étouffer par le feu la voix du peuple romain, le franc parler du sénat et la conscience du genre humain ! on bannissait en outre les maîtres de philosophie, et l'on exilait toute culture, pour que rien de noble ne se rencontrât plus nulle part... nous avons vu le comble de la servitude, alors que l'espionnage interdisait jusqu'aux échanges de propos. Nous aurions même perdu la mémoire avec la parole, s'il était en notre pouvoir d'oublier comme de nous taire. » (Tacite, *Vie d'Agrioola*, traduction de E. de Saint-Denis, Paris : Les Belles Lettres, 1985, p. 2).

29. *Ibid.*, p. 35.

30. *Ibid.*, p. 24.

de la mer de Vercors lorsque l'officier allemand von Ebrennac cite un passage sur la tyrannie de Macbeth : « Maintenant il sent ses crimes secrets coller à ses mains. À chaque minute des hommes de cœur révoltés lui reprochent sa mauvaise foi. Ceux qu'il commande obéissent à la crainte et non plus à l'amour. Désormais il voit son titre pendre autour de lui, flottant comme la robe d'un géant sur le nain qui l'a volée ». Cette citation interloque le narrateur : « Je me demandais avec stupeur s'il pensait au même tyran que moi. Mais il dit : "N'est-ce pas là ce qui doit troubler les nuits de votre Amiral [Darlan] <sup>31</sup> ?" ». Dans une certaine mesure, c'est le lecteur ou l'auditeur qui détermine la signification d'une allusion. Si une brève indication dans les « Interviews » renvoyait à une citation que certains lecteurs pouvaient interpréter comme un message politique, les censeurs n'y pouvaient rien. Comme le dit Leo Strauss, « un écrivain attentif d'intelligence normale est plus intelligent que le censeur le plus intelligent en tant que tel. Car la charge de la preuve incombe au censeur <sup>32</sup> ». L'ambiguïté irréductible des allusions littéraires rend la tâche du censeur encore plus difficile.

Les « Interviews imaginaires » ont un contenu exotérique — des observations littéraires à la portée de tous les lecteurs — et un contenu ésotérique — des messages hétérodoxes destinés aux lecteurs instruits qui acceptaient de jouer le jeu. Ces lecteurs ressentiaient le danger, le plaisir, et le frisson des messages gidiens : « Quand nous [...] lisions les chapitres [des *Interviews imaginaires*], l'un après l'autre, dans le *Figaro* », explique Émile Henriot, « ils nous faisaient un vif plaisir, nous les trouvions audacieux <sup>33</sup> ». En déchiffrant les messages codés, des lecteurs complices « collaboraient » avec cet auteur qui prônait la résistance à mots couverts. Écrire entre les lignes, c'était transformer le patrimoine culturel en outil politique. Ce code basé sur les allusions littéraires est donc, en quelque sorte, une réhabilitation de cette littérature que certains considéraient comme une influence néfaste responsable de la défaite.

Gide fait passer ses messages hétérodoxes avec une astuce et une audace admirables. Et pourtant, durant l'occupation, Gide a écrit et publié des pages d'une couleur très différente. Dans son journal intime, le septuagénaire bouleversé par la débâcle critiquait la « décadence » de la France, et exprimait des pensées défaitistes. Des extraits de cette partie du *Journal* ont paru dans les deux premiers numéros de la *Nouvelle Revue*

---

31. Vercors, *Le Silence de la mer et autres récits*, Paris : Albin Michel, 1951, p. 54.

32. Strauss, *op. cit.*, p. 59.

33. Henriot, *op. cit.*, p. 1.

*Française* de Drieu La Rochelle. Dans les « Interviews », Gide remanie certains passages qui lui avaient valu des reproches. En effet, il aurait pu appeler ces chroniques « Retouches à mes "Feuillets" de la *N.R.F.* ».

Le choix même des auteurs cités — Renan et Tacite — met les « Interviews » sous le signe du repentir. En 1870, Renan a adressé à son correspondant allemand une lettre dans laquelle, dit-il, « je réclamaï pour ma patrie vaincue un peu de générosité et de pitié<sup>34</sup> ». Un an plus tard, il a pris la plume de nouveau pour renier cette première lettre<sup>35</sup>. Quant à Tacite, s'il blâme la tyrannie de Domitien, c'est en partie parce qu'il a mauvaise conscience. Menacés par l'empereur, Tacite et les autres sénateurs avaient condamné plusieurs de leurs amis à mort ou à la prison. Tacite se réjouit de ce que son beau-père Agricola soit mort avant la « fin de règne trop fameuse<sup>36</sup> » de Domitien : « C'est dans la suite que nos propres mains ont traîné Helvidius en prison, que nous avons arraché l'un à l'autre Mauricus et Rusticus, que Sénécion nous a couverts de son sang innocent<sup>37</sup> ». Son récit est donc, dans une certaine mesure, l'apologie de ses propres actions. Les revirements des auteurs auxquels Gide fait allusion dans ses chroniques nous invitent donc à considérer les « Interviews imaginaires » comme une palinodie.

Les prétextes dont Gide se sert pour encourager la résistance dans ses « Interviews » ne sont pas choisis au hasard. Souvent, l'auteur prend comme point de départ une réflexion que ses lecteurs ou ses amis lui avaient reprochée, ou une remarque qu'il avait lieu de regretter lui-même. On peut tracer l'évolution de certaines pensées à travers trois étapes distinctes : la sincérité parfois réactionnaire du journal intime (que Gide allait publier dès 1943), le défaitisme pessimiste des « Feuillets » publiés dans *La N.R.F.*, et le patriotisme prudent des « Interviews ». Or ces remaniements sont parmi les plus belles trouvailles des « Interviews imaginaires ».

En décembre 1940, Gide a fait lire la deuxième partie de ses « Feuillets » à plusieurs amis. Selon Maria Van Rysselberghe, ces extraits du *Journal* comportent « beaucoup de citations allemandes, parce que durant cette période, c'est Goethe qu'il lisait, et comme dit Élisabeth, à la fois

---

34. Renan, *op. cit.*, p. 189.

35. La correspondance entre Ernest Renan et David Friedrich Strauss consistait en des lettres ouvertes : la lettre de Strauss à Renan a paru dans la *Gazette d'Augsbourg*; la réponse de Renan a été publiée dans le *Journal des débats* (*Ibid.*, pp. 167, 168).

36. Tacite, *op. cit.*, p. 37.

37. *Ibid.*, p. 38.

c'est un peu gênant et on est content de penser que cela ne l'arrête pas, et comme dit Pierre [Herbart] : il ne faudrait pourtant pas continuer si on ne veut pas que cela ait l'air d'un parti pris<sup>38</sup> ». Le fait même de citer un auteur allemand était donc suspect aux yeux de certains. Mais cela n'a pas « arrêté » Gide ; au contraire, l'auteur a su retourner la situation en publiant son « Introduction au Théâtre de Goethe » dans *Le Figaro*<sup>39</sup>. Dans ce texte, paru un an après les « Feuilletts » c'est Gide qui exprime une certaine « gêne » à l'égard de Goethe :

L'attitude de Goethe en face de Napoléon nous laisse un peu gênés, du moins perplexes ; et cet opportunisme [...] qui le faisait, au scandale de ses meilleurs concitoyens patriotes, arborer sa décoration de la Légion d'honneur au moment où il semblait décent de ne pas s'en targuer, de ne point tirer avantage de ce qui mortifiait sa patrie. Mais Goethe restait ébloui (et comment ne pas l'être ?) par ce rêve qui semblait en passe de se réaliser, d'une unification pacifiée, glorieuse, de l'Europe entière, qui eût laissé, sinon à tous les petits États leur autonomie, leur raison d'être, du moins à Weimar, du moins à lui, Goethe, une importance encore accrue et, pensait-il, toute sa liberté de pensée (p. 123).

Il suffit de substituer « Hitler » à « Napoléon », « Vichy » à « Weimar » pour voir dans ce passage une critique très vive de la collaboration.

Une autre remarque que Gide a réussi à « retourner » concernait les restrictions alimentaires. Le 13 juillet 1940, Gide observe dans son *Journal* que « c'est à travers les restrictions qu'elle entraîne, et par cela seulement, ou presque, que le grand nombre sera touché par la défaite. Moins de sucre dans le café, et moins de café dans les tasses ; c'est à cela qu'ils seront sensibles<sup>40</sup> ». Dans les « Feuilletts » publiés en décembre 1940, Gide reprend le sujet des restrictions en termes plus modérés : « la grande désolation du pays, il n'est pas donné à tant de Français, ni constamment, de la sentir. Ce que l'on éprouve bien plutôt, c'est la gêne des res-

38. *Cahiers*, t. III, p. 214.

39. Dans la chronique du 10 janvier 1942, Gide annonce à son interviewer : « J'ai besoin d'une quinzaine pour achever la préface promise à la *Pléiade* pour le Théâtre de Goethe [...] Vos lecteurs accepteront, je l'espère, que cette préface occupe, ces prochains samedis, la place de nos entretiens » (p. 99). Les « Interviews imaginaires » reprennent le 24 février 1942.

40. *Journal 1939-1949*, 13 juillet 1940, éd. citée, pp. 37-8. Ce passage du *Journal* a soulevé un tollé lors de sa publication dans la revue *L'Arche* en 1944. M. Giovoni, député communiste, a attaqué Gide dans l'Assemblée consultative provisoire ; après avoir cité la phrase de Gide sur le café et le sucre, il a déclaré : « Aujourd'hui, la littérature est une arme de guerre. C'est pourquoi je réclame la prison pour André Gide et des poursuites contre le gérant de *L'Arche* » (*Journal 1939-1949*, appendice, éd. citée, p. 345).

trictions, l'inconfort de l'exil encore, et la crainte de la disette de demain <sup>41</sup> ». Enfin, dans une « Interview » publiée en novembre 1941, Gide trouve dans les restrictions une belle occasion d'encourager la résistance. L'auteur dit qu'il souffre du rationnement du tabac, et avoue qu'il est « facile aux tentations ». Céder aux tentations, dit l'interviewer, « c'est ce que l'on appelle aujourd'hui : ne pas dire *Non* à la vie ». Et Gide de répondre : « Je sais, je sais, et ne me laisse pas prendre au sophisme. C'est agir que de résister et ce n'est pas toujours dans le *oui* que l'être s'affirme » (p. 38). Dans l'esprit du lecteur, il n'y a qu'un pas entre la résistance aux tentations et d'autres formes de résistance.

La résistance dont Gide fait l'éloge est celle qui mûrit lentement, dans le silence. Les paroles que l'auteur adresse aux résistants prennent la forme de conseils aux jeunes « poètes » français. Dans une chronique intitulée « Confiance en le deux cent unième », l'interviewer signale qu'il y a actuellement deux cents jeunes poètes en France. Gide répond en suggérant que « le poète le plus important, déjà vivant, dont demain parlera [...] ce poète n'est peut-être même pas mentionné sur cette liste, caché dans l'ombre encore où le destin le tient en réserve » (p. 61). Après le départ de l'interviewer, Gide développe cette pensée : « revenant sur nos propos et sur ce que j'avais dit du besoin de maturation, je songeai longuement à ceux des jeunes gens qui présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu, se fortifier peu à peu dans la retraite et le silence [...]. "Patientez ! patientez encore. Votre heure viendra, futures valeurs de la France..." » (pp. 64-5 <sup>42</sup>). À ces « poètes », Gide propose une devise latine : « Ceux sur qui nous pouvons compter le plus, je vous l'ai dit, ce sont ceux qui savent attendre, qui mûrissent en attendant. *Vires acquirit tacendo* <sup>43</sup> c'est aujourd'hui la meilleure devise » (p. 163). Gide méditait ce beau slogan depuis une année ; mais au départ, cette phrase avait une

---

41. Gide, « Feuillet », *La Nouvelle Revue Française*, n° 322, décembre 1940, p. 83.

42. Louis Martin-Chauffier fait des remarques similaires dans un article intitulé « Ma patrie, la langue française » : « les vivants [...] ont pris de leurs responsabilités, de leur vocation, de leur pouvoir et de leurs droits une conscience plus aiguë. Ils se taisent. Dans la douleur, le refus et le risque, ils acquièrent, accroissent les vertus de la solitude et du silence. Ils méditent et se préparent. » Le titre même de cet essai indique que ces commentaires sur la langue — et sur le silence — ont une valeur à la fois littérale et symbolique (Louis Martin-Chauffier, « Ma patrie, la langue française », in *Domaine français*, op. cit., pp. 69-70).

43. Justin O'Brien explique que Gide s'est inspiré du « *Vires acquirit eundo* » de l'*Énéide* de Virgile (*The Journals of André Gide*, traduction de Justin O'Brien, t. IV, New York : Alfred A. Knopf, 1951, p. 85).

signification bien différente. Dans son *Journal* en date du 12 septembre 1941, Gide disait à propos des revues interdites par Vichy : « Après *Temps nouveaux*, *Esprit* est réduit au silence. (Je propose comme devise à Mounier, à propos de sa revue et du groupement de ses amis : *Vires acquirit tacendo*.) [...] pour un peu, je dirais : c'est bien fait. Nous avons d'abord besoin d'ordre, de discipline, tout comme un grand blessé a besoin de tranquillité pour se remettre <sup>44</sup> ». *Vires acquirit tacendo* : « il prend des forces en se taisant ». La devise est la même, mais il y a loin entre le silence imposé de l'extérieur et celui qu'on s'impose soi-même.

Pourquoi insister sur les écarts entre les opinions exprimées dans le *Journal* et celles des « Interviews imaginaires » ? Après tout, il est normal que les positions politiques de l'auteur se soient modifiées au cours de la guerre. Mais Gide veut faire croire à une évolution en ligne droite. Dans l'avant-propos des *Pages de journal* publiées en 1943, Gide appelle le journal qu'il tenait entre 1939 et 1942 un « itinéraire intellectuel » qui marque, « au sortir d'une ombre épaisse, les étapes d'un lent acheminement vers la lumière <sup>45</sup> ». En réalité, le *Journal* témoigne d'une ambivalence politique très profonde, et ceci jusqu'à la fin de la guerre. Je soutiens que les « Interviews » — comme les *Pages de journal* — font partie d'une tentative de la part de Gide d'escamoter son ambivalence antérieure.

La réaction de la critique après la Libération semble confirmer cette hypothèse. Le 25 novembre 1944, Aragon a dénoncé Gide dans *Les Lettres françaises*, le qualifiant de « pièce majeure dans la main de la propagande ennemie <sup>46</sup> ». Un mois plus tard, Émile Henriot a publié un compte rendu du livre *Interviews imaginaires* dans *Le Monde*. Henriot signalait « aux érudits de l'avenir que ce livre fut écrit sous l'occupation et comportait à notre joie dans tout son esprit un refus. En ce temps-là, nous savions lire entre les lignes ce qu'on y avait mis finement. Il semble que cela ne suffise plus à cette heure, et voilà déjà M. Gide querellé par d'anciens amis, menacé même d'interdit <sup>47</sup> ». En pleine période d'épuration, il s'agissait de prouver que Gide avait été « du bon côté » ; les « Interviews imaginaires » étaient susceptibles d'en fournir des preuves adéquates.

Palinodie, morceau de bravoure, réhabilitation de la littérature, les « Interviews imaginaires » se situent au centre d'un très riche réseau in-

44. *Journal 1939-1949*, 12 septembre 1941, éd. citée, pp. 97-8.

45. *Ibid.*, appendice, p. 344.

46. Louis Aragon, « Retour d'André Gide », *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944, p. 1.

47. Henriot, *op. cit.*, p. 1.

tertextuel. Ce réseau fonctionne à plusieurs niveaux. Derrière la critique littéraire, les citations et les allusions constituent une critique politique. Derrière les références explicites aux grands auteurs, une révision implicite des écrits gidiens se lit en filigrane. Par conséquent, le décryptage du code littéraire et politique des « Interviews » s'avère révélateur pour l'étude des écrits de guerre d'André Gide.



# Lettres inédites d'André Ruyters à Gabriel Frizeau

Textes établis et annotés par  
VICTOR MARTIN-SCHMETS

*Parmi les richesses de la Bibliothèque Royale Albert 1<sup>er</sup>, à Bruxelles, la donation du baron van Bogaert — peut-être parce qu'elle est relativement récente — est peu connue. Si l'acte de donation date de 1975, l'exposition qui en présenta cent pièces date de 1992. Sous le n° 66, figure le recueil qui nous intéresse :*

ANDRÉ RUYTERS, *Lettres à Gabriel Frizeau*, 1907-1911. Demi-reliure à coins de maroquin vert, signature : Devauchelle.

Correspondance amicale et littéraire, inédite, semble-t-il, échangée entre André Ruyters, écrivain français né en Belgique en 1876 et qui compte parmi les fondateurs de la N.R.F., et Gabriel Frizeau (voir la notice n° 59). La lettre exposée, du 19 janvier 1907, parle de Claudel, Gide et Jammes.

*Le grand nombre de documents provenant des archives de Gabriel Frizeau dans cette donation nous amène d'abord à reproduire une partie de la notice n° 59 :*

Grand bourgeois bordelais, amateur de poésie et d'art, Gabriel Frizeau († 1938) s'était constitué une remarquable collection de peinture moderne (dont Gauguin et Redon) ; il était aussi l'ami de nombreuses personnalités littéraires : camarade de lycée de Francis Jammes, premier converti de Claudel, il fut aussi le correspondant privilégié de nombreux artistes.

*On s'interroge sur l'origine de nombreux documents ; si cette collection rassemble aussi bien des textes du Moyen Âge que du XX<sup>e</sup> siècle,*

*on est frappé de voir le nombre de documents qui pourraient provenir des papiers de Frizeau, pour lesquels le libraire parisien Jean Loize semble avoir servi de pourvoyeur :*

59. FRANCIS JAMMES, *Lettres à Gabriel Frizeau, 1898-1937.*

61. PAUL CLAUDEL, *Lettres à Gabriel Frizeau, 1904-1938.*

63. ANDRÉ LHOTE, *Lettres à Gabriel Frizeau, 1906-1925.*

66. ANDRÉ RUYTERS, *Lettres à Gabriel Frizeau, 1907-1911.*

67. JACQUES RIVIÈRE, *Lettres à Gabriel Frizeau, 1907-1920.*

74. ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*. [Exemplaire dédié par l'auteur à Gabriel Frizeau et enrichi de deux lettres à Gabriel Frizeau, l'une d'Alain-Fournier, l'autre d'André Lhote.]

*Et ce premier catalogue nous apprend que le dépouillement complet de la collection reste à faire, le fonds n'étant pratiquement pas encore accessible dans sa totalité.*

*A été jointe aux originaux de Ruyters une transcription dactylographiée. Nous savons que son écriture — petite, à l'encre violette — est très difficile à déchiffrer, mais est-ce une excuse pour transformer Amyntas en Augustin ou Ghéon en Stion ? Certains, avant nous, se sont interrogés sur la culture littéraire de quelques collectionneurs. D'autre part, un essai de datation de certaines lettres, fondé sur les cachets postaux des enveloppes, montre rapidement que trois lettres n'ont pas l'enveloppe qui leur convient. Pour compliquer les choses, le contenu de ces trois enveloppes a disparu. Comme pour fixer définitivement ces erreurs, l'ensemble de ces lettres a été richement relié : briser cette reliure est exclu... Quant aux dates proposées par la notice du catalogue (1907-1911), elles sont assez fantaisistes, car il faudrait lire : 1899-1910. Notre édition tente de corriger les assemblages bizarres de la reliure : nous justifions nos dates dans les notes. Ces bizarreries montrent en tout cas que plusieurs lettres manquent.*

*La présente publication voudrait tenter de mettre un peu d'ordre dans ces quinze lettres : nous remercions les responsables de la Bibliothèque royale d'en autoriser la publication.*

*Ce pourrait être par Francis Jammes que Ruyters connut Gabriel Frizeau : rien ne permet de l'affirmer ; en revanche, on peut admettre que leur amitié fut mise en veilleuse — comme beaucoup d'amitiés de Ruyters — lorsque ses obligations professionnelles l'entraînèrent à travers l'Afrique et l'Asie ; aucune occasion, semble-t-il, ne permit d'en ranimer la flamme.*

*C'est peut-être le fait que Frizeau n'était pas un écrivain qui séduisit Ruyters en ce lettré et collectionneur bordelais ; ce ne devait pas être sa qualité de converti.*

*Ces quelques lettres sont à lire en parallèle avec la correspondance échangée par Ruyters avec Gide, avec Claudel, avec Jammes, etc., ainsi qu'avec toutes les lettres que s'échangèrent entre eux ces messieurs. Jointes les unes aux autres, toutes ces missives donneraient le ton d'une vaste table ronde où tous ces intellectuels expriment peut-être le meilleur d'eux-mêmes.*

V. M.-S.

## LETTRE 1

[Bruxelles, samedi 28 janvier 1899<sup>1</sup>.]

Je buvais et mangeais déjà à heure fixe, cher ami, il me faut maintenant me lever, m'habiller, sortir, travailler, rentrer et me coucher réglementairement. J'ai enfin ce que pompeusement l'on est convenu d'appeler une situation sociale<sup>2</sup>. Je suis vissé, cloué, collé, cadenassé. Rien en moi n'est libre sinon ma pensée. Je traduis de l'anglais, de l'allemand, de l'italien, j'écris, copie, calcule : réjouissez-vous ami. Mais moi, je m'en fous. Non, je ne suis pas calmé. Croyez-vous Gaby, que la satisfaction apaise le désir. Je me suis assis, un instant : croyez-vous que jamais plus je ne me lèverai. Non, je ne suis pas calmé. Au contraire : ma volonté n'a jamais rien rencontré qui l'ait brisé ; que ne puis-je désirer aujourd'hui ! De toutes mes victoires je m'autorise pour une plus grande avidité. Rien, Gaby, ne passera jamais la grandeur de mon désir ! Et ne vous effrayez pas. « Je suis oiseau : voyez mes ailes<sup>3</sup> », mais elles sont de plomb : j'ai une femme et un gosse et j'ai la faiblesse de les aimer<sup>4</sup>. J'eusse voulu être un déraciné, un désorbité : voilà un centre dans mon existence à l'attraction duquel jamais je ne pourrai me soustraire. Je n'admets pas le

---

1. Lettre autographe signée, 4 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17 rue St Remi / Bordeaux » ; c.p. Bruxelles 28.1.1899, Bordeaux 29.1.1899. — Nous datons d'après le cachet postal de l'enveloppe qui est bien attribuée.

2. Ruyters était entré en janvier 1899 à la Banque d'Outremer à Bruxelles, comme secrétaire du directeur, le colonel Thys.

3. La Fontaine, *Fables*, II, 5, *La Chauve-souris et les deux belettes*, v. 13.

4. Ruyters avait épousé Georgina Lyon le 4 août 1897 ; de cette union naquit Luce, le 23 septembre 1898.

dévouement et le sacrifice, ce que je ferai pour elle, je le ferai *libentier*<sup>5</sup> et parce qu'il me plaît. Toute obligation m'endigue et je me tuerais plutôt que d'accepter une *obligation*. Non, je ne suis pas calmé. La fièvre qui me brûle est ma seule raison d'être. Le jour où elle se sera calmée, plus rien ne me parera, je retomberai dans la foule et dans le nombre ; et n'est-ce pas le suicide. Je sens bien que ce n'est pas à vous que je devrais écrire cela, mais vous êtes mon ami, ne puis-je me montrer tel que je suis devant moi-même. Georgy et moi depuis quelque temps caressons une idée ; la voici : en août, quand Bébé sera sevré, nous irons en voyage<sup>6</sup>. Voulez-vous venir avec nous. Nous irons en Italie, sans doute, à Venise, à Florence et à Pise ou à Florence et à Naples. Venez avec nous. Qu'il serait délicieux de recommencer l'heureux temps de *l'Orénoque*<sup>7</sup> ! Que pensez-vous de ce projet : la durée du séjour serait de quinze à 20 jours. Écrivez-moi.

Votre ami

André Ruyters

## LETTRE 2

[Bruxelles, 1899<sup>8</sup>.]

Ce n'est pas, cher Gabriel, sans quelque intention secrète que je vous ai envoyé, il y a deux jours, mes premiers livres<sup>9</sup>. Votre lettre m'avait touché : je vous ai senti si « décontenancé ». Alors j'ai eu peur que vous n'ayez vu en moi que la dureté de la surface, la résistance glacée ; j'ai voulu vous montrer que derrière ce cristal défensif, il y avait une chaleur

5. Traduction du latin : « volontiers ».

6. Ce voyage n'aura pas lieu.

7. Nom du bateau sur lequel Gabriel Frizeau et André Ruyters s'étaient embarqués, en compagnie du docteur J.-C. Mardrus, à destination du Proche-Orient au printemps 1898 : c'est de ce voyage que naquit *Paysages* (*ÆC*, II, 165-95).

8. Lettre autographe signée, 4 pp., sans enveloppe. — Nous datons d'après le contenu.

9. Nous renvoyons à notre « Bibliographie d'André Ruyters » dans André Gide — André Ruyters, *Correspondance* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, t. II, pp. 355-6) et à notre édition de ses *Œuvres complètes* (Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 6 vol., 1987-90, t. I et II).

aussi, de la tendresse, de l'amour. Les seuls livres que vous connaissez de moi sont les livres de quelqu'un qui « a terrassé l'ange <sup>10</sup> » : ceux que vous venez de recevoir sont les essais de quelqu'un qui n'a pas encore vu l'ange mais qui s'étonne que que son âme ne veuille plus avancer. J'ai pensé que vous pourriez les lire maintenant sans remarquer leur maladresse, leur insuffisance, n'y voyant que l'incertitude d'une âme qui se cherche. Votre lettre contenait un appel si pressant ! ne cherchez pas dans les autres la preuve de votre vertu : vous ne sauriez la trouver ailleurs que dans votre désolation et l'insatiable soif de votre sentimentalité. Vous vous dévouerez toute votre vie, Gabriel, à autrui. Il en est qui se dévouent aux idées ; il en est qui ne se dévouent pas ; moi, je me suis dévoué à moi-même. Je suis le mauvais riche qui ne donnera rien à Lazarre [*sic* <sup>11</sup>], non qu'il n'en ait pitié, mais parce que rien ne lui est superflu. Je ne sais vraiment pourquoi je vous dis tout cela : au moment surtout où je devrais vous écrire tout autrement : mais c'est je crois la meilleure preuve d'amitié que je puisse vous donner, cette rude confidence. Vous dépendez de trop de choses, Gabriel, c'est cela qui vous arrête : vous êtes bon, actif et infiniment disponible, mais vous manquez de force. Personne n'a le droit vis-à-vis de soi-même d'être triste : cela je le crois, de toute mon âme ; j'ai mis toute mon énergie à ce que rien en moi ne s'opposât désormais plus à n'importe quoi. Je suis votre ami, Gabriel ; j'aime votre inquiétude passionnée, et pardonnez-moi cette lettre : je vous donne de moi ce que j'ai de meilleur, ma violence douce.

Votre ami

André Ruyters

---

10. L'histoire de la lutte de Jacob avec l'ange est racontée dans la *Genèse* (XXXII, 24 sq.) et a inspiré de nombreuses œuvres d'art (ne citons que le tableau de Delacroix que l'on peut voir à Paris, dans la chapelle des Anges de l'église Saint-Sulpice) ; physiquement, Jacob est battu par l'ange, mais il remporte cependant une victoire morale : il force son adversaire à le bénir ; c'est dans ce sens, semble-t-il, qu'on peut parler de terrasser l'ange.

11. On s'étonne de voir écrire avec deux *r* le nom de Lazare sous la plume de quelqu'un qui va écrire *Le Mauvais Riche* et qui parle dès maintenant de ce mauvais riche.

## LETTRE 3

[Bruxelles,] Mercredi

[entre le 27 décembre 1903 et la mi-janvier 1904 <sup>12</sup>].

Oui, mon cher Gaby, j'aurais dû tout de suite te dire le plaisir que m'a causé ta lettre d'il y a quinze jours, cette longue confidence sans apprêt et qui mieux que toute parole à mes yeux désormais assurait notre amitié. Je me serais épargné la honte que m'a causé [*sic*] il y a une heure ton billet de reproche, car déjà je pouvais paraître négliger ce que j'avais mis tant de soin obstiné à rejoindre. Mais excuse-moi. D'abord, quand ta première lettre m'arriva, j'étais aux premières pages d'un roman <sup>13</sup> commencé avec feu. Je travaille si péniblement qu'une simple lettre, au milieu de ma pensée, si je veux l'écrire, met tout aussitôt en déroute. Et puis, autre chose, plus grave, ma pauvre Georgy est malade, d'une affreuse et cruelle maladie de reins qui l'a prise subitement et la torture jour et nuit. Le médecin parle de coliques néphrétiques : je veux souhaiter que ce ne soit pas pis ! Ta femme aussi, me dis-tu, est souffrante. Dis-moi que ce n'est grave et que le petit Jean est épargné. Voilà une année qui finit bien mal. Toute la lie était au fond : il nous faut à présent l'avaloir à longs traits et comme en nous hâtant ! que la nouvelle nous soit plus légère ! non sans tristesse, aussi bien, à cause de tout cela, et avec non moins de ferveur, embrassons-nous, en nous la souhaitant légère et pleine, et qu'elle puisse nous réunir tous. Cela, mon cher Gaby, je l'espère avec force, comme une grande joie longtemps attendue et pour quoi je n'épargnerai aucun effort. Dis-le à ta femme, dis-lui encore une fois toute ma respectueuse et affectueuse sympathie. Et embrasse pour moi ton petit. Et puis pardonne-moi de ne point t'écrire plus longuement. Ma pensée aujourd'hui n'est point libre. Bientôt, quand j'aurai cessé de craindre, je reviendrai et te répondrai à loisir. J'ai voulu simplement par cette lettre hâtive te rassurer, et m'excuser à tes yeux. Au revoir, mon vieux Gaby, je suis heureux de la confiance que tu m'as rendue. Ton amitié m'était nécessaire. Elle me complète. Merci.

Ton fidèle

A. Ruyters.

---

12. Lettre autographe signée, 4 pp., sans enveloppe. — Nous datons d'après la lettre de Ruyters à Gide du 27 décembre 1903 et celle de Gide à Ruyters de mi-janvier 1904.

13. *Cœur de porcelaine*.

Gide est en Algérie <sup>14</sup>. Je lui ai demandé de t'envoyer *Saül* <sup>15</sup>. Peut-être te faudra-t-il attendre quelque temps, car je doute qu'il ait emporté des exemplaires en voyage.

#### LETTRE 4

[Bruxelles,] Vendredi [juin 1904 <sup>16</sup>].

Après un si long silence, du moins, cher Gabriel, aurais-je voulu te répondre tout de suite. Mais quand ta lettre me parvint, j'étais au beau milieu d'un chapitre qui ne voulait pas « sortir ». Il m'a fallu trois semaines pour débrouiller le nœud. À présent libéré, je puis enfin te dire le plaisir que m'a fait ton approbation. Tu ne saurais croire en effet combien d'affreuses fripouilles ont pris un air dégoûté devant mon *Tentateur* <sup>17</sup> — et sincèrement — ce qui est le plus drôle. Pour un peu, certains m'eussent traité de goujat, et par écrit, encore. Toi, en qui j'ai toujours chéri et honoré une âme loyale, un cœur pur, toi, tu veux bien me dire que mon livre t'a plu. Eh bien ! tant micux. Car plus que n'importe qui, tu étais en droit de me donner tort. Oui, cher ami, tu as dit de mon livre ce qu'il fallait dire, et que c'était surtout un livre *littéraire*. Je n'en demande pas davantage et rien je pense n'est plus urgent à présent où jamais la « production » n'a été si ignoble, si veule et si obscène. Il n'y a pas à désespérer pourtant. Je fais partie d'un groupe, je ne dis pas une génération, qui s'est bien mis en devoir de réparer tout cela <sup>18</sup>. Depuis Jammes et Guérin en poésie jusqu'à Philippe, Ghéon, Jaloux dans le roman, pour ne point par-

14. De fin octobre à fin décembre 1903.

15. Paris, Mercure de France, 1903.

16. Lettre autographe signée, 10 pp., sans enveloppe. — Nous datons d'après le contenu.

17. *Le Tentateur* avait d'abord paru dans sept livraisons de *L'Ermitage*, de mars à septembre 1903, avant de paraître en volume au printemps de 1904 ; il semble que ce soit dans l'édition en volume que Gabriel Frizeau ait lu le roman. — En ce qui concerne les « fripouilles » dont parle Ruyters, il s'agit probablement de critiques : nous renvoyons aux comptes rendus que nous donnons dans les notes de notre édition (*CEC*, II, 363-8).

18. Le Naturisme, au sens le plus large ; nous renvoyons au texte d'André Ruyters « Sur la génération présente » (*CEC*, IV, 96-8, pour le texte et, pour les notes, 393-5).

ler de Gide dont l'action sur chacun de nous fut importante et partant différente. Dans six mois, si tout va bien, je pourrai t'envoyer la suite du *Tentateur* ; je dis suite, non qu'il y ait un rapport d'anecdote entre ce livre et *Cœur de porcelaine* <sup>19</sup> que je termine actuellement, mais parce que j'entends ne point lâcher mon personnage avant de l'avoir poussé à bout. Sous une forme différente il reparaitra ensuite dans un troisième volume <sup>20</sup> pour finir alors, car du train dont il a commencé, tu juges bien qu'il courait tout droit au détraquement moral ; et je l'y conduis, ce qui étonnera sans doute les âmes honnêtes qui me reprochèrent de ne pouvoir m'intéresser à un sujet sympathique (sic <sup>21</sup>). Je me suis étendu sur tout cela qui n'est que littérature si tu veux, mais aussi c'est ma vie, et je ne saurais parler de moi sans raconter la seule chose qui s'y passe. Sans compter que par ailleurs mon existence depuis quelque temps n'a pas laissé d'être un peu morne. Georgy en effet a été fort longue à se remettre de sa fausse couche. À présent, elle s'en remet encore. Des ennuis d'ordre matériel ont suivi, car l'équilibre du ménage dépend d'elle presque autant d'elle que de moi. Mais passons : c'est du passé ! Chez toi, aussi, me dis-tu, la maladie vint s'installer. Êtes-vous à Soulac <sup>22</sup>, maintenant ? J'espère bien que ton gentil Jean a repris ce que la grippe a pu lui enlever. Et ta femme, comment se porte-t-elle. C'est une chose terrible à penser que plus nous plaçons d'affection autour de nous, plus va augmenter notre fragilité sous les coups de la vie qui manque bien d'indulgence. Mais tant pis. Le risque en vaut la peine. Très cher, au lieu de cette lettre décousue, comme je préférerais une longue et simple conversation, en marchant ! Pendant les quelques heures que l'an dernier nous avons passées ensemble, il nous a fallu déchirer maille à maille le malentendu entre nous. Nous n'avons point échangé ces faciles et intimes confidences de l'amitié qui se retrouve. Nous y trouverions moins de peine en ce moment, où il me semble que nous nous connaissons mieux. Je t'assure qu'il y a pour moi une grande joie à penser que si nous nous retrouvions en présence l'un de l'autre, nous n'aurions qu'à nous prendre par le bras et à causer. Mais je crains bien que cette année, ce plaisir ne me soit pas permis. Je devais bien passer les vacances chez Rouart <sup>23</sup>, mais cette maudite question de sous va, je pense, me retenir ici et Georgy aussi qui cette fois comptait

---

19. Ce roman, suite du *Tentateur*, ne paraîtra jamais et le manuscrit en semble perdu.

20. Probablement *Claude l'imbécile*, qui ne sera jamais écrit.

21. Ce *sic* est de Ruyters.

22. Soulac-sur-Mer est le principal centre balnéaire de la Pointe du Médoc.

23. Aux Plaines, près d'Autun.

m'accompagner après toutes les secousses de l'hiver et du printemps, cette paisible vacance du reste me paraîtra douce tout de même. Ce qui ne m'empêche point de jalouser l'errante liberté d'un Mardrus que la libéralité du gouvernement envoie avec sa femme à Tunis, à Smyrne, à Damas que sais-je ! Il y a un mois, il m'écrivait de Carthage, je ne sais où il est présent, et cela doit durer deux ans ! À propos de Mardrus, te souviens-tu de cette visite que nous fîmes ensemble à Marseille à Jaloux<sup>24</sup>. Eh bien, très cher, ce timide jeune homme vient de publier un roman qui compte certainement parmi les meilleurs qu'on ait publié [*sic*] depuis longtemps. Je t'assure, lis *Les Sangsues*<sup>25</sup> : c'est d'une force qui se révèle et qui

---

24. Probablement au départ ou au retour de leur croisière en Méditerranée du printemps 1898.

25. D'après sa lettre à Gide *ca.* 25 mai 1904, Ruyters vient de lire *Les Sangsues* (Paris, Mercure de France, 1904). — Rachilde, dans le *Mercur de France* (t. 51, n° 173, mai 1904, pp. 462-3), en rendit compte comme suit :

*Les Sangsues*, par Edmond Jaloux. Il est rare de rencontrer un prêtre honnête dans les romans du jour, surtout un prêtre victime. Les sangsues de M. Edmond Jaloux, mangeuses d'homme, sont les propres parentes du pauvre abbé Barbaroux et elles peuvent le dévorer tout à leur aise. On n'est jamais mieux dévoré qu'au sein de sa famille ! La victime est aveugle par bonté, par profession, par tempérament. Il n'imagine pas une autre situation que la sienne et sans femme et sans enfants il a tous les inconvénients du mariage. L'abbé Théodore nous représente bien le vieux cheval fourbu que des maîtres inhumains abandonnent au milieu de la mare infestée de bêtes abominables. De temps en temps, il secoue la tête, interroge le ciel de ses bons yeux voilés, mais il reste là parce que ses muscles n'ont plus la force de le porter ailleurs et que peut-être il s'imagine, au fond de son âme obscure, que son devoir est de rester là. Quand il comprendra, la mare sera déjà toute rouge. Il sera trop tard pour fuir et son effort dernier le couchera pour toujours dans la vase grouillante. Gaudentie, la sœur de l'abbé Théodore, a deux filles coquettes, méchantes, prêtes aux pires infamies pour vivre. L'auteur leur conserve, ce semble, quelque indulgence ; de place en place elles risquent ce qu'il est convenu d'appeler, dans les mœurs, *modern style*, la tirade du droit à vivre pleinement sa vie. Elles ont horreur du mariage banal et préfèrent l'amant non moins banal qui les paiera leur prix, c'est-à-dire un peu moins cher qu'un mari trop patient. Il y a une histoire de dot que l'abbé donne à la mère pour l'aînée et qui, n'étant ratifiée par aucune signature de notaire, s'en va régler les notes arriérées d'un faux ménage parisien, celui du fils préféré aux filles, un chenapan genre souteneur que la mère admire comme toutes les inconscientes admirent d'ordinaire celui qui doit les suriner un soir. Autour de l'abbé, il y des professeur prétentieux et canailles, un certain Angulanty, fils de coiffeur, qui tache d'avoir sa part du sang. Sur les bancs des classes, de jeunes drôles essaient de profiter de toutes les scènes de familles pour obtenir des congés ou se flanquer d'homériques râclées. Le pauvre instituteur saigné aux quatre veines finit par s'abattre sans pou-

poussera loin. Gide t'a-t-il envoyé *Saül* ? En mars, quand il vint ici <sup>26</sup>, il m'a répété qu'il était de son intention de te l'aller porter lui-même. Il n'y manquera point, d'autant que son beau-frère Marcel Drouin (Michel Arnault [*sic* <sup>27</sup>]) est maintenant professeur à Bordeaux. Je te recommande même, si l'occasion se présente, de ne point manquer d'entrer en rapport avec ce limpide esprit. Mais il faut que j'achève. Je n'ai rien dit pourtant. Il y a trop de distance entre nous. Tu es si loin ! et moi donc. Tu m'appelles bien hyperboréen, pourquoi pas lapon tant que tu y es ! Rappelle donc à ta femme que j'attends les petites images qu'elle m'a promises. Tu lui rappelleras en même temps ma respectueuse et amicale sympathie. Embrasse pour moi le petit Jean et sache-moi bien ton ami

A. Ruyters

24, rue du Lac, Bruxelles.

## LETTRE 5

[Bruxelles,] Dimanche soir [début mai 1905 <sup>28</sup>].

Si je n'étais acculé par la plus dure nécessité, crois bien, mon cher Gaby, que jusqu'au bout j'aurais reculé devant une humiliante démarche

voir sauver ni son œuvre, ni ses nièces, dont l'une a rendu son imbécile de mari voleur, et l'autre se fait enlever par un jeune homme intelligent. La morale de cette histoire est que le pire ennemi de la société, c'est encore la famille simplement parce que la famille est en général une réduction de la société. Écrit en un langage clair et un style spirituel, ce roman est d'une lecture intéressante et contient de salutaires leçons de choses ; mais je me permettrai de faire timidement remarquer à l'auteur que si on enlevait de son livre son vieil honnête homme de père Barbaroux, tous ses autres héros s'entendraient à merveille et l'institution n'en marcherait que mieux.

26. Le 25 mars, pour sa conférence à la Libre Esthétique, *L'Évolution du théâtre*.

27. Cette graphie du pseudonyme de Marcel Drouin est étonnante sous la plume de Ruyters.

28. Lettre autographe signée, 4 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17, rue Régis / Bordeaux », c.p. ??? — L'enveloppe ne semble pas être celle de la lettre ; la lettre que devait contenir cette enveloppe semble perdue. Nous datons d'après le contenu.

qui d'abord me désespère et risque aussi de compromettre une des amitiés à quoi je tiens le plus. Je ne puis oublier qu'une fois déjà tu as douté de mon affection et peut-être même de mon honnêteté : pour te reconquérir, il m'a fallu une patience, un effort de plusieurs années. C'est tout cela que je risque en ce moment ; comprends donc, mon pauvre Gabriel, que si j'ose faire violence à tant de scrupules, il faut bien que je sois pressé de toutes parts et que la vie vraiment ne me laisse plus de choix. C'est un service d'argent que j'ai à te demander, tu l'as déjà dû deviner. Permetts-moi de m'expliquer sans phrase, comme je le ferais en face de toi en te regardant dans les yeux. Tu sais que j'ai toujours traité avec insouciance les choses pratiques de la vie : le mobile « argent » n'existait pas dans mon existence : je vivais égoïste et négligent sans me soucier de ce qui se passait autour de moi, sans songer qu'il y avait des responsabilités en jeu. Le réveil a été cruel. Brusquement, par hasard, je me suis trouvé en présence d'une situation terrible dont j'ignorais tout. Je me suis découvert un passif énorme (eu égard à mes moyens), des engagements que je n'avais pas contractés mais — laisse-moi ne pas m'expliquer davantage — qui avaient été contractés pour moi, à mon insu et dont je me trouvais responsable. Pour me sauver, car c'était un vrai sauvetage, ma mère a fait tout ce qu'elle a pu, mais ses ressources sont limitées. Deux de mes meilleurs amis<sup>29</sup> que tu soupçonnes mais que je ne nommerai pas, à leur tour m'ont aidé. Pour me tirer d'affaires cependant et apurer ma situation, il me manque trois mille francs. Je viens te demander si tu peux me les prêter. Tu le sais, je ne puis guère offrir de garanties ou sinon je n'aurais qu'à m'adresser à un notaire, mais j'occupe une position sérieuse où je suis bien en place et solide sur ma bête : de plus des héritages — il faut bien que j'en parle ! — me permettront aisément de me libérer plus tard. Ce n'est donc pas un don que je demande, mais une avance. Peux-tu la faire. Mon vieux, je t'assure que cela me serre le cœur de te dire ça ! Je sens tellement ce que je joue en ce moment ! Et d'ailleurs, cela encore, c'est une forme d'égoïsme. Sache bien pourtant que je n'ignore pas que la somme est importante et que tu es père de deux enfants à qui tu dois compte. Mais c'est justement parce que je sens toutes ces choses à quoi je suis obligé de passer outre que cette lettre me coûte le plus affreux effort. Et puis je le répète, je n'ai pas le choix. Je suis un noyé qui appelle à l'aide ! Mon pauvre Gabriel, pardonne-moi de t'imposer une telle épreuve. Et surtout réponds-moi sincèrement : même si tu ne peux rien pour moi, que je sache au moins que ton affection pour moi n'est pas amoindrie. Je t'écris mal, excuse-moi. La honte, le chagrin me paralysent ; et d'ail-

---

29. André Gide et Jean Schlumberger.

leurs, tant pis ! Si j'avais toute ma tête, peut-être ferais-je des phrases. Cette lettre tendue et désordonnée t'en apprendra davantage sur mes sentiments. Je t'en prie, réponds-moi tout de suite. J'ai autant hâte de savoir si tu peux me secourir que de savoir si tu ne m'en veux pas de mon indélicatesse. Je t'embrasse, mon ami, de tout mon cœur et encore une fois pardon.

Ton

A. Ruyters

Comprends-tu maintenant mon long silence et cette nervosité que dans mes lettres je ne parvenais pas toujours à dominer.

## LETTRE 6

[Bruxelles,] Mercredi [mai-juin 1905<sup>30</sup>].

Sans doute, mon cher Gabriel, ta lettre tout un jour m'a-t-elle affreusement abattu, car au point où j'en suis, il me fallait bien me raccrocher à n'importe quel espoir ! Mais de penser que tu ne m'en voulais pas de ma demande si déplacée et que ton amitié pour moi demeurerait entière, cela m'a bientôt remonté. Vois-tu, plus l'on sent tout craquer autour de soi, plus on attache de prix à ses affections. Je puis être violent, cynique et cruel, j'ai du moins le culte de l'amitié !... Aussi aurais-je été désespéré si ma lettre avait dû m'amoinvrir à tes yeux. Tu ne m'en veux pas, mon vieux Gaby : je t'en remercie. Et si je t'écris aujourd'hui, c'est simplement pour te le dire. Et merci aussi de ce que tu m'offres de faire auprès de Claudel, mais je crois la démarche inutile parce qu'en vérité mon crédit à la Banque est suffisamment établi pour n'avoir plus besoin de recommandations. J'ajouterai que je suis particulièrement en bons termes avec l'administrateur<sup>31</sup>, ami de Tête d'Or. Ah ! que je puisse durer cinq ans encore, et je serai sauvé alors, parce que j'aurai pu proportionner mon

---

30. Lettre autographe signée, 3 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17, rue Régis / Bordeaux » ; c.p. Bruxelles 29.III.1906, Bordeaux 30.III.1906. — L'enveloppe ne semble pas être celle de la lettre, la lettre que devait contenir cette enveloppe semble perdue. Nous datons d'après le contenu.

31. Le Belge Émile Brancqui. Sur ce personnage hors du commun, v. Liane Ranieri, *Émile Francqui ou l'intelligence créatrice (1863-1935)*, Paris-Gembloux, Duculot, coll. « Document Duculot », [1985].

traitement à l'influence morale dont je dispose dès maintenant... Mais durer cinq ans ! quel problème quand tout m'écrase et que la fin du mois m'apparaît comme un abîme où il me faut bien sauter !... Pardonne-moi de t'écrire ces choses. J'abrège à dessein : j'ai si peur d'être importun. Pourtant, il me fallait bien te donner ces explications. Ah ! cher, faut-il que la vie soit passionnante et précieuse pour que malgré toutes ses brutalités on ne puisse cesser d'y demeurer éperdument attaché ! Au revoir, mon cher Gabriel, je t'embrasse de tout cœur et suis  
 ton ami

André R.

## LETTRE 7

[Bruxelles,] Dimanche soir [28 mai 1905 <sup>32</sup>].

Cher Gabriel, Te souviens-tu qu'il y a un an, je t'ai dit l'envie qu'avait depuis longtemps Eugène Rouart de faire ta connaissance en regardant tes Gauguin. Il en fut empêché jusqu'ici par mille choses, tous les bâtons que mettent dans les roues de sa liberté les gros soucis de son exploitation. Appelé à Bordeaux par je ne sais quel concours agricole, il m'écrivit à l'instant qu'enfin il va pouvoir risquer cette visite si souvent projetée. Veux-tu bien le recevoir *Vendredi matin 2 juin, entre 9 et 10 hs* ? Je sais qu'il est un peu indiscret de fixer son heure ainsi d'avance, excuse-le ; le temps lui est compté, il est en tournée « d'affaires ». En tout cas, si tu avais un empêchement quelconque ou que l'heure ne te convînt point, écris-lui un mot à Bordeaux, Hôtel de Bayonne, il y sera descendu jeudi. Je serai heureux que vous vous connaissiez. C'est un de mes meilleurs amis <sup>33</sup> : j'ai pour lui la plus tendre, la plus confiante amitié. J'admire aussi le bel échantillon humain qu'il est, son activité, son énergie, son ardeur à la vie. Au reste, c'est un cœur pur, une âme sans tache et une sensibilité que tu auras vite fait d'apprécier. Depuis longtemps, je voulais t'écrire, mais cette « occasion » provoquée artificiellement ne me satisfait point. Le propre des lettres de l'amitié, c'est d'être sans excuse et sans rai-

---

32. Lettre autographe signée, 4 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17 rue Régis / Bordeaux » ; c.p. Ixelles 29.V.1905. — Nous datons d'après le cachet postal de l'enveloppe qui semble bien attribuée.

33. La correspondance échangée entre André Ruyters et Eugène Rouart n'a malheureusement pas été retrouvée.

son. Il faut qu'elles mûrissent comme un beau fruit et ne tombent que lorsqu'elles sont bonnes à savourer. La mienne, si je voulais la poursuivre aujourd'hui, serait un peu « verte » à mon gré. D'ailleurs, j'ai eu tout le mois dernier des ennuis affreux dont je suis mal remis. Rien de plus égoïste qu'un convalescent ! tu m'en veilles pas au moins de te dire tout cela ! Si tu me parlais un peu de vous autres en attendant. Depuis combien de temps n'as-tu plus donné de tes nouvelles ! Ma femme vous a écrit en Décembre. Je ne me souviens plus d'avoir reçu une lettre de toi... Comment se porte ta femme. Et ton petit Jean. Et toi-même ? Et quand nous verrons-nous ?... que ne pouvons-nous nous rencontrer cet été. Pourquoi ne viendriez-vous pas ici visiter cette exposition de Liège que l'on dit charmante <sup>34</sup> ! D'ailleurs, tu penses bien que c'est le prétexte, l'« amorce ». Je serais si heureux de vous avoir une semaine chez nous. Notre maison est grande : nous pouvons y recevoir des amis. Oui, pourquoi ne viendriez-vous pas ? Tu ne connais pas la Belgique. En été, parfois, elle est agréable. Je te montrerais Anvers et l'exposition Jordaens <sup>35</sup>, et surtout, nous causerions. Nous avons tellement à rattraper ! Je t'en prie, communique cette idée-là à ta femme. Et que Luce puisse faire la connaissance de ton fils ! Cher Gaby, ne prends pas ceci pour une lettre : je ne m'en tiens pas quitte à si bon compte. Réponds-moi tout de même, et fais-moi le plaisir de me dire l'impression que t'aura fait [*sic*] Rouart. Nos amitiés à ta femme. Embrasse le petit Jean, moi je suis ton ami

A. Ruysters

## LETTRE 8

[Bruxelles,] Vendredi [12 janvier 1906 <sup>36</sup>].

Ta carte de ce matin, mon cher Gaby, me fait tout honteux. Depuis

---

34. Sur l'Exposition universelle et internationale de Liège de 1905, voir Albert Mockel, « Liège et son exposition », dans *Revue universelle*, 1905, n° 143, pp. 531-41.

35. Cette exposition anversoise fut organisée à l'occasion des fêtes qui marquèrent le 75<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

36. Lettre autographe signée, 4 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17, rue Régis / Bordeaux ; c.p. Ixelles 13.??, Bordeaux, 14.1.1906. — Nous datons d'après les cachets postaux de l'enveloppe qui semble bien attribuée.

plus de huit jours, je voulais te remercier, et chaque fois il m'a fallu remettre. Sache pourtant que ce n'est point par négligence, mais cette année vraiment a mal débuté : j'ai tout en même temps force ennuis dont le moindre n'est pas la mauvaise santé de Luce, qui depuis près de trois semaines souffre d'une bronchite qui ne veut point guérir. Oui, j'ai reçu les deux photos et je suis heureux que tu aies compris qu'elles me devaient faire plaisir. J'ai revu avec joie le visage de ton petit Jean-Sans-Peur. Il n'a guère changé depuis deux ans que je l'ai vu. Ceci pourtant me frappe et m'amuse que dans sa façon de se tenir devant l'appareil, il me rappelle une façon que tu as de te redresser un peu pour parler ou écouter. Autant il te ressemble, autant sa sœur la jeune Anne me fait revoir les traits et le vif visage de sa mère. Cette personne-ci je ne la connaissais point : elle m'a ravi, à cause de ses yeux surtout qu'elle a admirables. Ah ! mon vieux, je t'envie tes deux enfants, moi qui n'ai jamais allé [*sic*] au delà du premier. Il est vrai que si souvent ma responsabilité m'effraye : que ferais-je s'il me fallait songer à un double avenir, à une double direction. J'ai tant besoin moi-même de lisières, je suis si mal domestiqué ! Toi, du moins, tu as la force et la ressource de ta bonté. Mon cher Gaby, tu les embrasseras pour moi l'un et l'autre, en attendant que je le puisse faire en personne ou leur vienne montrer Luce que, pour la remettre, j'aimerais pouvoir cette année promener un peu dans le Midi. Et à ta femme, tu présenteras mes plus affectueux compliments. Excuse cette lettre tardive et saccadée, mais en vérité, je suis un peu las, un peu déprimé, et si je l'avais pu, volontiers, j'aurais retardé encore ma réponse afin de la faire plus tranquille et plus saine si je puis dire.

Ton

André R.

J'ai été heureux de voir que mon étude sur Claudel <sup>37</sup> t'avait plu. Il y a dans ta réponse nombre d'objections notables, et j'ai particulièrement apprécié ton observation sur le catholicisme de Claudel. Mais quoi ! c'est là un peu un point de vue extérieur, et puis difficile de parler de lui dans un cadre strictement littéraire et technique. Sais-tu que j'ai pour administrateur <sup>38</sup>, un de ses bons amis de Chine, qui me parle souvent de lui et

---

37. Parue en novembre 1905 dans *La Belgique artistique et littéraire* (E.C., IV, 140-51).

38. Émile Francqui. Claudel avait rencontré Francqui en Chine, lors des discussions relatives au chemin de fer Hankeou-Pékin : concurrents sur le plan commercial (Francqui obtint pour la Belgique la construction de la ligne), ils avaient, sur le plan humain, sympathisé. — Sur l'amitié entre les deux hommes, v. le chapitre qui y est consacré dans notre thèse d'État de 1977, *Paul Claudel et*

doit même être le témoin de son mariage à Lyon <sup>39</sup> ! Gide est actuellement à Paris et sur le point de déménager. Son adresse jusqu'à nouvel ordre, c'est 10 Boulevard Raspail.

## LETTRE 9

[Bruxelles, samedi 19 janvier 1907 <sup>40</sup>.]

Ta lettre excellente, mon cher Gabriel, appelle mieux que la brève réponse qu'aujourd'hui je veux te donner. Mais je suis en ce moment harassé de besogne. Fais-moi crédit de quelques jours, et permets que je te remercie seulement de l'envoi du Claudel <sup>41</sup>. Par exemple, voilà qui a été une admirable surprise. Je ne te savais pas le dispensateur du trésor. En te faisant part de mon regret je comptais bien un peu qu'un jour peut-être tu t'en ferais l'écho ; je n'espérais pas une si prompte satisfaction. Oui je te parlerai du livre, et je le lui dirai avec une curiosité émue : mon admiration exige tout à présent de Claudel ; qu'y vais-je trouver, quelle source nouvelle va-t-il ouvrir en moi. Pour ne pas être en reste, je t'ai envoyé hier les épreuves d'*Amyntas* <sup>42</sup>, à défaut d'un exemplaire nouveau. S'il manquait quelque feuille, écris-le-moi. Je fus en effet chargé par Gide de la correction de ce livre qu'il fit imprimer à Bruxelles et je garde encore

*la Belgique* (Lille, Service de reproduction des thèses, 1981, t. I, pp. 92-112).

39. Le 15 mars 1906.

40. Lettre autographe signée, 3 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17 rue Régis / Bordeaux » ; c.p. Ixelles 19.???, Bordeaux 20.1.1907. — Nous datons d'après les cachets postaux de l'enveloppe qui semble bien attribuée.

41. *Partage de midi*. — Sur la question de la distribution des exemplaires de *Partage de midi*, v. le *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 24, octobre-novembre-décembre 1966, pp. 1-23 ; François Chapon y note (p. 10) : « Ruyters obtint le volume par la même voie [par l'intermédiaire de Frizeau]. Il avait été inscrit par Claudel sur sa liste, mais, d'après Frizeau, n'avait rien reçu, s'en chagrinerait. » — Le n° 62, attribué par Claudel à Ruyters, ne fut sans doute pas celui qu'il reçut ; l'exemplaire de Ruyters n'a pas été retrouvé.

42. Paru en 1906 (Paris, Mercure de France) et dont Ruyters avait été chargé de surveiller la correction des épreuves et l'impression chez Monnom à Bruxelles.

quelques séries d'épreuves, mais je crois la tienne complète et conforme au texte définitif. À propos de Gide, et puisqu'il t'inquiète, laisse-moi te dire qu'il va beaucoup mieux. Le travail lui demeure interdit, mais il est sauf et je crois que dès à présent il a retrouvé son parfait équilibre. Le reste n'est plus qu'une question de précaution et de soins. Au revoir, mon cher Gaby, ne considère point ceci comme une lettre : je t'écirai mieux sous peu. Présente mon meilleur souvenir à ta femme et embrasse-la bien pour moi.

Ton

André R

J'ai répondu à Jammes, simplement et affectueusement <sup>43</sup>. Ce que tu me dis de lui est excellent et je partage entièrement ton avis.

#### LETTRE 10

[Bruxelles,] Mardi soir [4 juin 1907 <sup>44</sup>].  
40, rue Wilson.

Combien de fois, mon cher Gabriel, me suis-je reproché mon silence ! En retrouvant ta carte tout à l'heure, je me suis senti rougir... Et cependant ce n'est pas encore aujourd'hui que je t'écirai la longue lettre que je te dois... Qu'un mot du moins te rassure et me mette la conscience en repos. Peut-être, je te raconterai un jour l'histoire de ces trois derniers mois de ma vie et quelle longue retraite je viens d'accomplir. Ce n'est pas sans dessein que j'emploie ce mot, à cause de la qualité presque religieuse des pensées que tout ce temps j'ai roulées. Je viens de traverser une crise très grave et qui aurait pu bouleverser de fond en comble mon foyer. Ah ! certes aucune tragédie, aucun événement violent, mais les drames les plus profonds sont tout intérieurs, et le sentiment suffit à en alimenter le pathétique. Que t'en dirais-je ; à m'expliquer, à te dire le dissentiment, l'espèce d'incompatibilité spirituelle que par ma faute, par notre faute, j'avais laissé s'introduire entre ma femme et moi, je risquerais de grossir l'événement ou du moins de le dénaturer. Je me suis aperçu brusquement

43. Le 13 ou 14 décembre 1906 (Ruyters, *ŒC*, V, 221-2).

44. Lettre autographe signée, 7 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau /17, rue Régis / Bordeaux » ; c.p. Ixelles 5.VI.1907, Bordeaux 6.VI.1907. — Nous datons d'après les cachets postaux de l'enveloppe qui semble bien attribuée.

que toute notre vie reposait sur une erreur et qu'en réalité nous divergions. J'ai toujours vécu pour moi-même. Je m'accuse sans crainte, moins par égoïsme que par tension naturelle d'esprit. Ce n'était plus une présence réelle que j'apportais à mon intérieur. La vie dès lors s'est organisée sans moi, en dehors de moi. Ce fut le travail de longues années. Distract et indifférent, je ne m'en apercevais point. Mais à trop tirer sur la corde, un jour nous nous aperçûmes qu'elle allait rompre. Je compris en un moment le risque que je courais, que nous courions... Pour y mieux réfléchir, pendant deux mois je me suis installé chez ma mère. Je tenais à toute force à m'arracher à cette existence qui s'empoisonnait comme une eau qui n'a plus de communication avec les sources souterraines. Ce sont ces deux mois-là que j'appelle ma retraite. Ils ont du moins fait ceci que pour la première fois de ma vie je me suis convaincu qu'il est un Devoir à quoi nous ne pouvons nous dérober. Jamais jusqu'à ce jour je n'ai cessé de l'esquiver. Point par malice assurément mais par inconscience, parce que ma vie intérieure se suffit à elle-même et que je ne demandais à tout ce qui m'entourait que de la respecter. Oui, j'ai enfin compris que le Devoir, ce n'est pas un mot abstrait, mais un impérieux, un incessant commandement qui saisit chaque instant, chaque heure. Peut-être le fuirai-je encore — mais alors ce sera par « péché ». Je sens bien comme tout cela doit te paraître obscur, mais que te dire pour le justifier qui ne le dénaturerait pas au même moment. Il n'y a là qu'une situation morale, un tournant : rien d'extérieur pour illustrer le conflit et le début. Depuis huit jours, épuisé et fortifié par l'épreuve, j'ai repris la vie commune. Je sens bien qu'un air nouveau circule à présent entre nous, et j'en suis heureux, quoi que l'avenir réserve, cette dure période marque d'heureux résultats : nous y avons gagné un enseignement dont nous avons besoin. Ai-je tort de te confier tout cela, je ne le crois pas ; j'admire la sérénité de ton âme limpide et croyante : auprès de qui pourrais-je mieux décharger le trouble rageur dont je suis entouré. Sans doute t'étonneras-tu qu'il faille tant de peines et de risques pour acquérir une expérience qui t'est si naturelle ! Je saisis à présent l'éloquente vérité de cette vieille phrase de la Bible : « Ils ont des yeux et ils ne voient point ; ils ont des oreilles et ils n'entendent pas <sup>45</sup> ». Tu peux à toute heure te reposer sur un bras qui t'élève et te soutient — j'ignore cet appui — et me prête sagesse, il me faut le faire moi-même — à quel prix ! — Oui, un jour j'espère bien te raconter tout cela longuement et comme on peut le faire au cours d'une amicale causerie où le regard soutient l'effusion et la dirige. Sache bien que c'est avec intention que dès aujourd'hui j'ai posé les jalons... Nos chemins se sont

---

45. *Psaumes*, CXIII, 5-6.

bien approchés, mon vieux Gaby : et il est vrai que j'ai été mené jusqu'au seuil de la porte sacrée, mais je ne puis aller outre : j'ai perdu la clef... Ma femme cependant assure que je finirai un jour dans un cloître. Je lui répons : ma pauvre amie, ne le souhaitez pas. Si j'avais la foi je deviendrais tout de suite hérétique. Enfin, toujours ascète, c'est autant de pris sur l'ennemi, et si je ne puis dépouiller le vieil homme <sup>46</sup>, eh bien, essayons de le tuer !... Pardonne-moi cette longue et diffuse lettre. Peut-être ne t'éclairera-t-elle pas. Tu sauras cependant que ce qui m'a éloigné de toi pendant ce temps m'a aussi éloigné de moi-même. Je me retrouve enfin. J'ai retrouvé, au sortir du tourment, j'ai retrouvé avec joie ton souvenir, ton amitié. Sache-le bien et ne m'en veuille point. J'embrasse les tiens : présente mon meilleur souvenir à ta femme.

Je reste ton ami

A. Ruyters

Écris-moi bientôt et donne-moi l'adresse de Claudel ; admirable livre, *le Partage de midi* et qui me pénètre tout entier. Mais je ne puis encore en parler. Il me faut du temps pour cuver cette boisson-là !...

Connais-tu *Les Soirées de St-Pétersbourg* <sup>47</sup> de Joseph de Maistre. Je le lis avec ravissement. Tout m'y enchante !

## LETTRE 11

[Bruxelles,] Vendredi soir [27 septembre 1907 <sup>48</sup>].

La lettre d'effusion et de confidences que j'aurais voulu t'écrire, mon cher Gaby, ce n'est pas encore ce soir que je la pourrai faire. On ne commande pas à la vie. Depuis quelques jours c'est elle qui m'occupe et me mène. Je ne suis plus seul en moi et tout se mouve. Pour te le dire en deux mots : j'ai reçu lundi la lettre officielle qui m'annonce qu'à partir du 1<sup>er</sup> novembre prochain je serai au service de la Banque de l'Indochine à Paris. Que de peines et de soins, il m'a fallu pour ouvrir tout à fait cette porte qui ne cédait que peu à peu. Depuis trois mois que j'avais entamé

46. Nouvelle allusion biblique, au Nouveau Testament cette fois : Paul, *Épître aux Colossiens*, III, 9.

47. L'ouvrage date de 1821 ; Ruyters en parle aussi à Gide le 25 août et le 2 octobre 1907.

48. Lettre autographe signée, 10 pp., sans enveloppe. — Nous datons d'après le contenu.

une démarche je me consumais d'impatience et d'anxiété. De quelle importance était pour moi l'enjeu : car l'existence souvent a été à mon égard terriblement dure. Je te l'ai confié déjà... Enfin, je sens tourner la roue et je serais tout à fait heureux si le premier effet de ce changement dans ma carrière n'était pas de me séparer de ma femme et de ma petite fille. Je ne pourrai en effet les emmener tout de suite : affaire à régler ici, insuffisance de ressources, manque d'installation à Paris. Et cette séparation d'autant plus me désole que dans six mois, sans doute, ou un an, je serai dépêché par la Banque à Singapour ou Tahiti, Bangkok ou Djibouti, Canton ou Tientsin... Pourront-elles m'y suivre. Libre et seul avec quelle ivresse n'eusséje pas accueilli cet avenir ; même à présent je sens à l'odeur de la mer et des îles se réveiller en moi tous les anciens démons qui ont pu s'assoupir mais je crois ne sont morts tout à fait. À Dieu vat ! Je sais du moins que je vais travailler : je me sens terriblement en forme. J'ajouterai que ceci me touche particulièrement que ce soit l'ombre de notre Claudel qui m'ait valu cet avantage... C'est long à expliquer, sache seulement que je n'ai pu forcer la consigne que grâce à l'appui que m'ont donné des amis de Claudel qui, ne me connaissant pas, ont bien voulu me pousser tout de même parce qu'ils avaient l'impression que Tête d'Or l'eût fait lui-même s'il avait été ici. Philippe Berthelot notamment a été tout à fait gentil, dévoué et décisif. Bref, j'ai dû finir par écrire à Claudel<sup>49</sup> pour lui expliquer en quelle affaire il se trouvait à son insu jouer un rôle... Tu m'as un jour offert de me prêter tes bons offices auprès de lui : pardonne-moi de t'avoir ainsi passé par-dessus la tête. Matinée à te raconter, l'histoire serait devenue tout à fait incompréhensible il t'avait fallu la répéter ensuite... Se confirme-t-il qu'il va être envoyé à Calcutta<sup>50</sup> ; je serais ma foi assez dépité de le voir disparaître au moment tout juste où je pouvais espérer de le rencontrer là-bas. J'aurais voulu du moins le remercier. Que ne lui dois-je point, et je ne lui ai point encore dit de quelle émotion m'a rempli son *Partage de Midi*. Mais quoi, j'imagine volontiers que si Vigny m'eût envoyé sa *Maison du berger*<sup>51</sup> je serais resté quelque temps avant de trouver une forme pour mon admiration. Ce que tu me dis de *l'Enfant prodigue* n'a pas laissé de me surprendre. « Mauvaise foi » voilà un bien grand mot. Il n'y a pas d'idée simple, a dit Dostoïewsky, et ce mot de jour en jour me poursuit. Ajoute que Gide toujours s'est manifesté par ses contraires. Ce n'est qu'artifice oratoire. As-tu fait attention

49. Le 14 octobre 1907 (*ŒC*, V, 26-7).

50. Claudel à Calcutta... cela fut un bruit lancé à l'époque ; le poste n'aurait pas déplu à Claudel, mais il ne lui échut point.

51. Alfred de Vigny, *La Maison du berger* (*Les Destinées*).

au moins que pour recevoir la morale des Paraboles, il suffit d'une seule phrase et la plus surprenante en vérité ! venant de lui, j'entends « Hors de l'Église, point de Salut <sup>52</sup> ! ». Je me souviens de ce que je te disais à ce sujet il y a quelques mois. Il est digne de remarque que les esprits les plus dignes se rallient peu à peu à ce que l'on appelle élégamment le cléricalisme. Actuellement le grand souci de tout homme qui pense et qui a une conscience, c'est de reconstituer en soi et de doter d'une législation morale le tribunal secret qui juge du bien et du mal. On a ôté Dieu de notre cœur, il faut à toute force le remplacer et le mal intime de notre génération, c'est de sentir pour la première fois la grâce dans cette absence. Gide est athée ; je tiens cependant qu'il est profondément religieux : essaye plutôt de lui appliquer l'épithète de « laïque », tu en reconnaîtras sur le champ non tant l'impropriété que l'impiété. Pour moi qui suis plus autoritaire et utilitariste que lui, je ne me cache point pour crier bien haut qu'il faut être avec Dieu et l'Église contre les « autres » — que veux-tu, nous sommes alliés, nous menons le même combat <sup>53</sup> — et c'est pourquoi j'ai pu t'écrire il y a un an « Dieu protège la France ». N'oublie pas d'ailleurs qu'il est enseigné qu'un païen au cœur pur et à l'âme droite peut être admis à la Vie Éternelle. Il ne dépassera pas les limbes sans doute, aussi crois-tu, es-tu bien sûr qu'il n'y aura pas quelque « poète » et que Dieu en Père [ne] sera pas tout aussi présent qu'aux Élus : l'exaltation seule sera différente, ainsi celle du poète et de l'ouvrier devant l'œuvre d'art qui, ne se refusant ni à l'un ni à l'autre, cependant transporte celui-ci et ne fait qu'étonner celui-là... Ne hausse pas les épaules surtout. Nous sommes une dizaine actuellement à travailler dans cette obscurité-là, mais tous ne sont pas également conscients. Chez moi l'intelligence prime la sensibilité ; eh bien je parlerai pour les autres. Dans mon *Mauvais Riche* déjà qu'ai-je voulu exprimer sinon que ne sachant plus que faire, il importait du moins de *faire* n'importe quoi. C'est pourquoi aussi, je puis être agité, tourmenté et inquiet mais jamais ne cesse d'être assuré de mon bon droit parce que j'agis selon ce qui m'apparaît comme *ma* justice et *mon* devoir. Tout cela à propos de *l'Enfant prodigue* !!!... Justement j'ai reçu tantôt une lettre de Gide <sup>54</sup>. Il se plaint toujours d'insomnies et d'insupportable

---

52. Cette fameuse phrase a déjà fait couler beaucoup d'encre... Il semble qu'il faille la comprendre : hors de l'*esprit* de l'Église catholique, point de salut.

53. Datée du 24 septembre 1907 (*Correspondance*, II, 39-40).

54. La même idée, émise dans sa lettre à Claudel du 14 octobre 1907 (*ŒC*, V, 26-7), avait valu à Ruyters une volée de bois vert de la part de son correspondant, le 3 novembre 1907 (*ŒC*, IV, 37), le temps d'un aller et retour postal Paris-Tientsin : il y avait des sujets qu'il était préférable de ne pas aborder avec Clau-

fatigue. J'ai hâte de le voir. Sa santé m'alarme : je redoute aussi les suites de l'effort qu'il fait pour continuer malgré tout un roman commencé. Si tu vas à la noce de Jammes<sup>55</sup>, tu le verras. Ce déjeuner, j'eusse été heureux d'assister à son mariage quelle surprise l'autre jour que ce billet attendri où il m'annonçait la nouvelle ! mais pas moyen en ce moment de chiper un jour de liberté. La proximité de mon départ m'interdit tout congé. Je lui écrirai : explique-lui cependant tout cela de ma part et embrasse-le pour moi. Et nous, cher Gaby, quand nous verrons-nous ! Je ne quitterai certes pas l'Europe sans passer par Bordeaux, mais faudra-t-il attendre cette heure où à cause de mon départ tout proche, je me sentirai anxieux et mobile. Cher vieux, ta lettre était datée de Bains<sup>56</sup>. Ces sortes d'endroits évoquent toujours l'idée d'une convalescence ou d'une maladie à soigner. J'espère bien que ce n'était le cas ni pour toi ni pour les tiens. Parle-moi de tes enfants. Ce petit Jean que j'ai connu tout gosse, je l'imagine maintenant presque jeune homme. Quatre ans ont passé depuis ma visite à Bordeaux, ah ! la vie se rétrécit et notre peau de chagrin diminue à vue d'œil. Tout de même, quand j'avais vingt ans, je n'imaginai point que l'existence fût à ce point passionnante. On n'a rien inventé de mieux !... Cher Gaby, écris-moi un de ces jours et *réponds-moi*. Quand je connaîtrai mon adresse à Paris, j'aurai soin de t'envoyer un mot. Je souhaite que tu n'attendes pas jusque-là... Au revoir, cher ami. Présente mes respectueuses amitiés à ta femme. J'embrasse tes enfants et toi aussi et suis

Ton

André R

## LETTRE 12

[Paris, le ...] Jeudi [décembre 1908<sup>57</sup>].

Cher Gabriel. Pardonne-moi de n'avoir pas répondu tout de suite à ta

del, Ruyters venait d'en faire l'expérience.

55. Le 8 octobre 1907.

56. Sans doute Bains-les-Bains, dans les Vosges, renommé pour ses eaux thermales.

57. Lettre autographe signée, 4 pp. sur papier à en-tête imprimé biffé (« Compagnie / du / CHEMIN DE FER DE DJIBOUTI / À ADDIS-ABEBA / 15, Rue Lafitte »), sans enveloppe. — Nous datons d'après le contenu.

lettre, et plus généralement d'être resté si longtemps sans t'écrire. Mais quel triste été j'ai eu ! Et à présent je suis usé, abruti par la besogne que j'ai, qui non seulement occupe mes journées mais va jusqu'à empiéter sur mes soirées. Il m'a fallu ajourner mon travail à moi, pour du moins un peu souffler avant d'aller au lit. C'est te dire qu'aujourd'hui je ne t'écrirai pas comme je le voudrais, comme je le ferai plus tard. Deux mots seulement pour que tu saches qu'à peine ta lettre reçue, je l'ai communiquée à Gide. Je sais qu'il est allé jusqu'à l'atelier de l'artiste auquel tu t'intéresses<sup>58</sup>. Un ami commun J. Schlumberger l'accompagnait. Malheureusement ils ont trouvé porte de bois. Du moins ont-ils laissé un mot. J'ai demandé à Gide, comme un service personnel, de s'intéresser à ton ami. Il n'y manquera pas. Et ceci me console un peu de ne pouvoir en ce moment m'en occuper moi-même. Le temps me manque pour faire une lettre : où trouverais-je celui qu'il faut pour aller à Montrouge<sup>59</sup> ?? De mon chemin de fer<sup>60</sup>, que te dirais-je, sinon que c'est une triste chose de dépendre en affaire du Gouvernement et des Chambres. On traîne, on tergiverse, on palabre !! Puissé-je quand je te réécrirai t'annoncer que tout enfin est terminé, et que du même coup ma situation personnelle en est consolidée. Au revoir, dis-moi ce que tu as eu cet été, tu ne m'avais pas encore parlé de ce mal d'yeux ! Un souvenir, j'espère, maintenant et non pas une actualité... Rappelle-moi au bon souvenir de ta femme. Une carresse aux tiens de ton ami

A. Ruyters

Je ne lis même plus ! As-tu vu la plaquette de Pilon sur Jammes<sup>61</sup> ?

---

58. Le peintre bordelais André Lhote (1885-1962) ; après une première visite où ils trouvèrent porte close, Gide et Schlumberger rencontrèrent Lhote le 15 décembre 1908 (Gide-Schlumberger, *Correspondance*, p. 138).

59. André Lhote résidait à cette époque chez Gustave Tronche, 6 passage Montbrun, dans le 14<sup>e</sup>, donc près de Saint-Pierre-de-Montrouge.

60. Compagnie du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba.

61. *Francis Jammes et le sentiment de la nature* (Paris, Sansot, 1908) dont Ruyters rendra compte dans *La Nouvelle Revue Française* (n° 1, février 1909, p. 98 ; repris dans *ŒC*, IV, 197).

## LETTRE 13

[Paris,] Dimanche soir [juin 1909 <sup>62</sup>].

J'espère bien, cher Gabriel, que tu ne m'en veux pas — tu aurais bien tort — et ce serait ajouter à l'ennui que j'ai de n'avoir pu t'écrire, celui de t'avoir fâché ! Quelle vie j'ai dû mener depuis six semaines. Il m'a fallu tout interrompre — correspondance, travail et lecture — et du reste ce n'est pas fini. Sans doute je me « décomprime » un peu ; tout de même ce n'est pas encore ce soir que je te ferai la lettre que je te dois. Bref ne m'accable pas : réserve ta colère à qui le mérite et considère que rien n'est plus fertile en difficultés, complications et incidents qu'un chemin de fer colonial !! Ce tendre printemps, à quelle détente, à quelle effusion il invite ; je puis tout juste lui jeter un sourire et passer. Les plus claires semaines de l'année je les aurai employées à m'agiter. Si tu m'excuses cependant je ne me plaindrai pas. Car je garde ma bonne humeur et mon plaisir de vivre, malgré un surcroît de besogne et force ennuis qui me pèsent aux épaules... Toi du moins, es-tu heureux ? J'ajoute que j'eus des nouvelles récemment. Devine par qui ? ce fut bien la rencontre la plus imprévue, la plus charmante — par Jammes — oui cher, par ce vieux Jammes lui-même. J'ai déjeuné ici avec sa femme et avec lui. Nous nous sommes brusquement retrouvés amis, comme si aucun nuage jamais ne s'était élevé entre nous, et j'avoue que ce fut pour moi une grande joie, car le seul côté vulnérable de mon cœur, je puis bien dire que c'est ma fidélité à l'amitié. Quel [*sic*] aimable, riante et heureuse créature que sa femme ! Le sort de notre ami est, je crois, en bonnes mains... Il m'a parlé de toi avec attendrissement. Dans le numéro de juillet de la revue, tu trouveras d'ailleurs la trace de cet entretien <sup>63</sup>... Je veux t'en laisser la surprise. En

---

62. Lettre autographe signée, 4 pp., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau / 17 rue Régis / Bordeaux », adresse biffée pour « 7 rue Guy de la Brosse / Paris », adresse biffée pour « 17 rue Régis / Bordeaux » ; c.p. ???, Bordeaux 9.X.1907. — L'enveloppe ne semble pas être celle de la lettre ; la lettre que devait contenir cette enveloppe semble perdue. Nous datons d'après le contenu.

63. *La Nouvelle Revue Française*, dans son n° 6, de juillet 1909, donnait, de Francis Jammes, la « Lettre à P. C., consul » (reprise dans *Œuvres poétique complète*, Biarritz, Éditions J & D, [1995], t. 2, pp. 610-2) qui se terminait (pp. 485-6) en ces termes :

Je recommande à tes prières ces amis :  
 Gide qui toujours flotte et revient d'Italie ;  
 Bordeu qui dans les prés que fait couler le vent

attendant, dans le numéro du 1<sup>er</sup> juin tu liras ton nom <sup>64</sup>... Tu liras aussi le début d'un petit roman de moi <sup>65</sup>, cher. Donne-moi de tes nouvelles, écris-moi : que mon silence surtout ne t'arrête pas. Je suis indisponible, pour quel temps encore ? Vois en moi quelqu'un qui s'en est allé au Pôle. Nul ne saurait dire à quel point de la Banquise il glisse et s'évertue, seul avec ses chiens, son pic et ses fourrures. Il n'écrit pas, ses amis néanmoins lui enverront force lettres qu'il recevra en bloc le jour qu'un baleinier [*mot illisible*] lui délivrera son courrier. Écris-moi donc, et je te répondrai à mon retour.

Ton

André R.

Connais-tu un Mr Piéchaud <sup>66</sup>, de Bordeaux, qui cite ton nom dans la lettre qu'il m'envoie en même temps que plusieurs poèmes — médiocres.

#### LETTRE 14

[Paris,] Dimanche 28.VIII.10 <sup>67</sup>.

Voilà près de huit mois que je suis silencieux. Sans doute, mon cher Frizeau, l'année a-t-elle été pour moi bien laborieuse. Il est plus vrai de dire que c'est délibérément que je me suis abstenu de t'écrire. J'ai été en effet très tristement, très gravement froissé de l'attitude que tu as eue à

Pousse un cœur sans envie plus riche que l'argent ;  
 Frizeau dont la foi franche a le goût de son vin ;  
 Bonheur qui s'est assis à l'ombre de Samain ;  
 Fontaine dont le cœur dit oui, la tête non ;  
 Le fier Suarès qui cherche Dieu ; Edmond Pilon ;  
 Ruyters qui dans la banque évoque l'Archipel ;  
 Lacoste ; les Leblond et le père Michel.

64. Dans son n° 5, de juin 1909, *La N.R.F.* avait publié deux poèmes d'André Lafon, sous le titre général de « Soirs », le premier (pp. 421-2), sous-titré « Eugénie Grandet », était dédié à Edmond Pilon ; le second (pp. 322-3), sous-titré « D'après Carrière », l'était à Gabriel Frizeau.

65. *La Captive des Borromées* parut dans *La Nouvelle Revue Française* en juin et juillet 1909 (*ŒC*, t. III, vol. 2, pp. 57-95).

66. Le Bordelais Louis Piéchaud (1892-1965) était étudiant en droit.

67. Lettre autographe signée, 2 pp., sans enveloppe. — La date est donnée par Ruyters lui-même.

mon égard. Lors de ton séjour à Paris, du parti pris avec lequel tu as évité mon foyer, du peu de cas que tu as paru faire de mon amitié, de ma fréquentation. Je n'ai pas le droit de te le reprocher et je m'en suis avec soin abstenu : c'est une justice à me rendre ; tu ne peux faire néanmoins que je n'en garde quelque amertume, quelque ressentiment. Voilà l'explication de mon mutisme <sup>68</sup>.

Ne disposant point ici d'exemplaires de *La N.R.F.*, j'ai prié, dès réception de ta lettre, qu'on te fasse tenir le n° d'août que tu demandais ; je pense qu'il doit être à l'heure actuelle entre tes mains.

Ton dévoué

A. Ruyters

## LETTRE 15

[Bruxelles, 31 décembre <sup>69</sup>.]

Si je ne t'écris pas plus souvent, mon cher Gabriel, tu sais bien que ce n'est pas que mon amitié s'assoupisse. J'ai pour toi une affection pure, profonde, noble et qui m'élève à mes yeux. En cette nuit où la nouvelle année commence, je suis heureux de te le répéter et de t'envoyer de loin, à ta femme et aux tiens, nos souhaits les plus affectueux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

André R.

---

68. On ne dédaignait pas cancaner dans certain milieu : Frizeau, Ruyters, Jammes, Claudel, Gide ; certains, il faut le reconnaître, étaient plus doués que d'autres pour cet exercice. Il faut relire toutes les lettres de ces commères : Frizeau avait parlé de « mauvaise foi » à Ruyters à propos du *Retour de l'Enfant prodigue* ; Jammes avait parlé de jansénisme à propos du même livre. Frizeau avait répété à Fontaine que les dames de la « Vie heureuse » n'avaient pas voulu accorder leur prix à *La Porte étroite*, etc., etc. Il était inévitable que de temps en temps quelque malentendu surgît.

69. Lettre autographe signée, 1 p., avec enveloppe adressée à « Monsieur Gabriel Frizeau /17, rue Régis / Bordeaux » ; c.p. Ixelles ??? — Il semble que l'enveloppe soit bien celle de la lettre. Rien ne permet de proposer un millésime.

ROBERT LEVESQUE

## Journal inédit

CARNET XXX

(11 mai — 25 juin 1943<sup>1</sup>)

*Commencé à Athènes, le 11 mai 1943.*

Écrit ce matin à Simony. Recopié quelques phrases de ma lettre<sup>2</sup>. Fernand avait raison : j'écris mieux quand je parle à un autre. Il me conseillait même un roman par lettres.

Nouvelle séance chez Apartis, la troisième. Le modelé commence à sortir — mais nulle âme encore. À la cinquième séance, paraît-il, le caractère plastique sera apparent ; la vie, le mouvement etc. ne viendront pas avant la septième ou huitième pose. Tout cela semble mathématique. C'est une question d'angles et de mesures. Le caractère se dégage et s'affirme grâce au calcul patient. Tout n'est que forme. L'âme, l'esprit s'amènent par surcroît un beau jour.

Le beau moment de l'homme, pour un sculpteur, c'est vers 24 ou 25 ans. « Voyez *L'Âge d'airain*, me dit Apartis. Mais le visage n'est guère intéressant avant 30 ou 35 ans... »

Incapacité grande de m'exprimer directement. Il est un tas de choses que je n'ose pas dire par crainte de la banalité, surtout les « choses poétiques ». Je commence à entrevoir ce qui m'a tant attiré dans mon désir de faire connaître la poésie grecque ; je choisis les morceaux que j'eusse aimé écrire (si j'étais poète), sans craindre même les fragments épars autour desquels je peux dérouler ma fantaisie. Voici bien longtemps que

---

1. Les cahiers I à XXIX ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les nos 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 110/111 du BAAG.

2. Voir à la fin du Cahier XXIX.

Gide me disait : « Je te crois fait surtout pour la critique. » Chose qui me semblait folle, car je doute fort de mon esprit. Mais peut-être finirai-je par ressembler au portrait que Gide se traçait de moi. J'ajouterai d'ailleurs que d'autres me prennent aussi pour un critique, et certains, très sévère. Mon collègue M. bombarde Athènes d'invitations à ses conférences, mais à moi il a envoyé dès le début une lettre de non-invitation (avec de spécieuses raisons) où j'ai bien dû lire qu'il serait gêné de parler devant moi... J'ai un immense désir d'être aimé (et pour moi-même), mais ne déteste pas qu'on me craigne un peu. Cette frayeur maladroite des autres marque parfois leur estime.

12 mai.

Prolongé la soirée jusqu'à une heure sous les ombrages du jardin de l'École. Nuit pure et parfumée. Je causais sur un banc avec Matton des intérêts de l'Institut et de la propagande française, après un thé qui nous avait tous longuement réunis chez les G. V. La colonie française, plus resserrée et plus cordiale après le départ des officiels, se « reçoit » beaucoup. Les archéologues et leurs femmes, tous jeunes, se révèlent peu à peu intéressants.

Reçu une lettre d'Henri. Fit une visite à Jouhandeau et échappa de justesse à une scène délirante avec Élise. La danseuse, toujours jalouse des amis de son mari, éprouva le besoin de s'amener et Jouhandeau jubilait déjà à l'idée d'une scène exhibitionniste. Henri discerna très bien l'air d'animation et de joie malsaine qui se peignait chez Jouhandeau, mais il le déçut en prenant congé. Les dernières nouvelles de Gide (données par Yves Allégret) dataient du 20 mars.

Il est 2 h. Assez énervé par le thé, les liqueurs. Je viens de lire deux pages du *Pantagruel*. Il est difficile d'écrire mieux.

13 mai.

Toute ma chambre n'est que baume (roses et chèvre-feuille). Dernière classé, ce matin, du Cours intermédiaire. Exposé sur Sainte-Beuve. Nous lisons dans les *Morceaux choisis du XIX<sup>e</sup> siècle* une courte pièce de Verlaine, *Après trois ans*, que je n'avais jamais bien regardée et qui sur-le-champ me touche de cette amère douce pointe de la beauté.

Trouvé à la sortie de mon cours le jeune Alexis, visiblement surmené par la préparation du bachot. Tout tendre d'intelligence, tout frémissant d'ardeur. Il s'attarde à causer. Je ne dis rien que de banal, mais je sens en même temps que je lui apporte quelque chose (et je réponds à ses questions).

Après-midi, dernier Cours supérieur. Fini de rendre un devoir sur le roman. Exposé sur Daudet. Nous expliquons une longue description du Nil (souvent belle) de Loti, que Matton a fait polycopier. Quelques jeu-

nes filles (genre « celles qui ne vous quittent pas des yeux », mais qui n'ont reçu aucun encouragement, Dieu merci) s'accrochent, émues par cette fin d'année, à ma chaire au moment du départ. Accompagné deux institutrices à leur tram. Temps très rafraîchi. Rentré goûter et lire un peu de Rabelais et de Lautréamont. Ma nuit ayant été fort courte et ma journée remplie de cours, je m'endors.

Dîner à l'École un peu pénible. Mme L. arrive seule, en larmes. Je l'entendais supplier en vain son mari de venir. « Je n'y tiens plus, me dit-elle. À quoi bon cacher ? Je sais maintenant pourquoi Monsieur ne voulait pas me montrer ses poèmes. Je les ai lus. C'est affreux. À la fin, je dirai pourquoi j'ai été malade, on saura tout. » Mme L. se décide à rappeler son mari, qui arrive. Il n'a que le temps d'avaler son potage, car les reproches recommencent. « Ah ! je les garderai, tes poèmes, et ta prose. Je les montrerai. Je sais pourquoi depuis des mois tu étais toujours dans la lune, pourquoi tu parais si fatigué. Et je pourrai dire le nom de la personne, et on verra ce que sont les professeurs de l'Institut... » L. abandonne la table en criant : « Pas de scène de jalousie ! » Mme L. reprend : « Athènes ne lui réussit pas, et pourtant nous avons voulu revenir en Grèce, nous en attendions le bonheur. C'était pour nous, après tous nos soucis de France, toute la vie. Si l'on pouvait à présent voyager, je ferais tout pour rentrer en France et je le forcerais bien à partir avec moi. » J'essaie de la raisonner, de la calmer, mais que dire ? J'entrevois brusquement le drame. Je savais qu'il y avait du tirage, mais ce n'est que ce soir que j'en ai pu deviner la raison.

Sortant de l'École, je tombe sur S.t qui m'entraîne chez lui. Je voulais pourtant me coucher de bonne heure. Atmosphère matrimoniale toute différente. Madame aux petits soins attend son mari, toujours en retard, pour mettre en train son dîner. Tous deux partagent leurs tendresses entre les trois chats qui sans respect font l'escalade de leurs maîtres pour cucuilir des baisers.

*14 mai.*

Visite aux Archives. Donné lecture de *Porphyras*. À première vue, Politis est satisfait ; il n'y a pas de texte plus difficile dans Solomos, prétend-il (je n'ai de ce travail qu'un souvenir de joie). Politis ouvre un carton d'où il sort le manuscrit du poème. Autant les notes en italien sont d'une écriture nerveuse et pâle, presque illisible, autant les vers grecs sont soigneusement, inlassablement recopiés pour offrir toujours à la vue du poète l'entière figure du vers debout, immaculé. La couleur du papier (souvent bleu pâle), les petits cahiers cousus, le format même (celui des manuscrits de Jouhandeau), tout révèle la pureté du goût. Amorçons quelques problèmes (surtout la jeunesse de Solomos). Je sens le prix in-

fini de questionner un homme qui sait *tout* sur son auteur ; c'est un livre parlant ; d'autant plus que je n'ai pas envie de lire tout le fatras.

Rendu des dissertations au Cours spécial et pris congé. Je n'ai plus maintenant à professer, et jusques à quand ? La matinée étant des plus longues (j'étais allé de bonne heure aux Archives), repris quelques endroits de Jenkins et tombé tout frémissant sur un morceau de Lautréamont qui, pour être moins magistral que Mervyn, ne m'en pas moins bouleversé. C'est, au chant IV, le passage de Falmer. « Il avait quatorze ans, et je n'avais qu'un an de plus... la prééminence de ma force physique... Chaque nuit... surtout ses cheveux blonds. » Ces quelques mots mêlés à une histoire sadique reviennent sans cesse comme un refrain lancinant et voluteux. C'est une incantation à la fois trouble et brûlante.

Après le déjeuner, Mme L. m'annonce qu'elle est réconciliée avec son mari. Elle me prie d'oublier ce que j'ai entendu. Il se pourrait que l'aveu qu'on m'a fait (que je suis sans doute seul à connaître) les ait soudain effrayés, et que lui, par la crainte (et autre chose aussi), soit revenu à de « meilleurs sentiments ». Pas mauvais, parfois, qu'un tiers soit mêlé à vos histoires (ou à une part d'icelles), pour y mettre une sorte de frein. Et puis ça soulage un instant de laisser échapper un secret, quitte à le reprendre. Mme L. baissait la tête, me demandait pardon. « J'ai perdu tout droit à votre estime », etc. Voilà qui était loin de ma pensée : je l'avouai aussitôt.

Séance chez Apartis. Progrès manifeste. Me fait poser surtout debout pour me voir de plus près. Et en pleine lumière. Voudrait faire ce relief en pierre. Il lui semble faire des découvertes, réussir une chose qu'il n'avait pas encore obtenue ; je me réjouis sans peine avec lui. Tsasoukis, dans l'atelier, donnait une leçon de peinture à quelques jeunes gens. Je l'emmène, comme convenu, chez moi. Nous parlons des anciens élèves de Spetsai dont il a connu quelques-uns (Xénakis) et qui sont assez souvent loufoques. Il me raconte son apprentissage de jeune peintre chez C. qui lui enseignait les principes du Moyen Âge et trouvait tout naturel de signer les icônes que faisait son élève, ainsi que d'empocher l'argent. T. veut entendre *Porphyras*, pour lequel il professe une admiration particulière ; il l'appelle un poème érotique. Il a raison ; à condition en même temps de l'appeler un poème mystique. La thèse de T. est que Solomos ignorait le grec, ce qui lui permit d'écrire divinement. « Il faut de la distance, dit-il, il faut être loin des choses... Rien de plus stupide que de reprocher à Solomos de n'être pas allé au siège de Missolonghi. Pour pouvoir le chanter, il devait en être loin. » Il y a du profit à causer avec Tsasoukis, garçon des plus intelligents (un peu « écorché » à la Jouhandeau). Sous ses propos acides ou cyniques, on peut déceler bien de la

confiance. Journée sans travail, où tout pourtant me ramenait à mon « but ». Je n'ai vraiment de plaisir qu'à voir des gens qui travaillent (artistes ou savants). La foule des mondains me fatigue, me fait perdre mon temps. Peut-être manqué-je de curiosité romancière, mais on rencontre assez de plèbe sans courir après. Je n'ai de plaisir à respirer que dans la solitude (ou l'aventure), ou bien dans l'atmosphère pure et désintéressée des poètes. L'attitude esthétique (non pas d'esthète) devant la vie est ce qui me *parle* le mieux, ce qui m'enchant, ce que j'obtiens de moi sans effort. Je me suis toujours dit (non pas toujours, mais j'ai fini par le découvrir) que les pâmoisons à la Simony étaient artificielles. J'ai trop vu que des petits soucis mesquins passaient au premier plan pour lui.

Incertitude du lendemain. Les Alliés préparent l'effondrement de l'Italie. On la bombarde sans répit. Un débarquement est possible, qui ne rencontrerait que peu de résistance. L'Italie ayant déjà perdu toutes ses colonies, il lui resterait à perdre la France (laissons la question) et la Grèce qu'elle devrait évacuer, peut-être avant sa propre chute. Retourne-ment immédiat de la situation. Il y a des conseils à n'en plus finir en Italie. Ils ont la frousse. Ils ne pourraient résister ; ils sont capables de jeter les armes. La guerre finirait par des coups de théâtre (il faut bien qu'ils commencent). Il est à craindre que notre été, ou une partie de celui-ci, en tout cas nos prochains jours soient empoisonnés. Les scènes de grotesque et de terreur seront mêlées. Je me sens plein de curiosité, et cependant frissonnant à la fois d'horreur et d'impatience. Profond dégoût de la force et de la foule. J'assisterai un jour ou l'autre ici à la joie délirante. Je m'y associerai, mais la France ne sera pas encore libre. Et puis, nous ne revivons pas les larges illusions du 11 novembre 1918 où la guerre semblait finie pour toujours. Même à la signature du dernier [traité], nous resterons anxieux ; ce ne sera que le début de toutes les questions. Je souhaite malgré tout de poursuivre l'*Anthologie*, mon refuge et mon but. La Grèce ira aux nues (elle y est déjà) ; le livre fera plaisir ; il touchera. Il faut qu'il soit beau. Lu avant de m'endormir une brochure que me prête le petit D., œuvre d'un médecin, *Solomos était-il sain d'esprit ?* Bonnes intentions, mais grande insuffisance. Quelques effets comiques dus à la naïveté et à l'ignorance du français. L'auteur, M. Libérato, est médecin légiste. C'est tout ce qu'un Français peut lire sur Solomos !

*15 mai.*

Journée paresseuse, mais malgré moi. Je l'avais toute réservée à Mourelos. Il n'a pas donné signe de vie. Me sentant à midi tout désaffecté, je compris combien le désœuvrement (et aussi la déception) peut conduire aux folies. Mais cela resta velléitaire...

Après quelques friandises tirées de mes réserves, je décidai de faire la sieste. Ensuite de quoi, je finis Lautréamont. À Pontigny, en 39, malgré la compagnie exquise, et mes amis réunis, j'étais pris au moins une fois le jour d'un urgent besoin de solitude. Un matin, je m'éclipsai aussitôt le petit déjeuner et partis à bicyclette. J'appris au retour, à midi, qu'on m'avait beaucoup cherché, Gide ayant fait à Claude et à son ami Davray une lecture de l'histoire de Mervyn. Ils en étaient encore émerveillés, bouleversés. On me parla du ton et de l'air démoniaque de Gide. Je manquai une scène importante, et je manquai à Gide. Mes regrets aujourd'hui s'avivent ; sur le moment, j'étais enchanté de ma promenade et de ma rêverie solitaire ; la bicyclette m'a toujours inspiré. Lu cinquante pages de Jenkins. Je découvre ce livre à la seconde lecture, car, entre temps, on m'a beaucoup parlé de Solomos.

... Triste ou heureuse faculté d'oubli. Impossible de reconnaître les gens. Faculté d'illusion. Fini la soirée près de Mme A. Bel oratorio allemand.

16 mai.

Ce matin, conférence en grec de Millieux sur Ernest Psichari. Compris à peu près un tiers. Cet auteur nationaliste et « converti » me tape sur les nerfs ; il écrit fadement ; aucun sens de la langue. De plus, ses hagiographies sont des tartufes. Je me souviens de Fernandez faisant part de l'étonnement d'un sergent d'Algérie qu'il rencontra aux armées (?) : « Lui un saint ? Lui qui couchait tant qu'il pouvait avec... » Michel m'amena parfois chez son ami Revault d'A., dont la mère est Henriette Psichari.

Enfin, Mourellos est venu. Traduit ensemble une bonne partie des *Pensées* (certaines, fulgurantes) qui précèdent *Les Assiégés*. Parlé d'une façon générale de ce que doit être ma préface ; les idées et l'ardeur se pressaient en moi ; je tiens un sujet qui se nourrit et qui progresse. Ma préface sera à la fois un poème et une confession, mais elle doit être rigoureuse au point de vue historique. Combien j'ai hâte de m'y mettre ; mais je ne suis pas encore prêt. Je ne puis aller que lentement, ayant besoin de l'aide d'autrui. Cette lenteur, je la crois profitable. J'ai tout le temps de méditer, d'assimiler les lambeaux que j'arrache un à un. Mourellos, lui aussi, a semblé ému de mon introduction à *Porphyras*. Cela est important : il faut que les explications soient déjà poétiques, qu'elles introduisent le lecteur dans l'univers de Solomos, que d'avance elles lui communiquent le frisson. Je suis à l'affût des paroles, des citations de Solomos, de ses gestes où précisément se reconnaissent l'homme et le poète. Sans nullement interpréter, je veux dresser une figure qui s'impose. Chaque jour je me sens un peu plus sur la piste.

C'est aujourd'hui dimanche, l'après-midi était un peu orageuse, aperçu quantité d'adolescents délicieux. Tout cela m'a un peu chaviré, alors que cependant je me sentais confirmé dans ma certitude de faire une bonne étude sur Solomos. Cette émotion que je sens devant la beauté passagère, c'est celle même de la poésie, celle que je dois exprimer ; l'une est la condition de l'autre.

Mourellos se propose depuis longtemps d'écrire une étude sur « Solomos et la poésie pure ». Il me demande d'annoncer cette étude (ou de faire allusion à nos conversations) dans ma préface, sous peine de voir ses compatriotes crier au plagiat. Les gens, ici, sont tellement habitués à piller que leur première idée en lisant un auteur grec est de se demander : « Qui a-t-il copié ? » Voici quelques années, Dimaras voulait consacrer une chronique à Zola (au moment du centenaire, je pense). Je lui signalai la parution d'un numéro spécial des *Nouvelles littéraires*. Du coup, il ne voulut plus écrire son article. On m'accuserait d'avoir plagié les *Nouvelles*, me dit-il.

17 mai.

Survillé toute la matinée un examen ; j'avais emporté *Pickwick* pour me forcer à le lire ; pas de succès. Terminé par contre, et annoté Jenkins. Les grandes lignes de Solomos m'apparaissent ; je pourrai en parler maintenant aux spécialistes sans gaffer. Reçu par Florence deux lettres de Maman. Répondu aussitôt, et de nouveau écrit à Simony (il est si rare d'avoir des lettres à écrire, et de pouvoir en envoyer, que je m'y lance à cœur joie). Il plut toute l'après-midi ; on se fût cru en France. À la fin du jour vint Valaoritis ; je voulais lui donner lecture de *Porphyras*, auquel il a collaboré. Il avait assez d'allure ce soir, les yeux brillants et égarés. Était-ce le travail (il prépare un examen), l'amour, ou seulement la pluie ? Mystère des jeunes gens. Ce soir, chez Amandry, les dames me font raconter mes péripéties de prison. Peu satisfait de ma journée. Point sorti. Rien lu. Et pourtant j'ai progressé dans mon travail...

18.

Présenté ce matin Mourellos à Politis. Revue par cette occasion les manuscrits de Solomos. Politis me passe un nouveau plan italien de *Porphyras* (mais qu'on ne peut en ce moment publier), lequel contient plus de détails et de parties sublimes. Nous feuilletons aussi des lettres à son frère (en italien) ; l'une, de 1846, raconte la mort d'un ami qui, sur son lit, renonçant à tous ses biens et à ses forces physiques, n'a plus que son âme invincible etc. C'est déjà tout *Porphyras*. Cette visite au département des manuscrits fut riche en émotions. J'étais heureux aussi que Mourellos pût se faire connaître parmi les Solomistes. Je sais maintenant

ce qu'il me faudra lire (rien de biographique), surtout des témoignages du temps (Polylas et Manzaro) ainsi que des recueils de propos et de pensées (Valctas) récemment parus. Cela n'a l'air de rien, mais je devrai faire une vraie chasse à ces ouvrages, ainsi que trouver un traducteur ; pour Manzaro qui écrivit en italien, j'espère me débrouiller seul. Tâcherai d'aller dès demain matin à la Nationale.

Passé chez G. qui édita jadis les *Prolegomena* de Polylas ; je suis fort bien reçu, mais il ne lui reste même pas un exemplaire ; en cherchant bien, peut-être... Rencontré Katsimbali, qui m'entraîne dans la sombre taverne que fréquentent les poètes. Je m'esquive assez vite. Longuement posé chez Apartis ; causé avec intérêt. Il s'applique à rendre certain renflement du milieu de narine ; Fordham, à Fès, me surnommait « poney » ; la ligne du nez n'est pas encore saisie. Au bout de la séance, Apartis me dit : « Vous êtes fatigué, arrêtons-nous ; votre lèvres pend. »

Croissante élévation des prix ; on se ruine. Temps atroce. Fini l'après-midi à la bibliothèque, où je feuillette l'*Encyclopédie Française* (volumes scientifiques).

19.

Emprunté les notes de Manzaro sur Solomos, à la fois d'un ami (il en fait le portrait, la psychologie) et d'un musicien (il insiste sur l'oreille de Solomos et son mode de composition). Je n'ai pas encore lu de très près ces notes (il me faudra peut-être un aide), mais mon propos y trouvera de quoi s'enrichir. Rencontré Téotokas (promenade au soleil) ; j'étais tout plein de mon sujet.

Trouvé à l'Institut le jeune K., ancien de Spetsai. Je lui fais lire la merveilleuse *Rêverie des Orientales* ; il cherchait un petit texte à apprendre par cœur. Examen écrit de grammaire, pendant lequel je peux lire Manzaro. Puis je me précipite au théâtre afin d'assister au Festival Sikélianos ; on m'avait envoyé une loge. Déclamation et chant (par un curieux hasard, j'avais traduit la plupart des morceaux du programme). Salle plutôt snob, donc médiocrement chaleureuse. Rentré avec les Katsimbali.

Séance du jury du Cours spécial ; tout le monde est admissible. Curieuse déformation de l'esprit chez M. Impossible de penser droit ; jésuitisme inconscient, tout est sophistiqué en lui. De plus, profondément distrait par sa femme, il ne lui reste plus de son zèle que les formules (mais c'est au fond, aux yeux du monde, l'essentiel).

Promené au clair de lune. Écouté des rossignols éperdus dans les jardins abandonnés du roi.

20.

Journée d'examen oral. Très importante pour les élèves du Cours

spécial (qui reçoivent le diplôme de professeur) ; elles n'avaient pas dormi de la nuit, arrivaient bouleversées etc. Pour les examinateurs, journée à peu près fichue ; c'est le métier. Je fus chargé d'interroger en littérature ; on m'expliqua des fragments de *Phèdre* et de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Le jury décida d'être satisfait, et à juste titre. Nous avons obtenu quelques spécimens de culture.

Admirables photos de Goya que je trouve à la bibliothèque. Rien fait de la journée, mais cependant pensé à l'anthologie. Cette lenteur n'est pas vaine. J'aspire aux longues journées vierges.

Trouvé à l'Institut Georges Th., mon ancien élève, toujours exquis ; il habite au bord de la mer (que je n'ai pas vue depuis un an !). Je descendrai un jour au Phalère pour lui. Pas entendu les rossignols ce soir. Trop de lune ? ou trop de bruit dans la rue ?

J'ai eu, je crois, *l'intuition* de mon Solomos ; j'en tiens la forme et le rythme (j'ignore le contenu ; je suis en train de l'acquérir, en méditant et lisant...).

21 mai.

Pas mauvais que mon impatience rencontre des obstacles ; mon sujet s'étoffe et s'épure. Mais après Solomos, il me faudra travailler Kalvos avec E., Kavafis avec A... Crainte que les événements, l'atmosphère soudain ne soient plus favorables. Pourtant je sais qu'un petit livre sur les poètes grecs sera en France accueilli avec joie. Je tiens enfin un filon (j'avais, il faut le dire, rêvé une œuvre plus personnelle... mais je sens que je pourrai y mettre plus que je n'espère).

Lu avant de me lever l'autobiographie de Salkaratos (traduite par Perrot), cent pages d'un humour acide parcouru d'éclats passionnés. Plus neuf, me semble-t-il, que *La Papesse Jeanne* de Roïdios, par trop voltaïrienne. Matinée occupée à des soins de ménage ; corrigé l'après-midi des examens. Je n'en serai pas débarrassé avant huit jours. Je tâcherai d'ici là de débayer le plus possible le terrain autour de Solomos. J'ai hâte de m'atteler à la besogne. Entendu une conférence sur l'art du comédien. Compris quelques endroits. Lu dix pages de Rabelais. Regretté vers le soir le manque d'un copain. Visite aux A. (c'était la Saint-Constantin : air de liesse dans les rues, beaucoup de bouquets).

23 mai.

Nuit noire et parfumée. La glycine a fait place au chèvrefeuille. Musique et chansons, groupes nocturnes de promeneurs. Hésite à user pour des amours vulgaires d'une soirée aussi exquise. J'allai la passer chez les A. ; j'avais de toute manière besoin de me dépenser ; ce fut en causant. Commentaire sur l'étonnante dissolution de la III<sup>e</sup> Internationale. Tra-

vaillé ce tantôt avec Mourellos (il viendra chaque dimanche). Traduit quelques morceaux des *Assiégés* et fini les *Pensées* du Poète. Écrit des mots et des mots, un peu dans la nuit. Entrevu que le travail sera assez grand, mais cela m'exalte. Flânerie heureuse sur de larges boulevards populaires encombrés de gens en goguette, très Porte Clignancourt. Plaisir charmant de retrouver mes enivrantes joies parisiennes du dimanche ; dirigé en marchant ma rêverie au point que, rentré à sept heures, je repris les notes de l'après-midi qui aussitôt s'organisèrent sous mes yeux ; des larmes m'envahirent quand je sentis palpiter dans quelques fragments la beauté. Comment, après ces joies presque saintes, courir le guilledou ? D'autant plus que je passai tout le jour sous le charme de l'examen de ce matin. Nous dûmes nous occuper des enfants de l'Alliance Française, corriger leurs compositions, les interroger, etc. Quinze élèves me furent confiés, parmi lesquels un garçon de quinze ans, brun, en culottes courtes, et un autre de seize, blond, doré, déjà fort. Je les caressai en esprit pendant tout l'examen ; mon cœur enveloppait jusqu'à leur souffle, jusqu'aux moindres détails de leur corps, et eux regardaient curieusement l'homme dont dépendait leur sort.

24.

Il faut demander pour obtenir (je pense à mes élèves) ; ma sévérité de toute l'année fait que 35 sur 45 passent sans peine l'examen. Surveillé ce matin les épreuves du Cours intermédiaire. Il y a un adolescent que je découvris dès le début assez doué (son style avait de la plastique), je l'encourageai fort, mais allai trop loin ; je veux dire que, séduit par son aspect et son air un peu rétif (alors que ses devoirs dénotaient de la sensibilité), je fermai trop les yeux que les fautes de langue etc... Ce matin, me penchant sur lui pendant qu'il relisait sa narration, à ma grande surprise je la trouvai presque excellente ; les fautes de grammaire, les lourdeurs avaient disparu. L'enfant est devenu tel que je voulais qu'il fût ; il a voulu être digne de ma haute opinion, d'abord exagérée (au début, il ne venait pas aux cours, ou que très peu ; il m'a semblé lentement l'apprivoiser, et forcer son intérêt).

Essayé, durant l'examen, de transcrire quelques fragments des *Assiégés*. Bientôt envahi de sanglots. Le passage — le pressentiment — d'une beauté sublime et qui peu à peu se dévoile à moi me saisit à la gorge. Ce sublime, fort loin du déclamatoire, laisse à l'image toute sa délicatesse et comme sa joie frémissante. C'est avant tout la beauté qui guide Solomos. C'est elle que mon lecteur doit deviner. J'y suis un peu préparé ; je n'ai jamais visé dans mes efforts de style qu'à un certain effet de splendeur (avec le minimum de moyens...).

Pas trouvé de place à la conférence de Sikélianos sur Palamas, un des

« clous » de la saison. Curieux comme je me résigne sans peine ; pas ombre de regret. Longue sieste. Pris le thé chez le jeune Aravantino et longuement bavardé. Esprit des plus ouverts que plusieurs personnes se disputent, entre autres un catholique, claudélien etc. Il n'a que dix-sept ans. J'essaie de respecter son jugement, bien qu'il me demande sur toute chose mon avis. Un peu brouillon, je veux dire qu'il parle de tout à la fois. Je le charge de lire pour moi les *Prolegomènes* de Polylas, le texte capital sur Solomos. Sur le tard arrive Alexis, combien charmant et vivant, très affairé par son bachot. Au milieu de ces enfants, je suis réduit au rôle de Socrate. J'essaie de le jouer sans excéder en rien ma compétence...

27 mai.

Longue après-midi d'examens oraux. Foule des élèves attendant, le soir, les résultats. Étrange que tous les premiers de la liste soient des garçons ; je ne pense pas m'être laissé séduire, mais eux, peut-être (ma sympathie a pu les stimuler). Je reçois des menaces de mort d'un gaillard dont j'ai dû recalculer la scœur pour la troisième fois ; la vendetta règne. Joué aux cartes ce soir à l'École ; il y avait les jeunes travailleurs de France employé par les Allemands. Grand plaisir à contempler ces clairs visages, et à entendre un accent paysan.

Curieux comme le matin, quand je fais ma toilette, que je me barbifie devant la glace, les idées voluptueuses ou les idées littéraires (est-ce si différent ?) affluent en moi. Les idées littéraires, c'est naturellement Solomos. Il se dessine peu à peu. J'en suis au moment où les éléments épars coagulent. Des joies m'attendent. Parallèlement, je trouve peu à peu des expressions assez heureuses pour *Les Assiégés*. Il faut de la patience...

Assisté l'autre jour à la conférence de Sikélianos sur Palamas ; on m'avait envoyé un fauteuil. Délire dans la salle ; émouvants souvenirs, dont j'avais eu la primeure. Emphase et majesté de Sikélianos. Jusqu'à quel point est-il sincère en portant aux nues Palamas ? Je commence, pour ma part, à concevoir des doutes sur une bonne partie de l'œuvre.

Encore une séance chez Apartis, toujours plus exquis. Un de ses élèves, âgé de vingt-quatre ans, vient le voir ; il est l'auteur d'un jeune garçon nu, un baigneur, assis. Son frère lui servit de modèle. Cette œuvre fut exposée cet hiver ; je ne l'avais point oubliée, ni le nom de l'auteur, dont je souhaitais très fort à ce moment faire la connaissance. J'avoue à Apartis que j'ai appris, à le voir travailler, une quantité de choses. « Moi aussi, me dit-il, j'ai appris quelque chose avec vous. Et c'est même pour mettre au point mes connaissances de littérature que j'ai voulu faire votre tête ; et puis, quand les gens parlent de leur métier, leur visage devient

intéressant. Ils sont eux-mêmes. » (Les M., qui étaient à l'atelier aujourd'hui, sont revenus très frappés de cette tête, pourtant inachevée.)

Lu à peu près entièrement, pour me sortir des examens, *Il est minuit dans le siècle* (par V. Serge), roman, pourrait-on dire, du trotskisme et qui me fait plus ou moins revivre ce que j'ai entrevu de la Russie. M. communique à tous ses collègues des lettres fort dignes de son maître Guastalla, refusant de faire une demande de réintégration dans l'Université après qu'il en fut exclu comme israélite. Les deux lettres sont flanquées, hélas, d'une introduction...

28.

Visite à Politis, qui me prête Polylys, et m'explique des fragments des *Assiégés*. Classé des examens (Cours intermédiaire). Porté chez Aravantino Polylys. Posé deux heures chez Apartis ; les ombres commencent à se poser sur le visage ainsi qu'un vague frémissement. Encore deux séances avant de couler en plâtre. Rentré avec A. à l'Institut, où je trouve de mes élèves (aperçu, en pleurs, de mes étudiantes recalées...). Longuement causé avec Georges A., qui attendait sa sœur passant un examen. Il est charmant, et montre une sorte de joie fervente quand nous parlons. Assez peu grec, et dans son physique et dans ses sentiments. Fini avant le dîner le bouquin de Serge, et revu les corrections proposées par Politis. Question d'argent, il semble que nous serons difficilement augmentés malgré les prix astronomiques de la vie ; trop de gens, hauts fonctionnaires pour la plupart, ont trafiqué, ont envoyé en France des millions : on nous met tous dans le même sac.

1<sup>er</sup> juin.

Mme C., hier, se glorifiant d'avoir beaucoup changé pendant et depuis la guerre (elle disait un instant auparavant que le temps ne comptait pas pour elle, etc...). La guerre m'a fait changer aussi, sans doute, plus et autrement peut-être que je ne le crois. Pourtant, ma plus constante et fondamentale préoccupation a été et demeure la même, d'empêcher les remous accidentels d'abîmer aussi bien que de dévoyer ma conduite profonde. Ce sont là vœux que je formais dans mon carnet (perdu) à l'heure de la débâcle, et dont je faisais part à quelques-uns à titre d'encouragement. Il ne s'agissait pas d'opposer l'indifférence au service commun, mais de bien sentir que tout n'était pas perdu, et que même, dans un certain sens, rien n'avait changé. Le permanent était mis à nu ; nous retournions à l'être, grande économie de dégoût ; j'ai eu la chance, vivant loin, d'éviter les convulsions qui m'eussent à la lettre empoisonné (Fernand en est mort). Dans mon raidissement, entrait-il de la littérature ? La littérature m'a permis de me protéger ; j'y trouvai un refuge ; cet indispensable et incessant dialogue des livres, je m'y donnai corps et âme dans la riche bi-

bliothèque de Spetsai. Ne relisant que les plus hautes œuvres, comme seules dignes de la grandeur des événements. Les soirées se passaient au milieu des élèves à diriger, des répétitions du *Médecin malgré lui* (joué en grec).

Hier, distribution des prix, assez rapide. Mais les élèves les plus charmants (ceux que j'avais choisis pour qu'ils fissent des progrès) m'attendaient à la sortie — capacité étrange de l'amour (ou de la sympathie), je le notai l'autre jour. Je sais par expérience qu'un devoir (à condition qu'il ne soit pas médiocre), si l'on prend la peine de le corriger mot à mot, en martulier, avec l'élève, cela peut presque instantanément lui ouvrir les yeux, le transformer, lui faire faire un pas immense et juste à l'heure propice ; un seul regard parfois posé sur un enfant l'éveille, lui donne confiance en lui-même, fait appel à des forces qu'il ignore. Il y aurait intérêt à étendre cette méthode. Je veux dire : à ne pas limiter la sympathie à quelques-uns seulement dont le visage et la présence me plongent dans l'état poétique.

Impression curieuse d'être en vacance. Il faudra organiser son temps, organiser surtout le surchauffement nécessaire à l'introduction à Solomos. D'ici huit jours, j'aurai terminé les lectures préparatoires, et on m'aura expliqué tous les morceaux que j'aurai à traduire. Je n'aurai plus devant moi que cette masse brute à organiser (il faut recomposer les poèmes fragmentaires) et des notes d'où il faudra faire naître la figure intérieure du poète. L'ai-je noté ? ses problèmes, tout actuels, sont ceux d'un Valéry. Je laisserai de côté la biographie sur laquelle se disputent les historiens. Je ne chercherai que l'histoire d'un esprit, et comment Solomos concevait la beauté.

3 h du matin.

On m'a entraîné à Placa boire du vin, ce qui fait qu'après m'être endormi d'un sommeil assez lourd, je me suis réveillé beaucoup trop lucide. Travaillé patiemment, par lentes retouches, aux *Assiégés*. On change un mot de place, on en trouve un meilleur... Il faut qu'un sang français circule dans ces vers. À force de travail, l'enchantement doit naître. On travaille à l'envers, comme ces tapissiers que je voyais jadis aux Gobelins reproduire un vase de fleurs de Cézanne. Au bout du compte, un beau morceau jaillit. Les fragments des *Assiégés* ne seront peut-être pas bien nombreux ; il faudra y mettre du ciment.

Relu avant-hier l'introduction à *Porphyras* ; assez content ; pas de trous. Relu hier ma dernière lettre à Gide (octobre), elle était bonne. Il l'a reçue, car il fit signe à Jacques (à Alger). Lu avec amusement et exaspération du Montherlant, *Les Lépreuses*. Apartis termine enfin l'effigie de plastelline qu'il modelait depuis un mois, fait une bouillie de plâtre

dont il enduit le visage que j'avais vu si laborieusement prendre forme (il me semblait qu'il barbouillait ma propre figure). Après quelques opérations, pour moi tout inconnues, on voit surgir de nouveau ma figure, non plus terreuse, mais toute blanche. Le plâtre est encore humide, mais l'œuvre se détache, simple et dense. Quelques retouches encore avant d'attaquer la pierre. Arrivent à l'atelier l'éditeur E. et un jeune architecte ; c'est avec eux que je fus boire. Curieux public de la taverne sous un treillis de chèvrefeuille, de soldats occupants assez mornes, de nouveaux riches encore plongés dans leurs tripotages mais d'une belle force animale. Dans la famine de l'an dernier, le jeune architecte a perdu son père et sa mère. Nous faisons route ensemble dans la nuit. Il ressemble à Si Haddou ; grand, blond, timide. Je quitte assez tendrement le jeune homme, sans lui demander autre chose que son nom.

6 juin.

Revu Sikélianos. Le lendemain de sa conférence dans laquelle il s'était beaucoup surmené, il eut un accident : paralysie momentanée du muscle situé derrière la rétine et qui aurait pu amener le décollement et la cécité. Pendant quelques secondes il demeura aveugle. On lui prescrivit le lit, le silence, on le saigna. Il doit manger à peine. « Comme il a pleuré, me dit sa femme, quand il s'est rendu compte qu'il ne voyait plus ! » Hier il se leva pour la première fois et sur la fin du jour m'accorda plusieurs heures. Il reconnaît lui-même que ce choc, cet avertissement a été heureux. « Il m'a permis d'entrevoir, me dit-il, une œuvre à laquelle jamais je n'aurais osé prétendre. Depuis cet accident, l'idée m'est apparue avec un relief, une résonance, une plasticité éblouissantes ; jamais je n'avais connu un aussi impérieux besoin de créer. Et l'étrange, c'est la permanence de la sollicitation. Cette prière, ces images continuent de veiller près de moi, je les sens à portée de la main. Cette œuvre, comme déjà toute élaborée, demande à sortir de moi. Je ne puis cependant m'y mettre encore : il me faut le silence et la tranquillité. Une maison à la campagne, oh ! bien modeste, m'est indispensable. — Dieu, qui vous donne l'inspiration, vous enverra aussi la maison », lui dis-je. (Pratiquement, la plupart des maisons de Nephissia — le seul endroit habitable et desservi aujourd'hui — sont réquisitionnées...) « Connaissez-vous, me demande-t-il, mon *Monologue de l'Éphèbe* ? C'est un morceau pour vous. » Et d'ouvrir un album et de me le lire (sa première lecture depuis l'accident) quelques strophes. Sans doute étais-je prédestiné à traduire le morceau (Sikélianos l'avait deviné), dont je pressentais l'existence. Quand Solomos me laissera souffler, j'y goûterai un grand bonheur.

Sikélianos évoque des souvenirs de son père, de son grand-oncle, qui

tous deux connurent Solomos. La nuit descend légère dans le bureau, pendant que quelques dames, amies de la maison, nous donnent rendez-vous à deux pas, dans le parc. Sikélianos prend plaisir à s'attarder près de moi dans la pénombre. Son visage — est-ce la seconde puberté ? — a acquis soudainement une puissance plus grande, mais comme traversée d'éclairs, de brises. Moins olympien et davantage olympien ; il semble qu'il ait tout à coup gravi un étage, disais-je à sa femme... Il s'est mis brusquement à ressembler à Goethe, les yeux comme noyés dans la contemplation. Je n'étais pas peu fier qu'il prît mon bras pour entrer dans le jardin ombreux où ces dames savouraient des glaces. Nous dûmes traverser toute une série de tables d'où les saluts, les regards nous poursuivaient. Et ainsi — Sikélianos avait même jeté un léger maniveau sur ses épaules — je me sentais soudain rajeuni et de nouveau en compagnie de Gide. J'apprends à Sikélianos, ce qui m'attriste un peu et lui-même partagera mon sentiment, que Solomos ne sut point mettre à sa place Leopardi. J'essaie de trouver des excuses : la haine du moi et des plaisirs chez Solomos. « Oh ! me dit Sikélianos, Solomos a pu se plaindre et parler de lui-même, mais toujours en idéalisant. » Il me disait auparavant que j'avais bien raison de laisser de côté sa biographie, mais qu'il fallait cependant retenir (et ceci, les lettres de la Nationale le prouvent abondamment) que ses affaires de famille avaient pesé sur lui et paralysé son œuvre. « Vous sentez bien, me dit-il, que c'est un moraliste, au sens le plus haut, oui, et même un mystique, c'est cela que j'entends, chaque être pour lui appartenait vraiment à l'éternité... Ce qu'il reproche à Leopardi, c'est d'être athée. Oh ! il y a une telle virginité dans l'amour de la mort chez Leopardi qu'on peut, lui aussi, l'appeler un mystique. Il est des vers de Leopardi que je connais depuis l'âge de douze ans ». Et de me réciter l'*Infinito*... La nuit est tout à fait tombée. Sikélianos insiste pour me ramener chez lui afin de me montrer un album de masques funéraires : « Vous verrez celui de Hugo et vous l'adorez. » En effet, le sourire d'infinie sagesse et de pitié qui illumine cette face est à la fois celui du Père Éternel et d'un Christ. « N'est-ce pas qu'il est votre père ? Comme il a dû aimer ! » Et plusieurs fois, pieusement, Sikélianos porte la page à ses lèvres...

9 juin.

Encore quelques jours de préparation. On m'a prêté aujourd'hui une thèse hollandaise (médiocre). Vendredi, je finirai *Polytas* avec <sup>1.</sup> Samedi, je lirai avec A. un choix de critiques. Par malheur, cette semaine,

---

1. Mot ou nom illisible dans le manuscrit.

M. fut malade, ce qui retarda la traduction proprement dite. Je crois qu'au fond ces lenteurs m'ont servi ; des notes que j'avais prises sans trop les comprendre, quand je les relis, s'éclairent, et je me sens tout porté à faire entre elles des rapprochements peut-être neufs. Découvert ce matin à l'École d'archéologie un album de peintures romanes et un autre, très volumineux, de primitifs français. Cela orientera peut-être mon cours de l'an prochain, — mais pour le moment je me refuse à y penser. J'ai hâte d'avancer mes traductions. Pour ce faire, travaillé ce tantôt avec Élytis sur Kalvos ; plutôt déçu. Peut-être intraduisible. La beauté de ce poète venant du subtil mélange d'une langue archaïque et populaire, hors des mots et de leur assemblage il ne reste plus qu'une pensée banale et rhétorique. Je ne puis passer Kalvos sous silence — et je ne puis en faire un pompier. Élytis ayant cueilli çà et là dans les *Odes* des métaphores tout à fait modernes, il y aura moyen d'en citer quelques-unes dans l'Introduction.

Travaillé hier soir avec A. sur *Polylas* (pages sublimes sur *Les Assiégés* et l'esthétique de Solomos, des pages que je presentais depuis longtemps et que j'étais prêt à comprendre). Sorti assez tard faire un tour et assisté à un grand incendie (le premier que j'aie vu de si près). Visite à M. à l'hôpital. La radio a annoncé (m'écrit Mme M.) que Gide a été retrouvé sain et sauf à Tunis. Hausse infernale des prix ; je n'ai pas le sou ; il est vrai que j'éprouve trop de plaisir à traiter mes collaborateurs, et que mes désirs vestimentaires me ruinent. Pas de lectures, sinon les *Mémoires d'Outre-Tombe* que je reprends après trois ans, d'un œil assez sévère. Terrible allongement de considérations historiques et d'étalage pédantesque. On dit que Stendhal eût changé son jugement s'il avait connu les *Mémoires* ; on le dit. Commencé hier avec K. le *Myvologue* ; presque impossible à traduire, dit-il, tant la langue est riche et imagée. Cela ne m'affraie pas ; la difficulté m'inspire. Avec Kalvos, on trouve tout aussitôt et c'est plat.

*Pentecôte, le 13.*

Terminé hier les lectures préparatoires et commencé dès ce matin mon topo sur Solomos. Assez de facilité. J'ai vécu durant deux mois avec ce sujet. Je brûlais de prendre la plume. Mis de bonne humeur, passé deux heures ce tantôt, assez gaies, à l'École, puis revenu au travail. Écrit en tout trois pages. Détente et bien-être. Depuis longtemps j'aspirais à la joie au travail. Je sens devant moi une carrière encore longue, et des joies assurées. Curieux comme la chasteté, dès que je travaille sérieusement, me devient facile ; il est vrai que je dépense assez d'amour en composant, et que je sens une peur superstitieuse de rompre le fil.

14.

Pour couper court aux discussions (deux écoles s'affrontent : certains font de Solomos un saint, un héros national, d'autres un dégénéré, — et de scruter sa vic...), je prétends que Solomos ne voulut pas avoir de biographie, ou plutôt que celle-ci ne saurait en rien rendre raison de son œuvre, mais j'ai pourtant passé tout ce jour à tirer de Jenkins les points principaux de la vie de Solomos que demain je confronterai avec d'autres biographes. Travail fastidieux d'historien, mais qui prépare autre chose. Mon sujet me passionne ; je sens que ça va marcher.

Assisté ce soir à une lecture d'un mystère crétois, *Le Sacrifice d'Abraham*. Toute la littérature s'y trouvait. Pu inviter Sikélianos à un thé que veut donner pour lui l'École. Pu échanger quelques mots avec Dimaras sur Solomos, et avec Ghika sur Kalvos, qui voit en lui une sorte de M. Ingres. Joué à l'École à de petits jeux, puis dansé ; nous étions en nombre. Les quatre jeunes ouvriers étaient là. Je crains d'avoir trop montré au plus jeune ma sympathie... Beaucoup d'entrain ; les jeux, les ris vous dé-tendent. Loin d'avoir tout compris du *Sacrifice*, mais je peux rêver à *Is-lomos*. Grand avantage d'avoir la pensée orientée. On travaille sans le vouloir. L'ennui devient impossible.

15.

Cambas vient me lire ce matin un beau poème de guerre, *La Femme de Crète*. Assez dans la tradition héroïque de Solomos. Il me traduisait avec peine ces pages, mais à travers les hésitations, les maladresses, je sentis plusieurs fois passer un âpre courant de tendresse. Je me mis ensuite, encore bouleversé, à mon travail ; cela marche comme un devoir bien préparé ; mes fiches se rangent d'elles-mêmes, — mais il me faut être présent partout. Parfois, c'est après coup que je me mets dans mes phrases. Je veux dire que certains morceaux médiocres, à force de les retaper, deviennent pleins et vivants. Fait un achat de papier : j'en ai trois grands blocs pour le prix d'un kilog de cerises. (Tout est subordonné à mon travail ; j'aurais donné tout mon argent pour du papier... Surpris, au contraire, par le bon marché.) Repris Solomos après le déjeuner ; la chaleur était grande. Fait une visite à l'hôpital à M. Ses suites d'oreillons s'arrangent. L'infirmière ne place près de lui que de jeunes malades, pour que ce soit plus gai. Dommage que M. soit un peu fou : impossible de lui faire dire ce qui lui manque ; c'est aussi qu'il veut paraître... Passé par hasard à l'Institut où, providentiellement, je trouve sur une table un résumé de *l'Esthétique* de Hegel, laquelle inspira Solomos dans ses dernières années.

Conseil chez Milliex pour l'amélioration des études. Tout le monde est d'accord. Quel bonheur pour moi de laisser de côté mon travail de

prof. Joie de se donner tout entier à une œuvre. Cette petite étude, je le sais, *doit* être faite par moi. Étrange qu'enfin je travaille, après des dizaines d'années de vagabondage. Fait à peine un tour ce soir sous la lune ; l'idée du travail, je l'ai dit, m'écarte de la gaudriole. Goûtant dans la journée des joies parfaites, quel besoin de courir dans la nuit ? (Du moins en ce moment ?)

16.

Travail assez ralenti ce matin (on faisait ma chambre à fond). Pataugé un peu dans la biographie ; il s'agit de dire l'essentiel tout en amenant peu à peu les problèmes poétiques. Heures stagnantes, mais utiles. Assez longue sieste, puis charmante réception chez Mlle C. (où je retrouve Svolos et Tsatsos, lequel parle assez bien de Solomos et de Palamas. Les quelques idées qu'il me donne sur Solomos m'ont paru si pertinentes que je les ai aussitôt notées. Travaillé jusqu'à près de minuit avec Mourellos. Très beau passage du Clairon dans *Les Assiégés*. Le son qui se prolonge est peint par l'image d'une étoile filante. (Parlé d'Anderson d'une façon intéressante avec un jeune pianiste.) Je donne lecture à M. des quelques pages de présentation que je viens d'écrire où j'avais voulu exposer tous les thèmes de Solomos, la biographie commençant ensuite. Ces pages m'ont paru (au gueuloir) d'un bon style, mais M. trouve à bon droit qu'elles sont trop condensées, trop rigides. Mieux vaut, puisque le public français ne connaît rien de Solomos, le présenter sous son aspect historique en développant au fur et à mesure les problèmes. Un de mes maîtres, me dit M., nous conseillait toujours d'écrire une introduction... puis de la déchirer et d'entrer dans le sujet. Je me mettrai demain à un début plus simple et pourrai à petites doses insérer les phrases que j'assenais d'abord trop violemment. Les divers fragments des *Assiégés* que je lis à M. lui paraissent bons, car, me dit-il, on les sent refondus dans votre style. Clair de lune ; je vais mettre mon lit (du moins la tête) sur mon balcon pour jouir de la nuit. Si l'expérience réussit, je dormirai ainsi tout l'été ; ce sera ma campagne.

18.

Je m'efforce de travailler le matin et l'après-midi, deux heures chaque fois. Pour le flemmard que je suis, c'est beaucoup. Étonné de n'avancer pas plus vite. Mais, après quelques pages, je me sens vidé, il faut remettre au lendemain, et même je dois beaucoup retoucher, ma pensée ne commençant de m'appartenir que si mon style est sans tache. L'idéal serait d'écrire du premier coup de bonnes phrases ; ça n'arrive pas tous les jours. Pas mécontent, tout compte fait. J'avance, cela me donne du bonheur. Je ne pense pas du tout à courir, d'où absence d'aventures, car je n'ai jamais eu que celles que je cherchais. Agréable concert hier, au clair

de lune, sur une terrasse de Psychico ; turbulente jeunesse dorée... Thé aujourd'hui dans le jardin de l'École en l'honneur de Sikélianos. Il fut brillant, racontant une extraordinaire ascension du Parnasse, et la naissance d'une cigale. Partira bientôt pour Kephissia où il a trouvé un logis.

Intrigué par un avis de la poste. Lettre ou paquet ? On est coupé du monde, si isolé que tout rapport avec autrui étonne. J'écris ceci à minuit ; la lune brille dans son plein et un coq s'imagine que le jour est arrivé. Sur ma table de chevet, plus même un livre, tant ce travail quotidien m'enlève tout désir de lecture. Depuis plus de deux ans, pas touché un journal ; diète heureuse — mais relu passablement de beaux livres.

19.

Reçu par Florence une lettre de Maman.

Bonne journée de travail ; heures nombreuses de présence dans ma chambre. Combien les longs jours sans engagement, sans sujets de distraction me sont favorables ! Vraiment beaucoup écrit (au courant de la plume). C'est le plus difficile. Quand on a un texte, c'est déjà une base, un point de départ. Le plus dur, c'est de passer du vide à une première ligne. Je mets souvent plusieurs jours à polir, à mettre au point ce qui est né en quelques heures, mais le travail de correction est un amusement à côté de l'âpre effort précédant l'invention. J'ai beaucoup moins — et m'en réjouis — l'impression de la faiblesse de mon cerveau. Il me semblait toujours, les années précédentes, que mon esprit manquait de prix, d'étreinte. Cette déficience s'est beaucoup amendée. Supprimé la sieste ; je m'octroie une tasse de café pour mieux jouir de mes facultés.

22.

Depuis deux jours, occupé à des préparations : l'arrivée de Solomos à Corfou, les principes de son esthétique. Je travaille en relisant et condensant mes notes, comme je faisais jadis pour mes examens ; parfois, j'inscris des numéros cabalistiques, références à tel ou tel texte. De tout cela doivent sortir des phrases claires, et peu à peu s'acheminer vers sa fin mon étude. J'en ai fait, je crois, le tiers — mais je désespère, comme il sied, de jamais arriver au bout. Ma seule chance de salut est le travail quotidien. Je me suis créé tout spontanément de « courtes habitudes » — toute curiosité d'aventure a pour ainsi dire disparu — et cela sans effort ; je suis vraiment réquisitionné par la tâche ; elle vaudra peut-être quelque chose en raison du sacrifice. Je travaille, non pas intensément, mais avec suite et un secret acharnement. Pour la première fois, je tiens un solide sujet et j'ai peur qu'il ne s'échappe. Je suis pris d'une sorte de hâte...

Point travaillé ce matin ; j'attendais Élytis pour traduire du Kalvos. En fait, nous avons seulement causé. J'avais besoin de *m'épancher*, de

faire à la fois connaître et de les vérifier mes idées sur Solomos. Tout cela a fort bien marché. J'ai lu quelques endroits de mon étude et les passages traduits des *Assiégés*. Je me sentais gagné par l'émotion. À chaque instant, je découvre la grandeur extrême de Solomos. Il me faut vraiment cet état actuel de chauffe pour être digne de lui.

Pris l'apéritif avec Ghika et sa femme. Les dessins qu'il a faits pour illustrer K. sont magnifiques. Je n'ai pas refusé de traduire quelques morceaux du livre pour accompagner les dessins. Mais il faut que je sois touché par le texte. L'épreuve aura lieu dans deux jours. Étonnant texte de Lautréamont concernant Byron, que je citerai à propos de Solomos.

Reçu une lettre exquise et longue de W...<sup>1</sup>, par l'ambassade d'Argentine. Elle a mis trois mois, mais elle m'enchanté.

23.

M. a passé la soirée avec moi ; nous avons terminé le mot-à-mot des *Assiégés*. Je ne dépends plus maintenant de personne. Assez bon travail. Traiterai demain de l'influence allemande sur Solomos. Je me suis souvenu du conseil excellent de Goethe, de n'aller jamais jusqu'à la fatigue, de garder un peu de joie et d'élan pour le lendemain. Assez grande fraîcheur pour la saison ; ce soir, feux timides dans les carrefours, allumés par des gosses. Pensé à la nuit de Bierville, en 1934. Voici deux ans, je sortais de prison. Appris par Maman, à qui je demandais de faire venir mon portrait, que Frère est prisonnier. Ai-je noté que Laleure a été libéré à Noël, et qu'il m'a écrit ?

24.

Passé la matinée à revoir des notes sur Novalis et Baudelaire ; fait des rapprochements ; songé à la poésie... Je faisais tout cela allongé sur mon lit, m'étant réveillé ce matin fatigué d'une nuit un peu lourde. L'application avec laquelle je travaille chaque jour m'amène à faire très attention à mon *tonus* ; tout dépend du sommeil, de plus ou moins de lucidité ou d'alacrité, mais je ne m'inquiète en rien des heures traînantes. Le tout est de ne pas se forcer, de semer quelques grains que le moindre rayon saura faire lever. Pris au hasard, pour me donner du courage, le *Journal* de Gide...

22 h.

Après un indispensable et profonde sieste, visite à l'atelier d'Apartis qui voulait me montrer le travail en pierre commencé d'après mon plâtre. Rentré vers six heures et mis au point les rapports de Solomos et de la musique ; il m'a fallu y revenir trois fois. Je ne saurais dire combien la

---

1. Nom illisible dans le manuscrit.

continuité de l'effort me récompense. Heureux que parfois mes intuitions se confirment. J'avais écrit que du haut de son rocher de Zante Solomos avait senti se dérouler en lui tout le siège de Missolonghi, quelques détails lui suffisant à revivre l'ensemble. Or, hier, nous avons découvert, M. et moi, les détails précis perçus de Zante, le canon, la mer bouillonnante qu'avait notés Solomos...

Soirée solitaire. Attendu la fin du jour (collines bleues aperçues de ma chambre) pour m'égarer dans la nuit tiède. Mais peu poussé l'aventure. J'ai besoin à la fois de diète (je me nourris de compotes) et de sommeil. Nécessité d'être d'attaque demain matin après un grand breakfast.

25.

Le travail a marché ce matin. Deux heures m'ont suffi pour mettre sur pied les influences allemandes. Ensuite, j'étais à bout de souffle. Plus ou moins amorcé ce que j'écrirai demain (le goût de la nature, le procès...). J'espère travailler et le matin et le tantôt, ce que je n'ai pu faire aujourd'hui, ayant dormi. Reçu Cambas et enfin entendu M. sur Claudel. Profit très grand. Je veux dire qu'en écoutant cette conférence (je n'avais pas entendu M. depuis un an), j'ai mesuré mes progrès, et suis très bien arrivé à démonter ses mécanismes. C'est assez simple, d'ailleurs. Tout ce qu'il dit est emprunté aux livres, aux commentateurs. Il ne domine pas son sujet, bien qu'il le connaisse ; il en est débordé ; il a peur de juger, et ceci non point par manque de connaissances sur Claudel, mais par ignorance des *autres*. Claudel est présenté comme un monolithe. Il n'y a pas d'atmosphère, pas d'histoire autour de lui, nul point de rapprochement. Terrible manque de maturité chez M. Bien qu'on sente son admiration débordante, il ne se compromet pas lui-même. J'essaie au contraire de me mettre tout entier dans mon Solomos et de me trahir plus ou moins à travers lui. Un certain nombre de gens insistaient ce soir pour que, suivant la mode, je fisse à mon tour une conférence.



# Le *Journal* 1887-1925 d'André Gide

par

ÉRIC MARTY \*

Notre thèse de doctorat d'État se présente sous la forme d'une édition critique et nouvelle du *Journal* d'André Gide, tout à la fois donc refonte des éditions faites du vivant d'André Gide que présentation de ce texte avec notes, variantes, notices et préface. Cette édition est destinée à paraître à la Bibliothèque de la Pléiade aux éditions Gallimard au mois d'octobre 1996.

Notre résumé abordera successivement les trois grandes parties constituées par notre édition : l'introduction, le texte, l'appareil critique.

## *I. L'introduction*

Notre préface propose une lecture du *Journal* plus qu'une présentation historique ou biographique d'André Gide. La *chronologie* qui suit cette introduction tout comme la *notice* qui retrace l'histoire du texte dans sa genèse comme dans sa réception ayant vocation à remplir ces deux fonctions.

La lecture proposée comprend sept « chapitres » : *I. L'intime*, objet premier de qui tient un journal au quotidien et qui, plus particulièrement que chez les Goncourt, Jules Renard ou Roger Martin du Gard, tient une

---

\* Le BAAG remercie vivement Éric Marty de l'autoriser à publier ici le « résumé » de la thèse qu'il a soutenue en Sorbonne le 29 juin dernier (v. notre n° 112, oct. 1996, p. 442).

place de premier plan chez Gide. 2. *L'aventure* : parallèlement à l'examen minutieux de soi-même, de ce que l'on pourrait appeler le corps au repos, le *Journal* de Gide est aussi le support où Gide enregistre un autre type d'exercice de soi-même — plus sporadique et plus extrême —, celui de l'aventure sensuelle. 3. *Le secret* : cependant tant dans l'intimité de soi que dans l'aventure extérieure, il semble que Gide alors ne dessine que la surface de lui-même, surface d'ailleurs d'où l'Autre est absent : cet Autre qui gouverne secrètement l'image de soi — ce que l'on pourrait appeler l'idéal du Moi —, c'est Madeleine Gide, sa femme avec qui la vie semble avoir été placée sous le sceau du secret ou tout au moins du tacite. Ce dialogue muet jamais explicité apparaît ainsi comme le foyer invisible du *Journal*. 4. *L'année 1916*. Emmanuèle (« Dieu avec nous » en hébreu), nom crypté attribué par Gide à sa compagne, signifie avec force que cette relation ne se limite pas à une conjugalité profane (fût-elle peu ordinaire comme ce fut par exemple le cas du couple Jouhandeau-Élise) : elle est placée sous un signe mystique diverses fois profané. L'année 1916, année de crise religieuse profonde, a été choisie comme paradigme parce qu'elle révèle douloureusement la complexité d'une situation où Gide vit le religieux comme dialogue avec Dieu mais aussi avec soi-même. 5. *L'étranger* face aux exigences d'un tel dialogue où le sujet certes « s'élargit » parfois aux dimensions d'une confrontation fascinante mais où également il lui arrive d'étouffer dans le sentiment de l'inauthenticité, l'étranger donc apparaît à intervalles réguliers dans le *Journal* comme une issue bienheureuse : l'étranger chez Gide c'est avant tout l'Afrique du Nord qui n'apparaît pas tant comme une délivrance face aux hypocrisies puritaines du quotidien, mais comme un espace également libérateur face au « métier de littérateur ». 6. *L'histoire* : si dans sa confrontation au quotidien, Gide jusqu'à son voyage au Congo en 1925 a esquivé les événements politiques ou sociaux de son temps, la guerre de 1914-1918 va dans un premier temps effacer dans le *Journal* l'émergence d'une parole propre et intime : celui-ci étant occupé exclusivement par l'événement. Très vite pourtant cette guerre dans le *Journal* est paradoxalement l'occasion pour Gide de vérifier l'un des dogmes qu'il partageait avec Paul Valéry sur le caractère illusoire de l'événement historique. Dans ces pages, Gide scrute les inexactitudes, les falsifications du discours de l'histoire comme pour mieux le cerner comme espace d'inauthenticité. 7. *La littérature*. La dernière partie de notre introduction vise moins à recenser l'importance de la littérature dans le quotidien de Gide qu'à tenter de percevoir comment consciemment ou non, avec méthode ou parfois de manière plus impulsive, Gide dessine dans ce *Journal* non point la figure du « grand écrivain » posant devant l'éternité, mais plutôt

et plus subtilement une eschatologie de cette figure : l'image du « grand écrivain » est toujours présentée chez lui comme un *devenir*, comme une image encore inaperçue, en *attente* d'être.

## II. Le texte

Notre ambition, dans cette édition, est de proposer une édition « complète » du *Journal* de Gide mais également d'en établir — y compris pour la part déjà publiée — une édition moins fautive que celles qui existaient jusque-là.

1. — Les éditions faites du vivant de Gide et sous sa responsabilité étaient en effet assez fautives, d'une part à cause de la complexité du manuscrit, et d'autre part parce que les éditions successives (depuis les prépublications jusqu'à l'édition Pléiade de 1939 en passant par l'édition dans les *Œuvres complètes* à partir de 1932) ont accumulé au fil du temps de nombreuses erreurs. Ces erreurs concernent d'une part l'ordre des feuillets, des coquilles, des noms propres fautifs. L'exemple des noms propres est peut-être le plus exemplaire : dans son édition de 1939 (Pléiade), Gide a choisi de rétablir un certain nombre de noms propres auxquels il avait substitué des initiales réelles ou fictives dans son édition des *Œuvres complètes*, mais il l'a fait, hélas, de mémoire sans revenir au manuscrit de sorte que l'on trouve parfois Maurice Denis à la placè de Marcel Drouin, ou bien Ghéon à la place de Gallimard ou enfin Keyserling devenir Kassner : ainsi en 1909 ce n'est pas Charles Chanvin qui accompagne Gide à l'enterrement de Charles-Louis Philippe mais Jacques Copeau : de fait, dans l'édition du *Journal des Œuvres complètes*, ne figurait que la lettre C. Outre ce travail de rectification des noms, nous avons prolongé l'entreprise de Gide en rétablissant les noms propres qui étaient restés sous la forme d'initiales dans l'édition de 1939. Ce travail permet de lever un certain nombre d'ambiguités, voire de contre-sens, le plus flagrant étant celui du 8 décembre 1917 et qui concerne une soirée que passe Marc Allégret avec C. : Gide écrit qu'il a connu « le tourment de la jalousie » : jusqu'à présent, tous les gidiens étaient persuadés qu'il s'agissait de Cocteau que Marc fréquentait, en effet, par ailleurs ; or le manuscrit nous apprend qu'il s'agissait d'une jeune fille C[ahé Kruger].

2. — La part la plus importante de ce travail d'établissement du texte a consisté à proposer de réinsérer dans le *Journal* une part très importante d'inédits par le recours d'une part à l'ensemble des cahiers déposés à la Bibliothèque Jacques-Doucet et d'autre part à un certain nombre de feuillets dispersés présents dans des collections particulières. Cette part d'inédit représente environ vingt pour cent de l'ensemble du texte. Notre choix

a été de proposer le texte du *Journal* publié du vivant de Gide (qui varie selon les éditions) dans le format habituel des éditions de la Pléiade et de proposer les inédits avec une marge réduite et un caractère plus petit afin de les différencier typographiquement. Notons que n'ont le statut d'inédits que les seuls passages qui ont une autonomie syntaxique et sémantique face au texte déjà publié, faute de quoi ils sont considérés comme variantes.

### III. L'appareil critique

L'appareil critique se compose d'une notice, d'une note sur la présente édition et des notes et variantes.

1. — La notice propose l'étude de la genèse du *Journal*, celle de son édition ainsi que l'étude de la réception du texte. Entre le fait de commencer son journal et la décision d'en faire une œuvre, il y a toute une série de comportements qui constitue le terrain génétique de notre étude. Pour Gide, tenir un journal est devenu un choix de vie, une discipline, une œuvre totale, mais auparavant, le *Journal* est d'abord l'espace où il s'essaie à la fiction (*Les Cahiers d'André Walter* mais aussi *Les Nourritures terrestres*) qui emprunte aux pages quotidiennes bon nombre de fragments ; le *Journal* a été aussi pour Gide des « journaux » : les journaux de voyage tant en Bretagne qu'en Afrique du Nord. Ce n'est que peu à peu, après des coups d'arrêt, des reprises, des abandons que le journal est devenu un lieu central et total d'écriture. Nous examinons également ce phénomène au travers de la gestion qui est faite des cahiers, du soin ou de la négligence qu'il met à les *tenir* mais aussi à la manière dont le « journal » devient dans le *Journal* même un objet de préoccupation esthétique et éthique. Bref, nous avons fondé notre analyse de la genèse au travers de l'idée que celle-ci se confond en réalité avec la lente conquête d'une autonomie d'écriture. C'est en détachant le « journal » du reste de l'œuvre, en lui faisant une place royale dans sa préoccupation d'écrivain, que le *Journal* a pu advenir.

Dans l'analyse de la genèse de l'édition, outre l'analyse du rôle des pré-publications des journaux de voyage, nous examinons plus attentivement les différents faux départs d'une véritable édition du *Journal* par Gide lui-même. Ce qui nous est apparu comme central, c'est l'hésitation d'une part sur une édition clandestine ou publique du *Journal*, d'une édition posthume ou anthume et enfin d'une édition totale ou partielle du *Journal*. Ce qui est troublant avec Gide c'est que ces solutions contradictoires ont toutes été pratiquées.

Nous avons enfin examiné la réception du *Journal* en recensant les

articles parus à l'époque de l'édition de 1939, mais aussi au travers de la réception « non-publique » de ce *Journal* et notamment par une lecture des *Carnets de la drôle de guerre* de Jean-Paul Sartre.

2. — Le *Journal* de Gide est pauvre en variantes mais peut-être précisément parce que presque toutes sont décisives dans la mesure où une rature, une suppression sont évidemment bien plus signifiantes que dans tout autre type de textes. En revanche, le *Journal* de Gide implique bien sûr de très nombreuses notes, non seulement parce qu'il s'agit d'un texte extrêmement « cultivé » — saturé d'allusions littéraires, de citations, de références artistiques ou liées à l'atmosphère créatrice de son époque, — mais aussi parce qu'un journal est nécessairement allusif, creusé d'ellipses. Ces notes ont été rédigées dans l'intention d'éclaircir le plus possible le texte. Nos notes sont parfois longues ; c'était à la fois une nécessité liée à l'extrême densité du texte, mais aussi un choix : celui que les notes aient parfois l'allure d'un texte et puissent se lire comme tel.

*vient de paraître*  
*au*  
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

ANTON ABLAS

**Le Journal de Gide :  
le chemin  
qui mène à la Pléiade**

*À l'occasion de la nouvelle édition du Journal dans « la Pléiade »,  
une étude très claire, détaillée et révélatrice de la genèse de  
l'œuvre parue en 1939.*

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp. .... 56 FF (+ port 8 FF)

Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement  
par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide,  
au

SERVICE PUBLICATIONS DE L'AAAG  
LA GRANGE BERTHIÈRE  
F 69420 TUPIN-ET-SEMONS  
(Tél. & Fax 04.74.87.84.33)

# Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

## LE DOSSIER DE PRESSE DE *LA SYMPHONIE PASTORALE* (V<sup>1</sup>)

251-X-6

FRANÇOIS LE GRIX

(*La Revue hebdomadaire*, n° 37, 11 septembre 1920, pp. 227-37)

*Nos livres et nous*

### L'ÉMOTION SANS PAROLES DE M. ANDRÉ GIDE

Ce serait d'une observation un peu sommaire d'avancer que M. André Gide, si raffiné, si complexe, rejoint ici la simplicité, une fois de plus, par un souverain effort de sa maîtrise. La simplicité, M. Gide nous paraît s'y mouvoir à son aise, comme dans son élément. En vérité, peut-être a-t-on négligé de s'apercevoir que M. Gide était simple.

Simple ne signifie pas toujours rudimentaire. Pourquoi la complexité exclurait-elle la simplicité ? Que M. Gide soit capable de tout éprouver, de tout sentir, de tout comprendre, nous le savions dès qu'il a tracé ses premières lignes. Avec tout ce qui pense et sent, il pense et sent. Sa sympathie est universelle. Et c'est pourquoi il est simple dans la mesure où ce mot signifie : dépourvu d'affectation. Il ne transpose guère. Pour décrire l'anarchie intellectuelle, le délabrement moral où se débat le Michel de *L'Immoraliste*, ou bien l'ascétisme fourvoyé de l'Alissa de *La*

---

1. Les 5 premiers articles de ce dossier ont été reproduits dans les n° 40 à 43 du BAAG.

*Porte étroite*, il n'a pas plus à se guinder que, dans ce nouveau récit, pour peindre le candide amour du pasteur de village pour sa pupille aveugle. Rien de contrefait dans ces images, rien de vu du dehors.

Dépourvu d'affectation, M. André Gide l'est aussi, et pour des raisons analogues, de toute surcharge, de tout excès. Le peintre qui voit du dehors ajoute toujours au modèle, de peur de manquer la ressemblance : « Il en remet. » C'est parce que M. Gide voit du dedans qu'il peut s'en tenir à l'essentiel. Ainsi, de sources d'inspirations si diverses, si capricieuses, verrons-nous sortir un art tout de mesure, de discrétion. Cette absence de choix dans le sujet aboutit au choix dans la manière.

Où en est M. Gide ? Où va-t-il ? Que nous importe ! Regardons passer un homme vivant, si c'est vivre que d'interroger si passionnément la vie. La démarche de M. Gide n'est pas si concertée qu'on a bien voulu dire. Il va, vient, retourne à son point de départ. Qui aurait prévu, parmi les amateurs de paraboles rigoureuses (je parle de paraboles géométriques), *Les Caves du Vatican* après *La Porte étroite* ?

Tout au plus, dans cette œuvre si variée, entre les premières effusions dont *Les Nourritures terrestres* sont, probablement, le modèle le plus célèbre, que leur lyrisme un peu ésotérique empêchera peut-être d'entrer dans une carrière d'immortalité, et cette série de *soties* à laquelle appartiennent précisément *Les Caves du Vatican*, où M. Gide semble avoir forcé une ironie qui ne lui est point toujours aisée, pouvons-nous, sans trop craindre de nous tromper, préférer ces quelques récits d'où le lyrisme et l'ironie se sont retirés, mais où subsiste, sous la surface calme des mots, on ne sait quelle sombre ardeur : *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*. *Isabelle*, que son auteur rangerait volontiers dans cette série, semble appartenir davantage à l'anecdote qu'à cette histoire naturelle des âmes qui nous intéresse d'abord. Mais *La Symphonie pastorale* rejoint au moins, si elle ne les dépasse, les deux œuvres maîtresses qui ont établi sur des fondements solides la réputation de M. André Gide. Plus qu'elles léger de mots, plus mince de substance matérielle, ce petit livre est sans doute plus lourd d'humanité. Car le Michel de *L'Immoraliste*, tout sincère qu'il soit, s'efforce vers son nihilisme ; et l'Alissa de *La Porte étroite* s'efforce aussi vers son ascétisme, où il entre plus de peur de l'homme que d'amour de Dieu ; l'un et l'autre créent leur destinée tragique. Mais le pasteur et Gertrude, dans *La Symphonie pastorale*, subissent la leur, et méritent davantage notre tendre pitié.

Récit plus dépouillé encore, en effet, plus nu que les deux premiers. Ce sens du dépouillement, — qui n'est pas le sens du rare, et qui n'est pas non plus un préjugé, — par quoi se distinguent aujourd'hui quelques-uns de nos plus parfaits écrivains, en même temps qu'il est un signe de haute

vertu intellectuelle, ne nous apporte-t-il pas un enseignement, un espoir ? Après les époques de corruption, il arrive que la morale reprenne ses droits, pour que le monde conserve un équilibre. Ainsi, après les luxuriances du romantisme et du naturalisme, s'affirme le besoin de rajeunir par une discipline de restrictions la langue et l'art menacés. Les écrivains les plus capables d'abondance s'imposent cette discipline : Barrès, après les larges fresques de *Leurs Figures*, se limite au portrait de *Colette Baudouche*. Et M. André Gide en arrive presque à ne plus s'exprimer que par signes. Il invente l'art de la réticence...

Toutefois, il y a ici un peu plus que le goût de cette « maigreur essentielle » qui caractérise en effet notre époque, puisqu'elle régit nos modes et nos sports aussi bien que notre art et notre littérature, nos habitudes de manger aussi bien que nos habitudes de penser. Si maître de soi, M. Gide nous laisse entrevoir, pourtant, un peu de cette phobie du procédé, de cette lassitude et de cette horreur du convenu, de l'admis, qu'affichent moins discrètement les turbulentes jeunesses qui brandirent successivement leur futurisme, leur cubisme, leur dadaïsme. Pour ces *arditi*, le convenu, c'est tout ce qui a servi, ne fût-ce qu'une fois ; répéter, c'est quitter le vrai ; un langage appris ne peut exprimer que le mensonge. Il leur faut à tout instant créer la forme, le signe de leur pensée. Et au lieu de peindre, de sculpter ou d'écrire, ils inventent, pour rejoindre l'originelle vérité, des algèbres, mais d'où bientôt s'évanouissent toute rigueur et toute exactitude. Ils posent des équations qui comportent des solutions à l'infini ; ou bien ils ne posent plus rien. La curiosité à la fois effrayée et affectueuse que M. Gide leur accorde, ne vient-elle pas de ce qu'il souffre quelque chose de la même angoisse ? et combien plus sincèrement que la plupart ! Seulement, par une sorte de miracle, s'il est tenté à son tour de ne s'exprimer plus que par signes, ces signes continuent d'être ceux de l'écriture la plus française. S'il se tait, son silence est encore harmonieux et clair. Et rien de plus poignant que cette émotion taciturne qui nous aurait fait préférer, pour le livre que voici, le titre de *Romance sans paroles* à celui de *La Symphonie pastorale*, si ce seul mot de romance n'impliquait une idée de refrain, de couplet, qui est ce à quoi l'art de M. Gide se refuse le plus.

\*

On a reproché à M. Gide un jeu de mots. C'est après un concert à Neufchâtel, et pour y avoir entendu avec ravissement la *Symphonie pastorale*, que le pasteur et sa pupille sentent naître leur mutuel amour. Aussi bien, dans l'âme de ce vieil homme, tendre certes, mais jusque-là puritaine et courbaturée par un devoir austère, peu musicienne encore, une autre symphonie s'éveille. Pourquoi M. Gide, s'il ne l'a cherchée, au-

rait-il craint cette rencontre ? Un jeu de mots peut être noble et suggestif.

Gertrude, nous le savons, est aveugle. Orpheline, abandonnée, le pasteur l'a recueillie au chevet d'une mourante. Avare de son cœur autant que de ses écus, et, pour son excuse, complètement sourde, la vieille n'avait pas une fois, depuis plus de dix ans, adressé la parole à l'enfant, qui n'en connaît donc pas l'usage. C'est un petit tas de vermine, éclairé par deux yeux implorants, que le pasteur a ramené chez lui un soir d'hiver.

Sa femme, Amélie, « dont la charité naturelle n'aime pas à être surprise, et qui tient à ne pas aller au delà non plus qu'à rester en deçà de son devoir », a fait mauvais accueil à ce paquet. L'aigreur de ses propos se change en une inquiétude silencieuse et mal résignée, quand elle découvre que Gertrude n'est pas une enfant, comme on l'a cru d'abord, mais une jeune fille très belle, et à qui les patientes leçons du pasteur ont tôt fait d'enseigner, non seulement la parole, mais les magnificences sensibles dont la séparent ses paupières closes.

L'art infiniment minutieux de M. Gide, semblable à celui de Racine en cela, dissimule si bien ses préparations qu'il faut y regarder de près pour les retrouver. Cette hésitante et brève histoire, qui n'est que celle d'un même intime secret d'amour, découvert, puis tu, puis avoué par le pasteur, par sa femme, par leur fils Jacques et par Gertrude, il faut bien, pour n'en pas détruire l'intimité, que ce soit par le journal du pasteur qu'elle nous soit contée. Mais pour en resserrer encore l'effet, — car ces nuances, ces demi-teintes pourraient contribuer à une impression de lenteur, — ce journal de deux années est écrit en quelques semaines. Le pasteur le commence au passé ; il l'achève au présent ; dans l'intervalle, il a connu sa vérité, celle de Gertrude. Ainsi la lente démarche et la rapidité que son sujet réclamait et qui s'emblaient s'exclure, M. Gide a su les neutraliser l'une par l'autre et les concilier.

Il ne s'attarde d'ailleurs que là où il veut, presque jamais. Que d'occasions de s'échapper, pourtant, lui offraient ces limbes profonds où s'agite la petite âme prisonnière que l'Intelligence n'a pas encore touchée de son rayon. « Entendant le chant des oiseaux, elle l'imaginait un pur effet de la lumière et de la chaleur, qu'elle sentait caresser ses joues et ses mains. » Et voilà qu'un seul trait, mais combien juste, nous éclaircit le mystère de cette prison. Quelques pages plus loin, la petite fille sauvage s'exprime déjà en femme, en poète ; et « celui qui, par aventure, lirait ces pages, nous avertit le pasteur, s'étonnerait sans doute de l'entendre s'exprimer aussitôt avec tant de justesse et raisonner si judicieusement. C'est aussi que ses progrès furent d'une rapidité déconcertante ». Sachons gré à M. Gide de nous en avoir épargné les étapes. Depuis le livre surprenant con-

sacré à Helen Keller, les beaux documents ont abondé sur le cas des aveugles-sourds-muets. Nous savons, ou plutôt nous avons entrevu comment ces âmes ont réussi à rompre leur gangue de silence et d'obscurité, pour atteindre une région de sérénité, de claire béatitude, d'illumination intérieure où parviennent difficilement ceux qui vivent dans la lumière. Ce n'est donc pas tant le chemin parcouru qui pouvait nous intéresser ici que de savoir où il mène. Il mène une petite fille innocente à séparer les uns des autres un père, une mère, un fils.

Aucun de ces personnages ne se raconte. Tous se trahissent. Un soir, après une explication pénible avec son mari : « Mon pauvre ami ! » s'interrompt soudain Amélie, en posant doucement ses mains sur le front du pasteur. Puis elle quitte la pièce. Ces trois mots en leur accent brisé ont suffi pour nous apprendre l'amour du pasteur, et qu'Amélie l'a deviné avant que lui-même se le soit confessé. « Que veux-tu, mon ami, il ne m'a pas été donné d'être aveugle ! » s'écrie-t-elle un autre jour ; et ce seul cri, échappé d'un silence héroïque, à quelles profondeurs n'éclaire-t-il pas l'humble et maussade détresse de cette âme privée de rayons !

Un peu plus tard, le pasteur surprend dans l'église son fils Jacques, occupé d'enseigner l'harmonium à Gertrude ; et c'est aussi en découvrant sa propre jalousie qu'il découvre son amour.

De quel nom pourtant l'appeler, cet amour né de la charité la plus pure, comme la fleur mortelle d'une semence sainte ? Qu'il a beau jeu à s'abuser lui-même, le saint homme ! Comme tant d'autres, il a cru vivre son heure de jeunesse et de tendresse et n'en a vécu que l'apparence. Comment reconnaîtrait-il aujourd'hui en son Amélie l'ange qui souriait naguère à chaque noble élan de son cœur ? Mais il avait Dieu, que tant d'hommes n'ont pas. Comment l'amour de Dieu ne comblerait-il pas un vieux cœur qui s'est voué à Lui dès l'enfance ? Comment, de l'amour même de Dieu, par le piège de la charité, pourrait donc renaître cet amour humain qu'on croyait avoir renoncé ? C'est, hélas ! que toutes les amours sont dans tout amour.

Sa beauté la plus mystérieuse et la plus vraie, le récit de M. Gide la rencontre dans la démarche à la fois inverse et parallèle de ces deux âmes éprises de bonheur et de perfection. Gertrude, elle, s'avoue tout de suite son bonheur ; elle le proclame presque, parce qu'elle le veut innocent, et, de très bonne foi, le croit tel. « On n'épouse pas une aveugle ; alors, pourquoi ne pourrions-nous pas nous aimer ? » Il faudrait pouvoir citer toute cette scène de l'aveu sur la montagne, où si peu de mots atteignent à tant d'éloquence, et d'un si large rythme. Et le pasteur de noter : « Le péché, c'est ce qui obscurcit l'âme, ce qui s'oppose à sa joie. Le parfait bonheur de Gertrude, qui rayonne de tout son être, vient de ce qu'elle ne

connaît pas le péché. Il n'y a en elle que de la clarté, de l'amour... *Si vous étiez aveugles, dit le Christ, vous n'auriez pas de péché.* »

Lui, au contraire, qu'une pratique constante de l'examen intérieur devrait avoir mieux averti, refuse de croire à son amour, parce qu'il le croirait coupable : « C'est que, tout à la fois, je ne consentais point alors à reconnaître d'amour permis en dehors du mariage, et que, dans le sentiment qui me penchait si passionnément vers Gertrude, je ne consentais pas à reconnaître quoi que ce soit de défendu... Et parce que j'eusse cru répréhensible l'amour, et que j'estimais que tout ce qui est répréhensible courbe l'âme, ne me sentant pas l'âme chargée, je ne croyais pas à l'amour. »

Il est bien vrai que nos amours les plus coupables, une voix intérieure nous crie leur innocence, que nous refusons de croire mensongère, puisque nous nous sentons, par notre amour, meilleurs. Mais pour ne l'avoir point appris, pour ne le pas enseigner, le pasteur ignore-t-il donc que la loi morale réclame d'autres arrêts que ceux de la conscience de l'homme ?

Aussi, quand l'évidence l'oblige enfin de croire à son amour, s'oblige-t-il en même temps à cesser de le considérer comme coupable : « Non, je n'accepte pas de pécher aimant Gertrude ! » Mais quelle douloureuse humilité dans cette défaillance, et qu'elle est touchante la supplication du chrétien trop faible pour faire à Dieu le sacrifice de la créature : « J'ai besoin de son amour pour vous aimer, Seigneur ! »

C'est à ce moment que le remords, dont le pasteur a cru se délivrer, fond sur l'âme de Gertrude avec la lumière retrouvée. Que n'a-t-elle préféré ses ténèbres ? Mais une âme aussi franche préfère la vérité cruelle à l'indulgente illusion : « Je ne tiens pas à être heureuse. Je crains que le monde ne soit pas si beau que vous me l'aviez fait croire. Je préfère savoir. »

On l'opère. Elle guérit. Elle revient s'asseoir à la table de famille où la place de Jacques reste vide. Elle connaît enfin les visages de ceux qui l'aiment. Les reconnaît-elle ? D'où vient, sur le sien, ce sourire « qui ruisselle de ses yeux comme des larmes » ? C'est qu'elle n'imaginait pas si soucieux le front des hommes ; et c'est aussi que sa faute lui est apparue : « Ce que j'ai vu d'abord, va-t-elle avouer au pasteur, c'est notre péché. Non, ne protestez pas. Souvenez-vous des paroles du Christ : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché.* Mais à présent, j'y vois. Je me souviens d'un verset de saint Paul que je me suis répété tout un jour : *Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et je mourus.* »

Comme Alissa, comme Michel, Gertrude va jusqu'au bout de son excès. Si les personnages des grands livres de M. Gide sont tous protes-

tants, ne voyons pas dans cette rencontre l'effet d'un hasard, pas plus sans doute que l'influence d'un milieu. M. Gide fût allé chercher d'instinct et de prédilection, s'il ne les eût rencontrées, ces âmes irréconciliables, qui semblent préférer le désespoir à l'espoir.

Son récit pourrait être interrompu ici. Le double revirement, que nous avons vu se faire dans l'âme de Gertrude et du pasteur, en assurait le dramatique équilibre ; et le trouble affreux, le découragement, le dégoût qui envahissent Gertrude en même temps que ses yeux s'ouvrent, eussent suffi à expliquer sa mort volontaire qui en forme la cruelle conclusion. Mais M. Gide a voulu davantage. Rebuté par la froideur de Gertrude, déçu ou scandalisé par l'étrange faiblesse de son père, inapte à demeurer son rival, Jacques tourne ses regards vers l'Église catholique et vers le sacerdoce. Mais ne pouvant se résigner non plus à perdre tout à fait l'âme bien-aimée, il obtient que Gertrude, elle aussi, abjure. Comment ne lui céderait-elle pas ? En le voyant, elle a compris que c'était lui qu'elle aimait, non le vieillard : « Il avait exactement votre visage, dira-t-elle au pasteur ; je veux dire qu'il avait le visage que j'imaginai que vous aviez. Ah ! pourquoi m'avez-vous fait le repousser ? J'aurais pu l'épouser ! » Ainsi sanglote son agonie. C'est le regret de cet amour bien plus que le remords de l'autre qui l'a fait se pencher dangereusement au bord de la rivière. Et parvenue sur ces cimes de la mort d'où l'âme s'élance, son dernier cri appelle encore le bien-aimé : « Ah ! je voudrais me confesser à lui ! » gémissait-elle dans une sorte d'extase. Ainsi ces deux êtres quittèrent à la fois le malheureux pasteur : il lui semblait que, séparés par lui durant la vie, « ils eussent projeté de le fuir et tous deux de s'unir en Dieu » !

On a reproché à ce dénouement son extrême précipitation ; car ce second amour, ce nouveau drame, clos aussitôt que commencé, quelques lignes seulement nous en informent. Ce serait trop peu de dire qu'ici M. Gide abrège ! il déblaye. Mais un artiste aussi peu improvisateur a le plus souvent de bonnes raisons, même quand il étonne. Ce n'est pas le narrateur, ici, c'est la mort qui bouscule tout. Et si nous regrettons de n'être pas plus renseignés sur la jalousie de Jacques pour son père, sur les démarches qui le conduisirent au séminaire, sur ses derniers entretiens avec Gertrude, est-il certain, pourtant, que M. Gide ait péché par défaut, et non, pour une fois, par excès ? S'il n'a pas éclairé davantage ces événements étonnants autant qu'imprévus, c'est sans doute qu'il voulait concentrer toute sa lumière sur l'âme de Gertrude et sur celle du pasteur. Mais, disant si peu du reste, valait-il pas mieux n'en rien dire, puisque aussi bien ce reste est inutile, et que Gertrude, sans ce nouvel amour, pouvait mourir ?

Ce reste était-il même vraisemblable ? « Il avait le visage que j'imaginai que vous aviez » ! Mais l'aveugle n'aimait pas seulement ce visage imaginé. Elle aimait une bonté, une douceur, une tutelle, une voix, le son d'une âme, enfin : tout cela que Jacques n'incarne pas de la même manière et que le pasteur n'a pu perdre en un instant. Par cette brusque transposition de l'amour de Gertrude, M. Gide a-t-il voulu marquer d'un trait plus fort son passage du monde idéal au monde sensible ? Le choc opératoire atteint ici l'âme en même temps que le corps. Hélas, dans ce nouvel univers, l'âme et le corps peuvent ne point s'accorder sur l'objet de leur amour !

Un commentateur s'avisait, il y a quelques jours, que l'ironie de M. André Gide ne connaissait de rivale que celle de M. Anatole France. Il est difficile de se méprendre plus complètement, et M. Gide a dû être bien étonné de s'entendre louer de son ironie. Les séductions incomparables de M. Anatole France sauraient-elles empêcher ce qu'il peut y avoir d'un peu élémentaire, pour ne pas dire primaire, dans un parti pris sans inquiétude, dans un sourire installé, fût-ce celui de Voltaire. Que M. Gide est loin de ce parti pris ! Que son sourire est fugace ! Tout interroger, ce n'est pas douter de tout, pas plus que tout comprendre n'est tout croire. C'est encore moins ne croire à rien.

Et *La Symphonie pastorale*, qui n'est pas, non plus que *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite*, un chef-d'œuvre d'ironie, n'est pas davantage cette preuve par quatre d'un chef-d'œuvre, dont quelques autres ont parlé, parce que sa rigueur mathématique et son dénuement volontaire leur en avaient sans doute masqué l'émotion. Peut-être n'est-elle pas un chef-d'œuvre. Mais qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre, et qu'importe, si ce livre bref nous imprègne du repos noble et apaisé que laissent après soi les belles créations de l'art, quand le cœur d'un artiste sincère et la main d'un maître artisan y ont collaboré.

**LE DOSSIER DE PRESSE  
DE *RETOUR DE L'U.R.S.S.*  
(VI<sup>2</sup>)**

252-VIII-10

**ANDRÉ ROUSSEAU**  
(*Le Figaro littéraire*, 14 novembre 1936)

[L'en-tête de ce feuillet de « La Vie littéraire » annonce la critique des trois ouvrages parus en même temps : *Retour de l'URSS*, *Geneviève* et les *Nouvelles Pages de journal (1932-1935)*.]

« ... André Gide ne pouvait pas ne pas adorer une telle religion sociale, le jour où un mirage de régime communiste, *dans un pays assez lointain pour que le mirage fût invérifiable*, lui donnerait l'espérance qu'une société humaine pouvait répondre entièrement à son idéal... » Il ne convient guère de se citer soi-même. Mais si la critique a pour tâche de préciser et de hâter l'expression de vérités latentes dans les livres et dans les hommes, on voudra bien me permettre de revendiquer le petit honneur d'avoir écrit cette phrase dans un livre paru il y a six mois, juste quelques jours avant que M. André Gide n'entreprît son voyage en U.R.S.S. pour aller vérifier le mirage. Je n'ai pas à y changer un mot aujourd'hui.

Il importait, en effet, que le mirage restât lointain. Le retour de ce voyage est un désastre. D'abord pour l'U.R.S.S. M. André Gide est allé en U.R.S.S. comme pour reconnaître et approcher un dieu. Et il a trouvé ce qu'il déteste le plus au monde : un faux dieu dont le culte est organisé par une religion dogmatique qui dupe des consciences asservies. La métropole du communisme n'a pas encore reçu de coup plus dur que ce petit livre, qui montre dans le régime stalinien un tsarisme aggravé, et où l'on trouve des phrases comme celle-ci : « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. » Vous me direz que beaucoup de gens s'en doutaient sans être allés à Moscou. Mais tout le monde n'a pas, comme M. Gide, la naïveté des illuminés.

Le désastre, en effet, est en second lieu pour la carrière politique de M. Gide. Ce qu'on peut le moins lui refuser, c'est la bonne foi, une bonne foi éperdue, qui tient lieu d'à peu près tout le reste pour lui en matière politique et sociale. Il avait déjà noté dans son *Journal* en juin 1933 :

---

2 Les 9 premiers articles de ce dossier ont été reproduits dans les nos 37 à 39, 41 et 44 du BAAG.

« Je l'ai déjà dit : je n'entends rien à la politique. » Il répète dans *Retour de l'U.R.S.S.* : « Les questions psychologiques seules sont de mon ressort ; c'est d'elles, surtout et presque uniquement, que je veux ici m'occuper. Si j'aborde de biais les questions sociales, c'est encore au point de vue psychologique que je me placerai. » Si le retour de l'U.R.S.S. fait songer à la chute d'Icare, on peut dire que l'angoisse d'Icare a commencé, pour Gide, dès qu'il a commencé de voler dans l'atmosphère politique. Je souris quand j'entends dire que M. Gide est devenu trotskiste. Il se peut très bien que le trotskisme essaie de l'utiliser comme le communisme a fait depuis deux ou trois ans. Mais si le trotskisme est, comme le disent les augures, un des ressorts secrets les plus machiavéliques du grand trouble européen, cela est beaucoup trop compliqué pour l'ingénuité politique de M. Gide. À vrai dire, M. André Gide ne poursuit à travers toute aventure révolutionnaire, soviétique ou autre, que son aventure particulière, qui est assez dramatique pour occuper toute une vie. Car il s'agit en quelque sorte d'un nouveau pari de Pascal, plus lourd d'anxiété que le premier : il ne s'agit plus de parier que Dieu est où Il a dit qu'Il est, mais de parier qu'Il est où l'homme veut qu'Il soit. Si bien que l'homme est écrasé par le poids de son échec si le pari est manqué. C'est ce poids, c'est cette oppression mortelle dont M. Gide a senti la menace peser sur sa poitrine à son retour de Moscou. On comprend son désarroi.

Son espérance tenace dans la divinisation de l'humanité est inscrite à la plus belle page du livre, la première — une sorte de prologue mythologique où M. Gide évoque la légende de Déméter étendant l'enfant Démophoôn sur un lit de braises pour qu'il devînt dieu. On peut dire que tout Gide est là, avec son désir frémissant de voir l'avènement de « je ne sais quoi de surhumain », « d'inespérément glorieux ». Il ne se console pas que la tentative de Déméter ait échoué en U.R.S.S. Il était allé y assister à « la parturition du futur ». « Il était donc une terre, dit-il, où l'utopie était en passe de devenir réalité. » Et ne croyez pas trop qu'il avoue là que l'utopie est irréalisable. Cette phrase exprime plutôt la passion d'un cœur invinciblement attaché à sa chimère.

M. André Gide n'a d'ailleurs pas été constamment déçu en Russie. Il y a rencontré des occasions d'éprouver les délices, dont il raffole, d'une sorte de sensation enivrante du contact humain. J'ai retrouvé, dans *Retour de l'U.R.S.S.*, ce motif conducteur de son œuvre, qui est visible depuis *Les Cahiers d'André Walter*, cette dévotion égocentrique qui renverse le courant de la charité active au profit d'une sensibilité passive, et qui se délecte de sa passivité. André Gide ne serait pas lui-même s'il n'était allé, en Russie, recevoir plus que donner. Je ne fais que mettre l'accent sur sa pensée intime, en soulignant le verbe dans les phrases où il dit : « J'avais

*sent* près d'eux la confiance... Les enfants semblaient m'*offrir* leur joie. » Et nous n'ignorons rien du communisme dont il rêvait quand nous lisons ceci : « Nulle part autant qu'en U.R.S.S. le contact avec tous et n'importe qui ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. Il se tisse aussitôt — parfois un regard y suffit — des liens de sympathie violente. Oui, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U.R.S.S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. En dépit des différences de langue, je ne m'étais jamais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère... » Notons encore cette impression de Moscou : « À première vue, l'individu se fond ici dans la masse, est si peu particularisé qu'il semble qu'on devrait, pour parler des gens, user d'un partitif et dire non point : des hommes, mais : de l'homme. Dans cette foule, je me plonge ; je prends un bain d'humanité. »

Un tel bain comporte, à vrai dire, tant de volupté quasi épidermique que le fait de se sentir étranger par le langage n'ôte rien à l'euphorie. Je dirai presque qu'il y ajoute, car nouer conversation serait passer du plaisir sensible à un commencement d'intelligibilité de la civilisation communiste. Et c'est ici que les déboires commencent.

La vérité est que M. André Gide a goûté surtout en Russie une sorte d'ambiance vague, de mysticisme purement humain qui s'y trouvait bien avant le communisme. L'auteur de *Dostoïewsky* est le premier, du reste, à rappeler l'attrait que la Russie éternelle lui a inspiré depuis toujours. Quant à l'U.R.S.S., elle lui est apparue, sous le règne de Staline, comme une imposture qu'un tyran énergique impose à un grand peuple naïf.

À l'égard du stalinisme, la liberté d'esprit de M. Gide joue et gagne à chaque mot. Il n'est pas dupe des renseignements suspects dans lesquels on a tenté de l'enfermer. Mais il a l'habileté de ne pas les contester. Il les rapporte tout simplement. Et l'ironie peut être une terrible doublure de la bonne foi. Le « stakhanovisme » est dégonflé d'un trait de plume. Et les enfants abandonnés, cette honte du régime soviétique, font l'objet d'une page très grande et très belle. M. André Gide a eu un réel mérite à ne pas appuyer le trait. Car la tentation devait être forte, pour lui, de charger Staline afin de tenter de sauver le communisme idéal.

C'est ici que M. André Gide paraît le plus désespéré. Au fond, le culte d'une idée fausse ne fortifie pas l'esprit ; et le communisme en est une. Il y a quelque chose d'enfantin dans l'attachement désespéré de M. A. Gide à son idole. Sa naïveté politique gêne parfois son langage. Sa méconnaissance de la nature de l'homme lui inspire, sur « les instincts bourgeois », des propos de militant borné qui sont loin de la prose des *Nouvelles Nourritures*. Surtout sa pensée elle-même semble être en désarroi. Il est étonné que le communisme étouffe la personne humaine. Il

écrit : « Cette dépersonnalisation, à quoi tout, en U.R.S.S., semble tendre, peut-elle être considérée comme un progrès ? Pour ma part, je ne puis le croire. » Nous non plus, parbleu ! Mais ce qu'il ne fallait pas croire, c'est que le communisme fût favorable à la personnalité — ainsi que M. Gide le répète depuis trois ans. Il écrit aujourd'hui avec un désenchantement glacé : « Que peut-on souhaiter de mieux ? Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyons conformes. » On a envie de lui répondre : « N'est-ce pas ce que vous avez souhaité ? » Au fond, on s'aperçoit qu'il y avait beaucoup de rêverie dans l'idéal communiste de M. Gide. Son désir individualiste a plus d'acuité que son idée de la personnalité n'a de précision. Et pour tout dire, la mythologie a souvent tenu, chez lui, la place de la psychologie.

Maintenant, il flotte, il est à la dérive. Après avoir fait toute sa vie le procès des religions conformistes qui conservent des rites autour d'une foi morte, voici que, par un féroce retour des choses, il prend cette attitude même ! Il veut espérer, malgré tout, que l'U.R.S.S. sera l'Église de la religion qu'il attend, alors que son voyage lui a révélé un sanctuaire vide, entouré de tout ce qu'il abhorre : un pape, un catéchisme, un Saint-Office ! Il se délivre en disant la vérité sur ce qu'il a vu. Mais il tâche de se consoler en se berçant d'une illusion nouvelle. Il s'évertue dans des contradictions qui ne sont d'ailleurs pas incompatibles avec sa logique interne. Il fait le rassemblement de ses sentiments les plus chers pour courir après les idées qu'il voudrait avoir. Sa liberté blessée pousse un cri quand le mythe de l'homme libre de tout menace de l'écraser de sa tyrannie. Et s'il apprend que l'U.R.S.S. envoie Corydon au bagne, il défend le marxisme d'avoir voulu cela.

Si ce cœur perdu à s'épier pouvait se débarrasser de toutes les végétations de la sensibilité, il y aurait place en lui maintenant pour une crise religieuse authentique et grave, comme celle qui nous a valu déjà *Numquid et tu*. Sinon, quoi ? On lit dans les *Nouvelles Pages de Journal* : « Je pressens une sénilité larmoyante. » M. André Gide mérite mieux. Il dit encore qu'à soixante-cinq ans passés, ses désirs et sa joie, ses vertus et sa volonté « n'ont jamais été plus exigeants ». Et il est visible que c'est l'écrivain qui a le plus souffert en lui de l'intolérance soviétique.

Mais la vérité tragique de Gide est sans doute que Gide est au bout de la terrible expérience gidienne. L'hypothèse d'une réalité communiste lui apportait non seulement l'avantage d'un triomphe, mais surtout l'issue qu'il n'a pas encore trouvée. C'était une délivrance de lui-même.

Un autre livre, qui paraît en même temps que son *Retour de l'U.R.S.S.*, nous montre qu'il en est maintenant à faire un acte gratuit avec ce qui est

le plus dépendant de la condition humaine : l'enfant. Faire un enfant sans entrer une minute dans la subordination, dans l'abdication de soi que comporte l'acte d'amour, tel est, en effet, le désir caressé par « Geneviève », dont Gide nous dit dans son Journal qu'il s'explique aujourd'hui à travers elle.

Ce roman, ce récit plutôt, comme Gide lui-même appelle ces petits ouvrages auxquels son talent se plaît, ajoute peu de chose, du reste, à l'œuvre de l'écrivain. Si ce n'est une phrase qui me paraît fort importante. C'est cet axiome d'immoralisme : « Il faut n'aimer point pour disposer de soi librement. » Vous me direz que c'est le *b, a, ba* de l'égoïsme. C'est peut-être aussi la vérité contre laquelle l'amour de l'humanité professé par le communisme gidien lutte comme dans un combat avec l'ange : le mauvais ange dont Gide sait que, sur ce terrain, il est inévitablement victorieux.

## LE DOSSIER DE PRESSE DU MONTAIGNE <sup>3</sup>

253-XXV-1

ALBERT THIBAUDET  
(*Les Nouvelles littéraires*, XXX 1929)

### MONTAIGNE ET ANDRÉ GIDE

On ne saurait dire que le flot de biographies qui s'épand depuis quelques années ait ajouté à notre connaissance des hommes illustres ou des grandes existences. En revanche, il a ajouté à notre connaissance des auteurs de ces vies ou de ces romans. Les plus intéressantes sont celles où ils ont exposé à mi-voix, sous un prête-nom célèbre, quelque chose de leur être ou de leur secret (je songe au *Disraëli* de Maurois, au *Michelet* d'Halévy, au *Racine* de Mauriac).

---

3. Nous rassemblons sous ce titre les articles consacrés aux divers textes de Gide sur Montaigne : « Montaigne » (*Commerce*, XVIII, hiver 1928) et « Suivant Montaigne » (*La NRF*, n° 189, juin 1929), réunis dans *Essai sur Montaigne* (Paris : Jacques Schiffrin, Éd. de la Pléiade, 1929 [ach. d'impr. le 10 juin]), puis la préface pour l'anthologie américaine *The Living Thoughts of Montaigne* (New York : Longmans & Co, 1939), reprise (contre le gré de Gide) dans *Les Pages immortelles de Montaigne* (Paris : Corrèa, 1939 [ach. d'impr. le 15 mai]).

Système d'autant plus légitime qu'on lui doit en somme le *Léonard de Vinci* de Valéry. M. André Malraux, qui recueille en ce moment les éléments d'une histoire de la littérature française par les écrivains, était à même de généraliser ingénieusement le procédé. L'idéal eût été de faire écrire le chapitre sur chaque grand auteur par son successeur, ou son Épigone actuel. C'était difficile. Je vois très bien un courant sympathique entre Corneille et Jean Schlumberger. Mais il y a des chances pour que Racine ne se retrouve qu'assez changé en Giraudoux, Montesquieu en Valéry, Rabelais en Romain Rolland, ou Boileau en votre serviteur. En revanche, on pouvait s'attendre à voir en Gide et Montaigne une bonne répétition du couple Léonard-Valéry. Ce Montaigne de Gide, précisément, *Commerce* nous permet de le lire dès maintenant, dans le même numéro où paraît un nouveau et précieux morceau de Valéry sur *Léonard et les philosophes*.

\*

L'essai de Gide pourrait s'appeler *Montaigne et les problèmes gidiens*. Et voilà un dessein que j'approuve pleinement. Nous ne manquons pas d'excellents livres où Montaigne est étudié pour lui-même, de manière historique et critique. Au besoin, le grand travail de M. Pierre Villey dispenserait des autres. Mais une autre critique montagnienne a été fondée par l'auteur ou les auteurs, quels qu'ils soient, de l'*Entretien avec M. de Saci*. Pascal ne s'intéresse dans Montaigne qu'à la partie où il peut profiter et pascaliser, laissant tout le reste de côté. L'*Entretien avec M. de Saci*, c'est un *Montaigne et les problèmes pascaliens*, un opuscule qui va dans la direction de l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*. Flaubert dit, dans une lettre, qu'ayant relu Montaigne il a été stupéfait de se reconnaître si complètement en lui. À la vérité, on s'étonne un peu, et ces deux natures d'homme paraissent bien différentes. Mais la souplesse, la variété et la richesse de Montaigne sont telles que je ne doute pas que Flaubert n'ait fort bien su ce qu'il voulait dire : il doit y avoir sur l'œuvre de Montaigne un point de perspective qui permette à un Flaubert de s'y voir. Je regrette seulement qu'il ait passé si vite, et qu'il ne nous ait pas dit ce qu'il trouvait particulièrement dans les *Essais*, qui fût si bien lui. Si nous possédions douze ou quinze *Montaigne et moi*, à la manière de Pascal et de Gide, quel trésor et quels recoupements !

À défaut du Montaigne flaubertien, voici le Montaigne gidisant qui a arrêté l'auteur de *Si le grain ne meurt*.

1° Un homme qui s'est pris pour objet de son étude, un homme qui — miracle ! — existe profondément et puissamment et insolitement pour lui-même. « D'abord je vis, et cela est magnifique », écrivait Gide dans les *Nourritures*. Il reste encore émerveillé de cette magnificence, plus in-

térieure qu'extérieure. Montaigne n'eût pas employé le mot magnifique, mais un terme plus éteint et plus subtil : curieux, intéressant, instructif, étrange : « Je n'ay veu monstre et miracle au monde plus exprès que moy-mesmes ; on s'apprivoise à toute étrangeté par l'usage et le temps ; mais plus je me hante et me connois, plus ma difformité m'estonne, moins je m'entens en moy. » Cette faculté de se plaire inépuisablement en soi-même, de se tenir et de se traiter comme un monde toujours nouveau, avec une bonne conscience vivante et gaillarde, elle est rare chez un écrivain, chez un homme. Elle fait l'atmosphère de Gide comme celle de Montaigne.

2° Gide appelle Montaigne à son aide dans sa bataille pour l'individualisme, et c'est là une [.....] morale. Il remarque quelque part que le message du Christ ne concerne que les individus. Il est bien curieux que le hasard l'ait fait naître dans une famille d'économistes, c'est-à-dire d'intellectuels qui ont pour profession de nier l'individu, de l'éliminer de leurs propos. D'où son contraste absolu avec son oncle Charles Gide. « Il n'est personne, dit Montaigne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maïtresse, qui luicte contre l'art et l'institution. » Cette forme maïtresse, qu'on pourrait appeler l'individu pur, le moi autonome, voilà pour Gide l'être, le bien, l'*unum necessarium*. Il a consacré à son service une vie littéraire. « Tous jugemens universels sont lasches et dangereux. » C'est-à-dire ce qui nie ou contrarie la variation individuelle.

3° Montaigne est anti-barrésien, il estime tous les hommes ses compatriotes, et il a fait aux théories des *Déracinés* la même objection que Gide. « Les herbes, dit-il, s'amendent et se fortifient en les transplantant. »

4° Montaigne est proustien, ennemi de la psychologie classique et simpliste. Il eût préféré *Les Faux-Monnayeurs* à *La Cousine Bette* et le caractère de Lafcadio à celui de Dominique. « Non seulement je trouve malaisé d'attacher nos actions les unes aux autres ; mais, chacune à part soy, je trouve malaisé de la désigner proprement par quelque qualité principale, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres. »

5° Montaigne n'est nullement disposé à la repentance. Il s'accepte comme il est. « Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ay vescu : ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'avenir. » Si, comme son père Eyquem de Mattecoulon, il avait adhéré au calvinisme, il dirait qu'il se sent justifié. Tel qu'il est, il ressemble au héros de *Si le grain ne meurt*. Et Gide reconnaît que cela est peu chrétien. Et Port-Royal l'avait dénoncé avec horreur. Et par delà son adversaire c'est sur Montaigne qu'en bon pascalien (sinon en bon Bordelais) frappe Mauriac lorsqu'il prête, dans *Dieu et Mammon*, ces bravades à Gide : « Le péché est-il, ou non, ce qu'on ne

peut pas ne pas commettre ? Et de cette déchéance, qui nous consolera, si ce n'est ce qui nous a déçus ? Regardez, dit-il, je n'ai plus d'inquiétude, je me moque des inquiets, je ris, et à soixante ans, ma jeunesse éclate de joie, et toute cette génération me regarde, m'admire. »

6° Montaigne n'a pas dit : « Familles, je vous hais ! » Il n'a pas défini la « cellule sociale » de M. Paul Bourget le régime cellulaire. Mais « il n'a jamais éprouvé pour les siens une particulière tendresse ». Il aime les femmes, mais ne les estime pas (le contraire, ici, exactement, de Gide, ce fervent du cœur féminin).

\*

Dans cette étude, tout est en somme exact, parfait d'intelligence et de limpidité, mais partial et partiel. Gide tire son auteur au parti de Gide, nullement en le dénaturant, mais en laissant à peu près ce qui n'est point gidien, par exemple l'*Apologie de Sebonde* et le stoïcisme très réel de Montaigne. Il se tait aussi, lui critique si aigu (ici je m'étonne) sur Montaigne critique. Montaigne a écrit les premières pages de critique de goût qu'il y ait eu en France sur Virgile, Ovide, Lucrèce, et elles n'ont point été dépassées. Bien plus, il est chez nous le fondateur et le héraut de l'esprit critique. Il l'est d'une manière plus pure, plus profonde et plus classique que Voltaire et que Sainte-Beuve. Mais mon lecteur voit poindre le bout de l'oreille. Nous voilà autour de Montaigne comme les représentants des corps de métier autour de M. Josse. Il est assez riche pour nous satisfaire tous.

## Lectures gidiennes

André GIDE — Pierre HERBART, *Le scénario d'« Isabelle »*. Texte établi, présenté et annoté par Cameron D. E. TOLTON. Paris : Lettres Modernes, coll. « Archives des Lettres Modernes » n° 264, 1996, vol. br., 19 x 13,5 cm, XVIII-118 pp., ISBN 2-256-90458-X, 120 F.

Notre Ami Cameron D. E. Tolton, qui s'intéresse aux rapports de Gide avec le cinéma (v. BAAG n° 93, janvier 1992), nous propose un texte inédit de Gide : le scénario d'*Isabelle*, texte dont on connaissait l'existence mais dont on avait plus ou moins perdu trace du manuscrit. C. Tolton a su être à l'affût des indices qui lui ont permis de retrouver le manuscrit autographe de ce scénario et de le confronter avec la version dactylographiée conservée dans les archives de Mme Catherine Gide, celui-ci aidant à préciser et à authentifier celle-là. C'est d'ailleurs la version dactylographiée, parce que pouvant être considérée comme définitive, qui est publiée.

Tiré du récit publié en 1911, ce scénario, écrit entre 1946 et 1949, est entièrement original et, s'écartant de la trame initiale, constitue pour une bonne part une véritable recreation adaptée à sa destination cinématographique. L'histoire de cette entreprise, qui au bout du compte n'a pas abouti, est minutieusement reconstituée par C. Tolton ; s'y croisent les noms d'Édouard Gide, de Marcel Achard, de Jean Cocteau et surtout de Pierre Herbart. Ce scénario n'a rien de commun avec le scénario préparé par Jean-Jacques Thierry pour la télévision et diffusé en 1970, version très respectueuse du récit de Gide.

En reprenant son récit pour en tirer un film, Gide lui a imprimé une tout autre direction, privilégiant le personnage d'Isabelle. *Isabelle* était « le récit de Gérard » (*Romans, récits et sottises...*, p. 603), un Gérard qui, quoi qu'il en ait dit, s'efforce en sa qualité de narrateur de ne pas dépouiller les événements de « l'attrait énigmatique » dont sa curiosité les avait naguère revêtus. Au fur et à mesure que progresse son récit, plutôt qu'aux événements eux-mêmes, on est plus sensible à la résonance des événements sur son état intérieur, à cette « illusion pathétique » dans laquelle il s'était enfermé et s'enferme encore en les remémorant. Difficile

au cinéma de suivre ce courant d'une conscience et le mystère qui l'entoure, ce que Gide avait bien compris, du moins deviné. Le scénario de vient ainsi bien davantage l'histoire d'Isabelle. Presque absente du récit, du moins physiquement, elle est réellement présente dans plus de la moitié des scènes du découpage cinématographique.

C. Tolton esquisse la comparaison entre le récit et le scénario et chaque lecteur pourrait la refaire à sa manière. Si le scénario s'ouvre sur l'arrivée de Gérard à la Quartfourche et sur une succession de scènes qui lui permettent d'en rencontrer les différents habitants, à partir du moment où il découvre non plus la lettre abandonnée dans le pavillon mais le Journal d'Isabelle, on assiste à un long retour en arrière dont il est absent. Ce sont alors les épisodes marquants de l'aventure d'Isabelle qui sont mis en scène : on vit « en direct » les événements. On suit la rencontre d'Isabelle avec Gaston (*Blaise* dans le récit de 1911) de Gonfreville lors du bal donné au château pour ses dix-huit ans. On surprend à plusieurs reprises des gestes déplacés de Gratien attiré par sa jeune maîtresse. (Signalons à ce propos et pour répondre à une interrogation que se pose en note C. Tolton, que Gide avait lu *Mademoiselle Julie* de Strindberg en 1894, « l'horrible *Mademoiselle Julie* », avait-il écrit à Marcel Drouin.) Une scène de chasse, plus exactement un « rallie-papier » organisé par Gonfreville, se clôt par un tête-à-tête dans le pavillon où Isabelle déclare péremptoirement : « Ce n'est pas un amoureux que je veux... C'est un amant. » On partage les hésitations de la jeune fille, alors qu'elle a décidé de fuir avec son amant. Elle laisse Gratien déchirer la lettre où elle donnait à Gonfreville de ne pas se rendre au rendez-vous. On est témoin indirect du meurtre et on est présent à l'enquête du juge et à l'interrogatoire d'Isabelle. Quand Gérard réapparaît dans le scénario, c'est pour assister en spectateur dissimulé à la violente scène entre Isabelle et Mme de Saint-Auréol. Gérard et Isabelle ne se rencontrent pas. Isabelle, à qui Casimir a parlé du jeune homme, regarde partir Gérard dont elle murmure le prénom, prête à s'élaner à sa suite.

De tels changements, de toute évidence, en modifiant le point de vue, induisent un déplacement des centres d'intérêt. S'il y avait dans le récit de 1911 quelques traits satiriques concernant les mœurs, mais nullement appuyés, le scénario comporte plusieurs scènes qui sont à rattacher à la comédie de mœurs. Gide y retrouve tout naturellement la verve du *Treizième Arbre*. Ainsi la scène du bal, la plus travaillée, fait se côtoyer une dizaine de silhouettes de fantoches esquissées d'un trait sûr et incisif : un général arrogant, un juge pérorant, un poète évanescant, un préfet veuf qu'Isabelle jugera vieux et stupide et qui pourtant la demandera en mariage. La touche est légère mais féroce, représentative d'une certaine veine comique. Faut-il parler comme le fait C. Tolton d'« une satire imputoyable » ? Oui, si l'on reconstitue tout un arrière-plan sociologique, sans doute présent à la pensée de Gide mais qui, dans le scénario, ne se lit qu'en filigrane. Certaines figures, notamment celle du couple Saint-Auréol, ou celle du Prêtre qui n'est pas sans parenté avec l'abbé Tronchet dans *Robert ou l'Intérêt général*, représentent de fort distrayantes caricatures, comme Gide a su si bien en dessiner dans certaines de ses œuvres romanesques, ou dans son théâtre, en contrepoint, là, des figures centrales.

Plus intéressante nous paraît la recréation du personnage d'Isabelle. La nouvelle Isabelle témoigne parfaitement de l'évolution des idées de Gide sur l'émancipation de la femme. On voit la filiation : elle est parente de Sarah, de Geneviève. C'est la même préoccupation qui conduira Gide à étoffer le personnage de Geneviève dans son adaptation des *Caves du Vatican*, écrivant pour elle plusieurs scènes, où l'on voit une jeune fille lucide et volontaire, en révolte contre son milieu, libre de sa destinée, mais moins égoïste et moins dominée par ses sens que l'Isabelle du scénario.

Ce texte inédit représente bien davantage qu'une simple curiosité. Certes il apparaît difficile d'établir la part exacte qui revient à Gide et celle qui appartient à Pierre Herbart. Il semblerait, d'après la comparaison entre le manuscrit autographe et la version dactylographiée, que Pierre Herbart ait contribué à une présentation plus appropriée du découpage cinématographique : une colonne pour les dialogues qui, à coup sûr, sont de Gide, une colonne pour les indications de lieux, de décors, de jeu, bref tout ce qui aurait concerné la mise en scène. (Une interprète aurait même été prévue pour le rôle d'Isabelle : Michèle Morgan qui, à l'opposé de la Gertrude de *La Symphonie pastorale*, aurait pu déployer une autre facette de son talent.) Quoi qu'il en ait été, on est intéressé par l'habileté de l'agencement des scènes, par le rythme qui en découle, par la variété des tons qu'introduit le découpage, mais peut-être plus encore par la vitalité et la disponibilité qu'apporte un Gide approchant de ses quatre-vingts ans à une entreprise nouvelle pour lui. On a matière à une comparaison entre deux actes créateurs si proches et si différents l'un de l'autre : le récit romanesque et le récit filmé. On a devant soi une base solide pour une interprétation cinématographique et l'on peut se poser la question : qu'aurait été le film si le projet avait abouti ? Réponse impossible. Malgré d'indéniables qualités, il aurait été ce qu'un réalisateur qui se le serait approprié en aurait fait. Mais Gide alors n'aurait-il pas réagi comme il a réagi devant l'interprétation de ses œuvres dramatiques ; n'aurait-il pas manifesté son désappointement de ne pas reconnaître ce qu'en imagination il avait projeté ?

JEAN CLAUDE.

Catherine MILLOT, « Un hybride de bacchante et de Saint-Esprit <sup>1</sup> », in *Gide Genet Mishima. Intelligence de la perversion* (Paris : Gallimard, coll. « L'Infini », 1996, vol. br., 20,5 x 14 cm, 173 pp., ISBN 2-07-074608-9, 90 F), pp. 19-79.

Dans *La Vocation de l'écrivain* <sup>2</sup>, la psychanalyste Catherine Millot s'interrogeait déjà sur la manière dont l'activité de l'écriture peut être déterminée par certains mécanismes psychiques, cherchant à approcher l'inconscient de l'écrivain en suivant le flux de sa parole écrite. Les trois écrivains auxquels elle s'intéresse

1. Le titre de cet essai consacré à Gide est emprunté aux *Faux-Monnayeurs* (III, p. 979).

2. Gallimard, 1991.

dans son dernier essai partageant selon elle, par-delà leurs différences foncières, « une semblable inclination vers les extrêmes » (p. 9). L'importance de l'homosexualité n'est certes pas niée — et le sexe va frayer une voie de salut pour ces trois hommes de lettres — mais ce qui prime chez eux, ce serait le défi qu'ils lancent à la loi de non-contradiction.

L'existence des ces écrivains croise d'emblée l'abandon ou le deuil, ce qui engendre un désir de mort, et c'est l'érotisation de cette pulsion, le nœud qu'ils « firent avec le sexe » (p. 11), qui va leur permettre de dominer la mort. L'auteur tient Gide, Genet et Mishima pour des « pervers » au sens où ils possèdent ce pouvoir « de transmuter la souffrance en jouissance et le manque en plénitude » (p. 9). L'érotisation constitue ainsi la « forme primaire de la perversion » puisqu'elle rend possible « cette transmutation de l'horreur qu'inspire la castration en une jouissance qui en représente le plus parfait démenti » (p. 12). L'analyse de ce mécanisme de la transmutation est inséparable ici de celle de la polarisation : le processus par lequel « le négatif se positive sans cesse » suppose en effet « une binarité qui conduit à cette polarisation » : « Tout mouvement de la pensée, ou du désir, en eux se dédouble, se diffracte selon une bipolarité qui conjoint des termes extrêmes, à la fois opposés et complémentaires » (p. 14). Dans la vie de Gide, ce sont bien sûr, d'une part, l'amour pour la figure angélique de Madeleine et, d'autre part, son désir pour les jeunes garçons qui dessinent ces deux pôles. Cette polarisation est à l'origine de ce que Freud a défini par le terme de clivage : le moi abandonne le monocentrisme, l'unité, pour accueillir la disparité et la duplicité.

La première contradiction relevée par Catherine Millot dans la vie de Gide — contradiction dans laquelle semblent se cristalliser toutes les autres — concerne la manière dont il fut reconnu et honoré, voire vénéré, par une société qui dans le même temps jugeait scandaleux et condamnait ses goûts sexuels, comme si celle-ci était reconnaissante à quelques-uns de leur audace et de leur déviance, dans la mesure où les valeurs établies seraient préservées par leur désaveu même. Quoi qu'il en soit, sur le plan strictement individuel, la sexualité va tenir lieu pour Gide de rempart contre la mort, la seconde défense étant assurée par l'autre foyer de son « ellipse subjective » (p. 22), à savoir l'amour pour Madeleine<sup>1</sup>.

Pour mettre en lumière les étapes de ce salut, Catherine Millot déroule, dans leur chronologie, quelques grands moments de l'existence de Gide (et partant, de son œuvre). Au commencement, il y a bien sûr l'enfance et la mort du père, mais, comme le précise l'auteur, cette expérience douloureuse ne saurait à elle seule expliquer l'emprise funèbre dont Gide fut la proie de longues années durant. En effet, ce désir primaire de mort, qui se tapit en chaque enfant, aurait pu être contrebalancé par la découverte au sein du couple parental des désirs sensuels susceptibles de présider à la procréation. Seule la reconnaissance d'Éros permet alors de tenir en échec l'entière domination de Thanatos. Il en fut autrement pour Gide, et pour plus de détails sur les relations de Juliette et de Paul Gide, on peut bien sûr se référer aux analyses de Delay<sup>2</sup>. L'auteur voit dans ce défaut de désir parental

1. V. pp. 21-2.

2. V. Delay, I, pp. 66-97.

l'origine de la disgrâce, tant physique que morale, qui frappe Gide enfant, tandis que les pratiques onanistes et certains fantasmes — avec en première ligne celui de Gribouille — seraient les symptômes de la même emprise funèbre. Ce fantasme gidien, sur lequel l'attention de certains psychanalystes s'est déjà portée<sup>1</sup>, témoigne d'une propension au fractionnement, à la dissolution et à la perte de soi qui demeurera « un des pôles constants de la subjectivité gidienne » (p. 24), et même si l'on peut dire avec Catherine Millot que cette inclination s'est plus ou moins sublimée ultérieurement, entre autres dans le dévouement à autrui et dans la sympathie, il n'en reste pas moins que la menace de dissolution pèse sur de nombreux personnages gidiens<sup>2</sup>.

Il a donc fallu, selon l'auteur, « deux naissances, celle de l'amour et celle du désir, pour que Gide [...] se dégageât de ces ténèbres prénatales » (p. 25), puis, à l'amour pour Madeleine et à la découverte en Afrique de l'homosexualité, s'est ajoutée la plénitude connue tardivement aux côtés de Marc Allégret. En ce qui concerne la genèse du désir homosexuel, Catherine Millot, dans le droit fil des travaux de Lacan<sup>3</sup>, attribue un rôle prépondérant à Mathilde Rondeaux. La scène, transposée dans *La Porte étroite*, au cours de laquelle la tante caresse l'enfant — qui ressent cet attouchement comme une souillure — se déroule devant un miroir, détail capital pour l'auteur car il permettrait à l'enfant de s'appréhender comme désirable et désiré et serait à ce titre narcissiquement fondateur. Le désir se serait alors éveillé mais en subissant une inversion : « entre les deux places constitutantes de la scène originiaire, la subjectivité de Gide rejeta celle qui faisait de lui l'objet du désir féminin pour s'identifier à la séductrice. C'est en sa tante que Gide se mua comme désirant, et c'est à l'image de l'enfant qu'il fut, ce jour-là, que s'offrirent à lui, plus tard, les objets de son désir<sup>4</sup> » (p. 27). Cette séduction aurait entraîné une autre inversion, celle du fantasme de Gribouille, faisant de l'eau non plus le lieu de la perte et de la dissolution mais celui de l'ébat voluptueux<sup>5</sup>. Il est indéniable que le narcissisme a partie liée avec l'homosexualité mais l'influence

1. V. notamment J.-M. Jadin : « Son fantasme fondamental : la disparition à la manière de Gribouille », *André Gide et sa perversion* (Arcanes, 1995), pp. 55-74.

2. Catherine Millot évoque d'ailleurs dans son essai le personnage de Saül qui est emblématique sur ce point des risques encourus par le héros gidien. Il faut songer aussi, bien sûr, à toutes ces héroïnes gidiennes qui se dissolvent et se « liquéfient », comme la neige qui fond.

3. Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 739-64.

4. Catherine Millot établit par ailleurs une relation d'identité entre les traits physiques de Mathilde (couleur de peau, sensualité...) et ceux des enfants sur lesquels le désir de Gide se portera. Mais elle ne peut ignorer l'attirance de Gide pour les enfants chétifs ou même infirmes, qu'elle explique par le « rappel de la disgrâce originelle » (p. 29). Ne faut-il pas plutôt voir dans cette dualité du désir une simple expression de la propre dualité de Gide ? Il y a d'un côté le vaurien sensuel et sain qui est désiré pour sa différence même et, de l'autre, l'enfant malingre, celui dans lequel Gide se reconnaît et pour lequel il éprouve de la compassion, à moins que cette identification ne devienne, comme c'est le cas parfois, insupportable ; à ce moment-là, l'enfant est rejeté (v. notamment *L'Immoraliste*).

5. Ce fantasme apparaît dès *Les Cahiers d'André Walter* et trouve dans *Aguasanta*, comme le rappelle l'auteur, l'une de ses plus parfaites expressions.

de Mathilde Rondeaux sur les goûts sexuels de Gide réside peut-être plus simplement dans le fait que ses caresses, vécues comme une agression traumatisante, ont offert à cette femme une place de choix dans la cohorte des « vitrioleuses <sup>1</sup> » et réactivé la hantise de la castration.

Catherine Millot s'applique à démontrer que l'identification à Mathilde fut rendue possible par une sorte de carence à l'endroit des images viriles fournies à l'enfant. Les deux grandes figures masculines ayant traversé l'enfance de Gide — son père et son oncle Henri Rondeaux <sup>2</sup> — semblaient privées et de la puissance et du désir, promises ainsi à la mort et la castration par l'exercice féminin du pouvoir. Gide serait parvenu à se soustraire partiellement à l'emprise de la Loi après les persécutions de Montpellier, lorsqu'il recourt à la simulation pour éviter le retour en classe <sup>3</sup>, ruinant la Loi (alors incarnée par la mère et par l'oncle Charles Gide) au bénéfice d'une autre loi, celle de sa santé. Il louvoie, ruse avec la réalité, qui toujours d'ailleurs lui apparut plus ou moins inconsistante <sup>4</sup>.

L'autre scène « fondatrice » à laquelle s'attache Catherine Millot est celle de la rue Lecat <sup>5</sup>. Elle voit d'ailleurs un parallèle entre cette scène et celle où intervenait Mathilde : la scène de séduction aurait dispensé à Gide « le poison salvateur du désir », tandis que la seconde lui en aurait fourni « le parfait antidote » (p. 39). Quand survint la scène de la rue Lecat, Gide était « tout cuisiné par l'ombre <sup>6</sup> », en proie aux séductions du diable et à une névrose bien réelle. C'est sur ce fond de ténèbres que va se détacher « l'angélique intervention <sup>7</sup> » de Madeleine. Face au désarroi de Madeleine, il se sent subitement voué à la protéger, à la tenir à l'écart d'un désir perçu comme destructeur, celui de Mathilde, même s'« il l'a déjà fait sien » (p. 39) à son insu. S'attribuant cette mission, ce serait à sa propre mère qu'il s'identifie (intégrant les images de l'amour, du sacrifice et de la protection), celle-là même qui doit protéger l'enfant contre cette autre mère, antinomique, incarnée par Mathilde. L'auteur développe l'idée que dès lors la subjectivité de Gide va se fonder sur ces deux axes, chacun comportant deux pôles où l'on retrouve associées une figure maternelle et une figure enfantine. L'« identification pri-

1. V. *Si le grain ne meurt* : Gide évoque « les hétaires » et les « vitrioleuses » dans les pages consacrées au passage du Havre et à Bernard Tissaudier (II, pp. 483 et 486). Dès *Les Cahiers d'André Walter*, il est question des « goules » et des « sirènes » (éd. « Poésie/Gallimard », p. 53).

2. Gide l'évoque en ces termes dans *Si le grain ne meurt* : « Mon oncle Henri était la crème des hommes : doux, paternel, même un peu confit ; son visage non plus n'avait aucun caractère » (II, p. 413).

3. V. *Si le grain*, pp. 424-9.

4. V. à ce propos les nombreuses citations proposées par Catherine Millot et qui toutes témoignent de cette difficulté que Gide éprouve à adhérer à la réalité, à y croire. Elle attribue cette tendance à une défaillance de la fonction maternelle, défaillance dont elle relève des marques dans *Les Caves du Vatican* (v. pp. 35-7). Par la suite, elle revient sur ce point, quand elle évoque l'épisode des lettres brûlées et le vide auquel est alors confronté Gide (p. 68).

5. Sur cette scène, v. aussi J.-M. Jadin : « La seconde grande disparition de Gide par la Porte des Mères », *op. cit.*, pp. 133-50, et Delay, I, pp. 298-302.

6. *Si le grain*, p. 430.

7. *Ibid.*

mitive de Gide à sa mère » et « l'enfant qu'il fut pour elle » constituent le premier axe, et l'identification inconsciente à Mathilde et l'enfant vaurien, désirable, forment le second (p. 40). Occupant à la fois ces quatre places, Gide devait expérimenter le dédoublement qui correspond au clivage du moi<sup>1</sup>. Une telle structure subjective oppose le sujet à lui-même et le place sans cesse devant la menace de sa propre perte. Par rapport à cela, Madeleine, garante d'une unité, a constitué l'élément autour duquel Gide a pu se rassembler<sup>2</sup>.

Comme le note très justement l'auteur, le clivage du moi se traduit jusque dans l'écriture elle-même qui privilégie les figures de l'ambiguïté et de l'ironie<sup>3</sup>. Comme le dit d'ailleurs Jankélévitch, « l'ironie pense une chose et dit le contraire ; défait d'une main ce qu'elle fait de l'autre<sup>4</sup> », et avec la conscience ironique il est impossible de « prendre des habitudes, de la circonscrire une fois pour toutes dans un concept ; elle nous garde souples et toujours sur le qui-vive<sup>5</sup> ». Le sujet est ainsi sans cesse contraint à un mouvement d'aveu et de désaveu. Cette dualité oblige Gide, « sitôt délivré d'un livre », à « bondir à l'autre extrémité de [lui]-même (par besoin d'équilibre aussi<sup>6</sup>) », tout comme d'ailleurs, sur un autre plan, il passe de Cuverville, où il pourrit<sup>7</sup>, à ailleurs et d'ailleurs à Cuverville<sup>8</sup>.

Le mécanisme gidien de la création littéraire et ses assises psychiques, qui imposent la catharsis, n'ayant pas toujours été pris en compte, Gide s'est souvent heurté à l'incompréhension, passant pour un être versatile, retors, voire opportuniste (surtout quand il s'est mêlé de politique). Pourtant, l'abondant métatexte que Gide a fourni notamment sur *La Porte étroite* et *L'Immoraliste* montre que non seulement il n'y a rien d'incohérent ni de surprenant dans le fait que *La Porte étroite* suit de quelques années *L'Immoraliste* mais que de plus l'une des deux œuvres n'aurait jamais existé sans la conception de l'autre ; elles constituent toutes deux la mise en texte d'une polarité dont chacun des deux points est irréductible.

Jusqu'aux *Faux-Monnayeurs*, rappelle l'auteur, l'œuvre épouse un mouvement

1. Comme le souligne l'auteur, le clivage du moi ne correspond pas, comme dans la névrose, à une division qui résulte d'un refoulement. Le dédoublement qui le caractérise « permet de soutenir le conflit sans renoncer à aucun de ses termes, en maintenant la coexistence jusqu'à prétendre, comme Gide, en faire la base d'une harmonie supérieure » (p. 52). Cette analyse reprend celle que Gide propose de lui-même, en des termes assez similaires, dans *Si le grain ne meurt* (II, p. 358) et dans le *Journal* (I, pp. 771-8). Selon l'auteur, cette double polarité explique entre autres que Gide fut à la fois un pédéraste (axe 2) et un « moralisateur » (axe 1), prétendant exercer sur les enfants une influence « utile et salubre » (v. Roger Martin du Gard, *Notes sur André Gide*, CEC, II, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1955, p. 1399). Elle rendrait aussi compte de cet écart qui séparait Gide de Madeleine, même si celui-ci a essayé d'« entraîner » sa femme, car il ne pouvait lui faire partager ce contre quoi symboliquement il avait décidé de la protéger.

2. Sur ces deux points, Catherine Millot rapproche à juste titre Gide d'Édouard ; v. *Les Faux-Monnayeurs*, III, pp. 986-7.

3. Le clivage se manifeste aussi dans la manière dont l'impur est traduit par une langue toute de pureté et de purisme (v. Delay, II, p. 673).

4. Jankélévitch, *L'Ironie*, Flammarion, coll. « Champs », 1964, p. 76.

5. *Ibid.*, p. 73.

6. *Si le grain*, p. 526 ; v. Cath. Millot, pp. 57-8.

7. V. Martin du Gard, *op. cit.*, pp. 372-3.

8. V. *ibid.*

pendulaire, chaque pôle contenant en lui son propre démenti, et l'ironie, qui balance auteur et lecteur d'une extrémité à l'autre, se double de la spécularité par les jeux perpétuels de mise en abyme. La dynamique du pendule, comme celle de l'ironie, constitue une manière de jouer avec la vérité, voire de se jouer d'elle, car « l'alternance, répondant à une dualité interne, se met au service de la dissimulation, laquelle va de pair avec une divulgation voilée qui joue des oppositions être-paraître, vérité-mensonge, réalité-fiction » (p. 65). Par conséquent, ce ne serait pas fortuitement que Gide abandonne ce principe de création et dévoile ouvertement son homosexualité dans *Si le grain ne meurt* et dans *C'orydon* après la rencontre avec Marc Allégret qui abolit le clivage entre amour et désir ou, en termes gidiens, entre « l'esprit et les sens <sup>1</sup> ». La plénitude de cette rencontre, qui fait suite à la grave crise religieuse traversée par Gide en 1916, est suivie d'une autre crise, celle des relations de Gide et de Madeleine, qui brûle toutes ses lettres, avant de s'engager sur la voie de l'automutilation. Désormais, il est vrai que l'œuvre de Gide ne peut que connaître un tournant capital puisque Madeleine sait et, beaucoup plus important encore, Gide le sait. Nul besoin dès lors d'emprunter des détours, de suivre des voies obliques pour dire ce qui de toute façon doit être dit, et c'est là que l'auteur aurait pu prendre en compte l'exigence très ancienne de sincérité qui harcelait Gide et qui a su se couler dans cette brèche, presque inespérée, que lui ouvraient les circonstances. Reprenant le concept développé par Lacan, Catherine Millot montre comment Gide devient à partir de ce moment-là « extime <sup>2</sup> », se livrant à la « parrhésie », c'est-à-dire à « la manifestation inépuisable de la vérité » (p. 69), avec une frénésie qui tient à la fois du martyr et du messie <sup>3</sup>.

Dans *Les Faux-Monnayeurs*, qui constituent une véritable somme, tant sur le plan littéraire que sur le plan intime, Gide met un terme au mouvement pendulaire qui animait les œuvres antérieures. Il s'agit en fait ici d'une œuvre-carrefour, et à plus d'un titre, comme le suggèrent les analyses de Catherine Millot. Tout d'abord, dans ce roman qui, rappelons-le, est le premier texte écrit non plus « pour » Madeleine mais pour Marc Allégret <sup>4</sup>, il pousse à l'extrême les procédés de mise en abyme et laisse se diffracter son être entier, duel par essence, dans ses multiples personnages. De plus, il n'est plus habité par « le sentiment que le plus important reste à dire <sup>5</sup> », comme si la confiance publique d'une part, et l'entière projection de soi dans son roman, d'autre part, avaient rendu inutiles le détour et « le masque de la fiction » (p. 76). Enfin, Gide voyait s'ouvrir à ce moment une période nouvelle, où l'accomplissement de soi allait peut-être avant tout passer par l'action, par la vie. Ce faisceau d'éléments semble expliquer, pour Catherine Mil-

1. *Si le grain*, p. 469.

2. Lacan, *Le Séminaire XIV. D'un autre à l'autre*, séance du 12 mars 1969, inédit.

3. Ces deux aspects ont été très bien perçus par Roger Martin du Gard, comme le montrent les extraits cités par l'auteur pp. 69-70. V. Martin du Gard, *op. cit.*, pp. 294 et 385 ; par ailleurs, Gide lui a confié qu'il espérait, une fois « outragé », « banni » par tous, que Madeleine le prît en pitié et se rapprochât de lui (*ibid.*, p. 297).

4. V. *Journal*, I, p. 881.

5. Cité p. 76.

lot, que Gide ait manifesté, après *Les Faux-Monnayeurs*, un intérêt bien moindre pour la création romanesque.

Même si l'on peut naturellement discuter ou tout au moins nuancer certaines des idées avancées par Catherine Millot (notamment pour ce qui touche à la figure de Mathilde Rondeaux), son analyse, toujours fine et argumentée, a le mérite de mettre en lumière les mécanismes psychiques qui sous-tendent la création gidiennne et de relier les textes, tant dans leur gestation que dans leur forme finale, à une structure subjective précise. Il faut, bien sûr, faire le départ entre ce qui relève du psychique et ce qui ressortit au travail et à la stylisation littéraires, car l'on sait combien Gide se plaît à cultiver les antinomies, mais le discours psychanalytique permet ici de rétablir un certain équilibre, dans la mesure où la critique, sur ce point, est peut-être tentée de s'intéresser davantage à la part de jeu, de complaisance et de mise en scène qui préside à certains textes gidiens, qu'à la structure profonde et réelle du « sujet » Gide. Ces deux approches ne sont d'ailleurs nullement inconciliables puisque Gide a su tirer profit sur le plan littéraire de sa dualité constitutive, et trouver ainsi sa marge de liberté. Mais, une fois de plus, ne sommes-nous pas acculés à regarder le pied-de-nez que semble nous faire toute œuvre, produit d'une alchimie qui ne cesse, en partie du moins, de se dérober ?

SIDONIE RIVALIN-PADIOU.

# Chronique bibliographique

## AUTOGRAPHES

Passée en vente le 18 novembre dernier, signalé par notre Ami Pascal Mercier, une carte post. ill. (le Vieux-Port de Marseille) autogr. signée par Jean Giono et André Gide, c.p. Marseille 20 mars 1934 : « Excuse mon départ subit absolument nécessaire. Ai rencontré Gide au train et de Marseille on te fait nos amitiés. » Gide lui envoie « *nos amitiés conjuguées* ».

Au *Bulletin d'autographes* n° 813, octobre 1995, de la Maison Charavay, sous le n° 44663, vendue 2 800 F, une l. a. s. de Gide, Cuverville, 4 mai 1918, 1 p. in-4° : « ... *pour la Maison Calleja, mais à la réflexion : cette somme de 400 F que nous lui avons demandée pour La Porte étroite me paraît bien minime. Il n'y a pas lieu d'y revenir et je vous ai donné pleine approbation. Mais songez que la seule traduction de Typhon (qui est loin de tenir dans l'œuvre de Conrad la place que La Porte étroite tient dans mon œuvre) Conrad vient de recevoir déjà, pour la seule publication de l'ouvrage en revue, une somme de 910 fr., id est : le 50 % de ce que j'ai touché à la Revue de Paris pour ma traduction...* » Joint l. a. s. de sa femme.

Vendus à l'hôtel Drouot le 15 octobre dernier (Jacques Tajan, comm.-pr.) : un recueil factice de 21 fasc. de L'Ermitage (1898-1900) contenant les *Lettres à Angèle*, les *Lettres d'Angèle* de Ghéon et la *Lettre à André Gide* de Vielé-Griffin, vol. auquel était jointe une longue l. a. s. de Gide « à l'un de ses très bons amis (Eugène Rouart ?) datée du 26 août 1897 » [cf. BAAG n° 47, juillet 1980, p. 440] ; un ex. du n° de mars-avril 1907 de *Vers et Prose* contenant en pré-originale *Le Retour de l'Enfant prodigue*, auquel était joint une longue l. a. s. de Gide à Paul Fort, dans laquelle il fait part de sa volonté de voir paraître son texte simultanément dans la revue allemande *Neue Rundschau* et dans *Vers et Prose* ; un ex. de

l'éd. or. du *Voayge au Congo* (1 des 118 réimp., imprimé pour M. Jacques Guérin), auquel était jointe une longue l. a. s. de Gide (2 pp. in-4°, 14 février 1927) : « *Cher Monsieur, Votre livre sur le Congo est le seul livre (avec celui de Pierre Mille) où j'ai pu puiser un réel réconfort et un appui moral* » ; Gide y dénonce les pratiques des compagnies concessionnaires et propose au destinataire (anonyme) de mettre à sa disposition des documents « *confidentiels (mais tant pis !)* de la plus haute importance » que Marc Allégret, son compagnon de voyage, vient de classer ; « *Peut-être ces révélations permettraient-elles d'obtenir la déchéance de certaines de ces grandes compagnies [qui] n'observent pas les clauses de leur cahier des charges* »... [cf. BAAG n° 43, juillet 1979, p. 104].

Autre vente à l'hôtel Drouot, les 28-29 novembre (n° 119 du catalogue) : 2 l. a. s. de Gide à Louis Fabulet, datées du 20 décembre 1932 et de Paris, 7 février 1933, 3 pp. 1/4 in-8°. Au traducteur de Kipling. Il relate sa conversation avec Gallimard où il a plaidé la cause de Fabulet : « *que la N.R.F. soit dans son tort, il va sans dire [...]. Quant à moi je n'aurai de cesse qu'il ne vous soit fait pleine et entière justice* »... — Il a dû lâcher prise : « *La clause de votre traité (paiement au fur et à mesure des tirages et non des ventes) semble être une exception si unique que... Mais je me propose de revenir encore à la charge* »... Il est « *roulé, emporté, submergé par des occupations harcelantes, qui me retiennent à Paris et me rendent tout travail impossible* »...

À la vente organisée le 11 décembre par le libraire parisien Alain Nicolas (n° 29 du catalogue) : Correspondance de 25 l. a. s. (24 autogr. et 1 dact.) de Gide à Jean Davray [sic : il s'agit évidemment du critique et traducteur *Henry-D. Davray*], entre 1904 [sic, v. ci-après] et 1915, 48 pp. de formats divers, estim. 10 000/12 000 F. Riche ensemble de lettres évoquant ses amitiés et admirations littéraires (Wilde, Yeats, « *le grand Whitman* », Gosse, Claudel), son activité romanesque et ses désirs de traductions (*La Porte étroite, Isabelle, l'Enfant prodigue, In memoriam*...), la création de la NRF, etc. — 25 janvier 1909 : « *Quelques amis fondent, avec moi, une revue dont vous recevrez le premier N° à la fin de ce mois. La Nouvelle Revue Française (en attendant de s'appeler La Revue Française, plus simplement) se propose d'être à peu près ce qu'était L'Ermitage ; mieux j'espère, en ce sens que nous voulons y donner des œuvres importantes ; pour l'exemple je commence par y donner mon roman ; Philippe nous a promis le sien ; en plus des noms de Claudel et de Jammes nous ne voulons pas beaucoup d'autres (de cette génération, si pourtant : ceux de Verhaeren et de Griffon) ; ils nous sont tous acquis et je crois qu'avec le zèle et la jeunesse des trois directeurs (Schlumberger, Copeau et Ruijters), nous allons pouvoir marcher...* » — Du 20 juin 1911 : « *En attendant mon Isabelle que vous recevrez j'espère dans quelques jours, je vous ai fait envoyer L'Otage de Claudel et La Mère et l'Enfant de Philippe, que nous venons d'éditer. Quel ami vous seriez si vous pouviez annoncer ces livres dans le Times ou ailleurs...* » — Du 1<sup>er</sup> février : « *Non, je ne me suis jusqu'à présent engagé avec personne au sujet d'une traduction anglaise de La Porte étroite... J'ai fait le difficile ; et bien m'en a pris puisque je suis libre aujourd'hui d'accorder la préférence à celui que vous me recommander si chaudement. Vous savez néanmoins que la proposition intéresse égale-*

ment le *Mercury*... » — La Roque-Baignard, par Cambremer, s. d. : « *Wilde m'envoie très aimablement son Ideal Husband. Je voudrais lui répondre...* » [Cette lettre est vraisemblablement de 1895.] — S.l.n.d. : « ... *Quelle est la dimension à peu près de ce "Portrait de M. W. H." que je ne connais absolument pas — et quelle qualité ? Mais je pense bien que vous n'aurez pas été, pour la simple raison qu'elle est de Wilde, recueillir telle œuvre de seconde ou troisième valeur qui ne pourrait que nuire à sa mémoire...* »

Au catalogue de la vente du 11 décembre (Thierry Bodin, expert) :

178. Gide, 31 l. a. s. et 3 l. s. (et 1 télégr.), 1934-1942, à Daniel Wallard, 54 pp. formats divers, adresse et envel., estim. 10 000/12 000 F. Importante correspondance en grande partie consacrée à ses rapports avec le Parti communiste, son voyage en URSS, sa rupture avec le communisme et la guerre d'Espagne. — 4 janvier 1934. Il se reproche depuis son départ, et après relecture de sa première lettre, de ne l'avoir pas tutoyé. « *Mais combien je me réjouis de ce que tu me dis de l'accueil de Malraux !* »... Il eût aimé le présenter aussi à Louis Guilloux... — 12 décembre 1935. « *Ça me ferait plaisir d'être un ami, pour toi, pour vous, camarades de Lille et d'écrire spécialement pour vous quelque "message" bien senti. Mais le temps me manque. Harcelé comme je le suis, je ne pourrais sortir que quelques banalités répugnantes* »... Il l'invite à lire son message à la jeunesse de l'URSS paru dans *Commune*. — Roquebrune, 9 octobre 1936. Il a fui pour échapper aux questions trop pressantes sur son voyage en URSS : « *J'avais besoin de tranquillité pour écrire mes réflexions. À présent j'ai à peu près mis au point le petit livre [...] que je vais faire paraître le plus tôt possible — encore qu'il doive m'attirer, je suppose, bien des ennuis. C'est également pour échapper aux interrogations du parti que Jef Last est allé s'engager dans la milice gouvernementale de Madrid* »... — 1<sup>er</sup> décembre 1936. Il n'a pas publié *Retour d'URSS* sans avoir longuement médité et sans avoir consulté maints camarades sur la situation du pays. Il a dû passer outre la demande de Jef Last, ouvrier communiste et camarade de voyage, devenu comme un frère, qui lui avait fait comprendre la démoralisation profonde que le livre produirait parmi les combattants espagnols, et qui pourtant affirmait aussi : « *il faut que cette propagande finisse qui n'est fondée que sur le mensonge* ». Or « *la Guépéou ne ferait qu'une bouchée de lui (comme de tant d'autres) si elle venait à le soupçonner de dissidence, si légère soit-elle. Il n'y a pas explication (si retorse ou savante) qui tienne : il est grand temps que le communisme se ressaisisse et il ne le pourra qu'en prenant appui sur des réalités et non sur des mensonges* »... — [1936]. « *Eh ! non, je ne me méfie point du "communisme sentimental". Sans le sentiment, les plus belles pensées restent sans vie. Tout jeune encore, je me souviens de mon émotion en lisant cette phrase dans Schopenhauer : "Les sentiments mènent l'homme et non point les idées". Mon cœur, si je puis dire, a toujours et partout précédé ma raison* »... Il a insisté là-dessus parce qu'il ne lui plaisait point de prêter à dire aux ennemis que son communisme était « *sans valeur et "simple affaire de sentiment"* »... — 6 janvier 1937. Il a particulièrement besoin d'affection, d'amitié : « *Je viens de traverser une période affreuse (et je n'en suis pas sorti) de fatigue de tête — et de*

*cœur surtout, si je puis dire* »... — 18 février 1937. Il pense à lui quotidiennement, et s'inquiète de ce qu'il pensera de son nouveau livre [*Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*]. — 7 mai 1937. Il était allé terminer son livre auprès de Pierre Herbart, et a porté à la NRF leurs deux manuscrits mardi dernier... « *Je devrais me sentir quitte, libéré... mais non. L'esprit et le cœur restent encombrés d'un tas de préoccupations lancinantes* »... Cependant une dépêche vient de le rassurer sur le sort de Jef Last, qu'on disait « *assassiné par les communistes* » : « *Je savais que des ennemis jouaient à le faire passer pour "trotzkiste". Le péril n'est peut-être que différé* »... Il lui est extrêmement pénible de penser que leur amitié pourrait compromettre Wallard auprès des camarades... — Sorrento, 13 août 1937. Seules de sérieuses raisons pourront l'empêcher de venir au mariage de Wallard, « *mais je compte parmi les plus sérieuses les sentimentales et j'ai beau avoir écrit "Familles je vous hais" — je reste néanmoins très dépendant de ceux que l'été réunit à Cuverville* »... — 5 septembre 1937. À propos d'Alessandri : « *c'est lui — compagnon de voyage de Pons et de Grenier — qui faisait, à son retour de l'U.R.S.S., une conférence sur (ou plutôt : contre) mon premier livre, le critiquant point par point. "Rien n'en restait", m'écrivait ensuite R. Martin du Gard qui y assistait. Ceci se passait à Nice, devant un auditoire enthousiaste, frénétique, de six cents ouvriers* »... — 30 octobre 1937. Il lui recommande, dans les *Nouveaux Cahiers*, l'article de Souvarine sur les « *Choses d'Espagne* » : « *Je ne puis détourner ma pensée de ce drame, où vont être sacrifiés de nouveau les meilleurs. [...] Les fragments du nouveau livre de Malraux [L'Espoir], que publie le n° de nov. de La NRF, me paraissent admirables* »... — 16 mars 1939. « *Oui certes, je me souviens de Gaspare — assez pour avoir agi de moi-même en sa faveur, si seulement je savais à qui m'adresser et si je n'avais éprouvé déjà, par triste expérience déjà tentée au sujet d'autres réfugiés venus d'Espagne, qu'un "recommandation" de moi ne pouvait que compromettre — on me l'a fait entendre — depuis que le vent avait tourné. Cassou lui-même me tient rigueur de n'être point resté Stalinién* »... Il intervient auprès de Magdeleine Paz sans grand espoir... — 5 mai 1939. Il rend compte de ses démarches pour retrouver Gaspare, et des garanties qu'il faudra donner à la préfecture pour le sortir des camps de réfugiés... « *Heureusement je trouve de la part du ministère de l'Intérieur la plus grande complaisance* »... etc.

179. Gide, manuscrit autogr., 4 pp. in-4° d'un cahier d'écolier, estim. 3000/4000 F. Sur son *Retour d'URSS*. Manuscrit de premier jet, très raturé et corrigé, relatif aux critiques qui accueillirent *Voyage au Congo* et *Retour de l'URSS*. [En illustration, fac-similé de la première page, qui se lit ainsi : « *Lorsque je partis pour l'U.R.S.S. je n'avais encore lu (et pour cause puisqu'ils n'avaient encore point paru) les livres ni de Sir Walter Citrine le Secrétaire général des Trade-Unions, ni de Mercier, ni aucun de ceux de Trozki. Par contre j'avais depuis des mois, des ans, macéré dans les écrits de Marx et de ses disciples, très suffisamment pour ne me sentir point dépaysé dans le marxisme ; le lent travail qui s'était fait en mon esprit rend injuste, il me semble, l'accusation qui me fut faite d'avoir apporté en U.R.S.S. une mentalité petit-bourgeoise. Ci-devant bourgeois moi-même j'étais particulièrement qualifié pour dépister ces réactions* »

contre lesquelles j'avais lutté autour de moi comme en moi-même et que je ne connaissais que trop bien ; j'étais particulièrement affecté de les retrouver et de devoir les reconnaître là où j'étais en droit de supposer qu'elles avaient cessé de se produire. Ou plutôt — car je n'étais pourtant pas si naïf de croire qu'un état social différent pût transformer l'homme aussi vite, en dépit de ce qu'en pensent trop facilement certains marxistes — ce »] « qui m'affectait c'était de voir ces instincts bourgeois, approuvés, encouragés, alimentés, s'étaler impudemment au grand jour et prendre trop souvent le pas sur ceux d'une camaraderie fraternelle »... Il rejette l'accusation d'avoir fait un voyage de privilégié en URSS, puisqu'il ne pouvait guère protester contre l'accueil que lui firent ses hôtes... Or à son retour du Congo, il s'est vu adresser les mêmes reproches, mais avec moins de courtoisie, de la droite : « Je m'étais laissé aller à une sentimentalité d'amateur, de touriste, et l'on me citait, à l'encontre de ce que j'avais observé maints faits que je n'avais pas su voir [...] l'on allait jusqu'à dire que je m'étais candidement laissé bercer [sic, pour *berner* ?] tout le long de mes dix mois de voyage »...

180. Gide, 7 l. a. s., 1935-1948, à Louis Chevasson ou à Mme Chevasson, 9 pp. in-8°, enveloppe. Il va s'occuper du manuscrit de Horace Say, *Noblesse oblige*. Il a appris que la NRF n'avait toujours pas donné son acceptation « au sujet de la publication du Typhon dans une édition à tirage restreint », et demande à Chevasson d'y mettre bon ordre... Il remercie Mme Chevasson pour son travail de correctrice. Il part pour Londres et désire avoir un double de sa Préface pour Thomas Mann afin d'y apporter quelques retouches. Il recommande C. L. R. James, l'auteur de *World Revolution*. Il acquiesce bien volontiers à un projet que lui a soumis Chevasson, etc.

Relevé par notre ami Patrick Pollard dans le catalogue de la vente organisée par Sotheby à Londres le 5 décembre dernier, sous le n° 204 : 1. a. s. de Gide à Roberto Gatteschi, du 10 octobre 1950, 1 f. : réponse à une demande ; Jean Lambert, qui s'occupe des affaires de Gide, saura lui donner des renseignements sur les droits de traduction concernant les *Feuillets d'automne*.

Un grand merci à Pierre Michel, l'éminent spécialiste de Mirbeau, de nous avoir communiqué très obligeamment les extraits de catalogues suivants, concernant des lettres de Gide :

— L. a. s., Paris, 3 décembre 1890, 2 pp. in-4°. Il s'agit de la « convention littéraire » contractée entre Gide et MM. Perrin, éditeurs, concernant son ouvrage *Les Cahiers d'André Walter*. (Cat. n° 308, déc. 1996, Libr. de l'Abbaye, n° 40).

— L. a. s., 19 août 1891, 1 p. 1/2 in-8°. Gide prie son correspondant de lui envoyer les livres dont il a dressé la liste et qui devront être mis à son compte... « *Pensées de Joubert*, 2 vol. Littérature anglaise de *Sarrazin*, Les Grands Initiés de *Schuré* »... Il lui demande également de rectifier, s'il a l'adresse précise, l'enveloppe pour M. Roy qu'il inclut dans son courrier. (Cat. n° 308, déc. 1996, Libr. de l'Abbaye, n° 39).

— L. a. s., Munich, mardi [mars 1892], à Fredly Westphal, 4 pp. in-8°. Belle lettre lors de son premier séjour en Allemagne. Il adresse à Westphal toutes ses condoléances à l'occasion du décès de sa grand-mère, puis le remercie pour ses in-

dications : il ira voir M. Machly à Bâle lors de son prochain voyage, « car vous savez peut-être que, rappelé quelques temps à Paris pour mon conseil de révision, je reviendrai sitôt après en Allemagne »... Quant aux lettres de recommandation dont Westphal lui a parlé, « bien que, grâce à l'obligeance de plusieurs personnes, je sois bien moins isolé que je le craignais d'abord, vous me ferez grand plaisir en me les envoyant si vous les avez déjà », et il donne son adresse à Munich. « Je m'étais procuré pour vous un autographe du fameux esthète anglais Oscar Wilde, mais dans l'ahurissement du départ j'ai complètement oublié de vous l'envoyer. Il n'est pas perdu ; vous l'aurez seulement un peu plus tard »... (Cat. Th. Bodin, juillet 1996, n° 118).

— L. a. s., Cuverville-en-Caux, [juin 1914], à Daniel Halévy, 2 pp. 1/2 in-4°. Il a reçu ses deux livres, le grand et le petit, lequel l'intéresse particulièrement, tant à cause de ceux dont il parle que de lui-même... « Je vous remercie de l'indication que vous me donnez à propos de la Bibliothèque Nationale, mais je ne sais malheureusement comment porter remède aux défauts que vous me signalez »... Il cite une lettre de Gallimard, expliquant la procédure de dépôt légal de la N.R.F. : « il faut au moins deux ans pour que les livres figurent au catalogue »... On joint une l. s. de Gaston Gallimard, 18 juin 1914, à Gide, au sujet du dépôt légal à la B.N. (en-tête *La Nouvelle Revue Française*). (Vente Drouot du 4 juillet 1905, cat. n° 36).

— L. a. s. à Gabriel Hanotaux, s. l., 27 décembre 1926, 2 pp. in-4°. Belle lettre sur le Congo. Il relate à Hanotaux sa visite au Ministre des Colonies : « Vous avez su qu'il a rappelé par câble le gouverneur général Antonetti. La question de la mortalité, due aux ravitaillements insuffisants des cheminots de la ligne Brazzaville-Océan, est très grave ; mais la question des grandes Compagnies m'apparaît plus importante encore et, si les concessions sont renouvelées, c'est à désespérer de la colonie ». (Cat. vente Drouot du 30 octobre 1995, n° 41).

— L. a. s., [Paris], 20 mars 1935, 1 p. 1/2 in-8°. Il remercie d'un article paru dans les *Cahiers du Sud* : « ... « je ne veux pas attendre pour vous dire (encore que je réponde bien rarement aux articles) tout le réconfort et la joie que m'apportent vos pages [...]. J'aime partir avec ce viatique »... Mais il « croit pas du tout que cette "standardisation" soit fatale. Je crois même que, aujourd'hui, l'U.R.S.S., se rendant compte du danger, va tout à l'encontre et rétablit de son mieux à la fois les valeurs spirituelles et la protection de l'individu. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire »... (Cat. Th. Bodin n° 168, sept. 1995, n° 106).

— L. a. s. à Patrick [sic, pour Pierre-Aimé] Touchard, Juan-les-Pins, 21 févr. 1950, 1 p. in-4°. « [...] mon chauffeur Gilbert se tiendrait devant le quai de la gare d'Antibes, pour l'arrivée du "train bleu" de Paris, vers 11 heures... » Il l'attend pour déjeuner et le prévient : « [...] sitôt après le repas, indispensable sieste... ». (Cat. Jean Roux [?], s. d., n° 8699).

— L. a. s., 28 novembre 1950, à Abel Lefranc, 1 p. pet. in-4°. Il le remercie de son livre sur Shakespeare : « Nul livre ne pouvait être mieux fait pour m'arracher à des préoccupations excédantes, que votre extraordinaire relation : c'est vraiment celle d'un voyage de découverte. [...] Seuls des gens de mauvaise foi ou des sourds peuvent rester vos adversaires. Votre triomphe est parfait »...

On joint une l. s. de la secrétaire de Gide, 12 décembre 1950. (Cat. Vente Drouot du 11 oct. 1995, n° 73).

— L. a. s. à son « *cher Pioch* », s. d., 3 pp. in-8°. « *Si je récoltais beaucoup dans la haute presse, peut-être des articles comme le vôtre me feraient-ils moins vif plaisir (j'en doute !) mais il faudrait pour cela que je cultive les gros journalistes et que je sois rudement changé. La rareté des articles sur mes bouquins, sur ces Lettres à Angèle en particulier, est telle que chacun prend pour moi une extraordinaire valeur... Puisque vous me reprochez si bien de ne pas élargir à plus nombreux public la dispensation de mes œuvres, je pense que vous ne ferez pas de façons pour me demander autant de billets que vous connaîtrez de gens désireux d'en profiter, soit pour ma première, soit pour ma répétition générale* ». (Cat. Alain Nicolas, été 1995, n° 131).

### TEXTES INÉDITS

André GIDE, *Journal I (1887-1925)*. Édition établie, présentée et annotée par Éric Marty. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » n° 54, 1996, ISBN 2-07-011395-7, 490 F. Un vol. rel. cuir havane sous emb., 18 x 11 cm, LXXXIV-1749 pp., ach. d'impr. le 5 septembre 1996. [ V. le texte d'Éric Marty publié dans le présent BAAG. ] La parution du tome II (1926-1950), éd. Martine Sagaert, est annoncée pour mai 1997.

### TRADUCTIONS

#### GIDE AU BRÉSIL

Nous avons reçu de notre Amie Regina CAMPOS, professeur à l'Université de São Paulo, la bibliographie des éditions et traductions brésiliennes de l'œuvre de Gide qu'elle a bien voulu établir pour le BAAG :

— Éditions du texte français

*Les Faux-Monnayeurs*. Rio : Americ-Edit, s.d., 2 vol., 269 et 213 pp.

*La Symphonie pastorale*. Rio : Americ-Edit, 1945.

*La Porte étroite*. Rio : Americ-Edit, s.d., 216 pp.

*Journal (1889-1939)*. Rio : Americ-Edit, 1943, 4 vol., 467, 481, 401 et 316 pp.

— Traductions brésiliennes

*De volta da U.R.S.S.*, trad. Alvaro Moreyra, Rio : Vecchi, coll. « Documentário », 1937.

*Retiques ao meu « De volta da U.R.S.S. »*, trad. Povina Cavalcanti, Rio : Vecchi, coll. « Documentário », 1938, 153 pp.

*Os moedeiros falsos*, trad. Alvaro Moreyra, Rio : Vecchi, 1939 (2<sup>e</sup> éd., 1956, 252 pp. ; 3<sup>e</sup> éd., 1968) ; trad. Celina Portocarrero, Rio : Francisco Alves, coll. « Clássicos Francisco Alves », 1983, 341 pp. (préf. de Ubiratan Machado : « Roteiro de Gide »).

- A Sinfonia Pastoral*, trad. Diná Fineberg, Rio : Vecchi, 1940 (2<sup>e</sup> éd., illustr. par Augusto Rodrigues, 1941, 110 pp. ; 3<sup>e</sup> éd., 1948 ; 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> éd., préf. de Ramón Fernandez, 1954 et 1956) ; trad. Celina Portocarrero, préf. de Nogueira Moutinho, Rio : Francisco Alves, coll. « Clássicos Francisco Alves », 1982, 129 pp.
- Os Subterrâneos do Vaticano (Farsa)*, trad. Miroel Silveira, Rio : Vecchi, coll. « Célebres Romances Internacionais », 1941, 339 pp. (2<sup>e</sup> éd., 1948) ; trad. Miroel Silveira & Isa Leal, São Paulo : Difusão Européia do Livro, 1960, 203 pp., et São Paulo : Abril, coll. « Os imortais da literatura universal » n° 29, 1971, 286 pp.
- A Escola das Mulheres*, trad. Mário Quintana, Porto Alegre : Globo, coll. « Tucano », 1944, 160 pp.
- O imoralista*, trad. Theodomiro Tostes, Porto Alegre : Globo, coll. « Nobel », 1947 (2<sup>e</sup> tirage, Orelha de Charles J. Rolo & Jean de Séguy, 1958, 172 pp.) ; trad. Theodomiro Tostes, Rio : Delta, coll. « Prêmios Nobel de Literatura », 1966 ; trad. Theodomiro Tostes, introd. de Luiz Costa Lima, Rio : Ed. Bruquerra, 1969 ; trad. Theodomiro Tostes, introd. de Marc Beigbeder, illust. par Michel Roddes, Rio : Opera Mundi, coll. « Biblioteca dos Prêmios Nobel de Literatura » n° 42, 1970 ; trad. Theodomiro Tostes, orelha « Um livro perturbador » de Mariano Torres, Rio : Civilização Brasileira, coll. « Biblioteca do leitor moderno » n° 145, 1972, 124 pp. ; trad. Theodomiro Tostes, Rio : Nova Fronteira (2<sup>e</sup> éd.), 1983, 157 pp.
- O pensamento vivo de Montaigne*, trad. Sérgio Milliet, São Paulo : Martins, 1951 (et 1960 et 1965) ; trad. Sérgio Milliet, São Paulo : Martins/Edusp, coll. « Pensamento vivo », 1975, 116 pp.
- Os Frutos da Terra*, trad. Sérgio Milliet, São Paulo : Difusão Européia do Livro, 1961 (2<sup>e</sup> éd., 1966) ; suivi de *Os Novos Frutos*, trad. Sérgio Milliet : Rio : Nova Fronteira, 1982 (2<sup>e</sup> éd.), 214 pp. ; suivi de *Os Novos Frutos*, trad. Sérgio Milliet, postface « O autor e sua obra », São Paulo : Círculo do Livro, s.d., 206 pp. ; trad. Sérgio Milliet, postface « André Gide, vida e obra », Rio : Rio Gráfica, coll. « Grandes Sucessos da Literatura Internacional », 1986, 218 pp.
- Tratado de Homossexualismo / Corydon*, trad. Oriente Silveira, introd. de Gastão Oeireira da Silva, Rio : Record, coll. « Eros » n° 2, 1969 ; *Córidon*, trad. Hamílcar de Garcia, orelha « Córidon, um livro polêmico » de Mariano Torres, Rio : Civilização Brasileira, coll. « Biblioteca do leitor moderno » n° 138, 1971, 121 pp. (2<sup>e</sup> éd., Rio : Nova Fronteira, 1985).
- Se o grão não morre*, trad. Hamílcar de Garcia, Rio : Civilização Brasileira, coll. « Biblioteca do leitor moderno » n° 140, 1971 (2<sup>e</sup> éd., Rio : Nova Fronteira, 1982, 282 pp.).
- Pântanos*, trad. Fernando de Castro Ferro, présent. de Mariano Torres (« Pântanos, elegia e epitáfio de uma época »), Rio : Civilização Brasileira, coll. « Biblioteca do leitor moderno » n° 144, 1972, 101 pp. ; *Paludes*, trad. Marcella Mortara, orelha « Paludes » de Antonio Carlos Vilaça, Rio : Nova Fronteira, 1988, 125 pp.

*A porta estreita*, trad. Roberto Cortes de Lacerda, Rio : Nova Fronteira, 1984, 162 pp.

*O Tratado de Narciso (Teoria do simbolo)*, trad. Luiz Roberto Benati (postface du trad., « Narciso em transe, Narciso em trânsito »), São Paulo : Ed. Notre Bas de Laine, 1984, 28 pp.

*A Volta do Filho Pródigo, precedido de 5 outros tratados : O Tratado de Narciso, A tentativa amorosa, El Hadj, Filoctetes, Betsabé*, trad. Ivo Barroso, Rio : Nova Fronteira, 1984, 172 pp.

*Isabelle, romance*, trad. Tati de Moraes, Rio : Nova Fronteira, 1985.

— Traductions brésiliennes de livres consacrés à Gide

George William Ireland, *Gide*, trad. J. Guinsburg, Rio : Civilização Brasileira, coll. « Autores e Críticos » n° 2, 1966, 152 pp.

Klaus Mann, *A vida de André Gide (A crise do pensamento moderno)*, trad. Carlos Lacerda, Rio : O Cruzeiro, coll. « Grandes Vidas » n° 3, 1944, 319 pp.

#### LIVRES

Yaffa WOLFMAN, *Engagement et écriture chez André Gide*, Paris : Libr. A.-G. Nizet, 1996, vol. br., 21,5 x 13,5 cm, VIII-407 pp., ach. d'impr. août 1996, 230 F, ISBN 2-7078-1213-7 (Rappelons l'art. publié par l'auteur dans le BAAG n° 101, janv. 1994 : « L'écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide ». Le BAAG rendra prochainement compte de ce livre.)

On nous signale le livre de Véronique PORRA (de l'Université de Bayreuth), *L'Afrique dans les relations franco-allemandes entre les deux guerres : Enjeux identitaires des discours littéraires et de leur réception* (Francfort : IKO Verlag, 1995, « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas » Bd 11, 300 pp., ISBN 3-88939-433-7, DM 36.00), dont la troisième partie est intitulée : « Du centre à la périphérie et retour : Perceptions de l'Afrique dans *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* d'André Gide et *Afrikanischer Frühling* de Friedrich Sieburg ».

Nombreuses mentions de Gide dans le roman-fleuve de Boris SCHREIBER, *Un silence d'environ une demi-heure* (Paris : Le Cherche-Midi, 1996), qui a obtenu le prix Renaudot 1996. L'auteur raconte sa première rencontre avec Gide (à quinze ans, pour lui présenter son « œuvre » : le journal qu'il tenait depuis l'âge de 13 ans 1/2) et les relations qui s'ensuivirent, dans une interview à *Écrivain magazine*, n° 7, déc. 1996-janv. 1997, pp. 49-50.

#### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Alain GOULET, « L'auteur abîmé », *L'Auteur* (Actes du colloque de Cerisy-la-Salle d'octobre 1995), Caen : Presses Universitaires de Caen, 1996 (220 pp., ISBN 2-84133-080-X, 150 F), pp. 131-47.

Michel WINOCK, « André Gide au pays des Soviets », *L'Histoire*, n° 204,

novembre 1996, pp. 8-11.

Martine PEYROCHE d'ARNAUD, « À propos de Charles Gide », *Uzès musée vivant*, n° 15, novembre 1996, pp. 16-29. [Où il est naturellement aussi beaucoup question de son neveu.] Suivi de la reproduction d'un article de lui, « Comment viendra la fin », paru dans son journal, *L'Émancipation*, n° du 15 mars 1892.

Jorge SEMPRUN, « Malraux face à Gide et à l'Histoire », *Le Journal du Dimanche*, n° 2604, 24 novembre 1996, p. 20.

Martine LECŒUR, « Gide, fan de Chopin », *Télérama*, n° 2446, 27 novembre 1996, p. 184. [À propos de l'émission de Jean-Michel Damian, *Les Imaginaires*, consacrée à Gide, son *Journal* et Chopin, diffusée le samedi 30 novembre à 15 h 30 sur France-Musique, avec Éric Marty, André Boucourechliev et Dominique Jameux — lequel travaille à un livre sur Gide.]

Pierre MASSON, « André Gide ou la peur de décrire », *Les Cahiers du S.E.L.* [Université de Nantes], n° 1, automne 1996, pp. 23-37.

Christian ANGELET, « Le *Narcisse* de Joachim Gasquet et les premiers écrits de Gide » et Walter GEERTS, « Du "dégoût" des dieux : Lecture du *Thésée* d'André Gide », in *Retours du mythe, 20 études pour Maurice Delcroix*, Amsterdam-Atlanta : Rodopi, 1996, 278 pp.

On nous signale l'article, qui nous avait échappé en son temps, de Michael TILBY, « Image and Counter-image : André Gide and the Occupation », paru dans le recueil *France 1940 : Literary and historical Reactions to Defeat*, ed. by A. Cheal Pugh (University of Durham, « Durham Modern Language Series », 1991), pp. 107-19.

— Sur le premier tome de la nouvelle édition du *Journal* :

Présentation, non signée, des pp. 615-23 extraites du livre (pp. 108-11), *Lire*, n° 249, octobre 1996, p. 111.

Peter SCHNYDER, « André Gide von Tag zu Tag », *Neue Zürcher Zeitung*, n° 238, 12-13 octobre 1996, p. 48.

Angelo RINALDI, « Le corps est un chasseur solitaire », *L'Express*, n° 0000, 31 octobre 1996, pp. 104-6.

Pierre LEPAPE, « Gide rien que pour soi », *Le Monde des livres*, 1<sup>er</sup> novembre 1996, p. II.

Jean-Louis EZINE, « Les secrets de l'oncle Gide », *Le Nouvel Observateur*, n° 1671, 14 novembre 1996, pp. 118-9.

Damien ZANONE, « Le Journal de Gide, moins les retouches », *La Quinzaine littéraire*, n° 704, 16 novembre 1996, pp. 5-6.

Bernard DELVAILLE, « Gide, des jours nouveaux », *Magazine littéraire*, n° 349, décembre 1996, pp. 82-3.

Éric MARTY, « André Gide ou l'exigence de sincérité » (interview), *Écrivain magazine*, n° 7, décembre 1996-janvier 1997, pp. 22-24 [avec un extrait du *Journal*, pp. 268-9].

— Sur l'émission télévisée « André Gide » de la série *Un siècle d'écrivains* (F 3, 9 octobre 1996) :

Cécile CHALIER, *Télarama*, n° 2438, 2 octobre 1996, p. 136.

Claire JULLIARD, « Le grand inquieteur », *TéléObs*, n° 162, 3 octobre 1996, p. [37].

Guy BARET, « Gide : la fin du purgatoire ? », *Le Figaro*, 9 octobre 1996.

— Comptes rendus :

par Jean-Paul DOLLÉ, du *Gide Genet Mishima* de Catherine Millot, *Magazine littéraire*, n° 348, novembre 1996, p. 87.

par Claude FOUCART, d'*André Gide et le débat sur l'homosexualité* d'Eva Ahlstedt, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, vol. 233, 2<sup>e</sup> sem. 1996, pp. 471-2.

par Carol L. KAPLAN, de *Lectures d'André Gide (Hommage à Claude Martin)*, *French Review*, vol. 000, n° 0, 000 1996, pp. 120-1.

par Jean-Michel WITTMANN, de la *Correspondance Gide-Ruyters*, d'*André Gide 9 (Regards intertextuels)* et de *Lectures d'André Gide (Hommage à Claude Martin)*, *Les Lettres Romanes*, t. XLX, n° 1-2, février-mai 1995 [paru en 1996], pp. 46-54.

**CLAUDE MARTIN**

**La Correspondance générale d'André Gide  
(1879-1951)**

**Répertoire chronologique**

Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée  
(plus de 24 300 lettres échangées entre Gide et près de 2100 correspondants).

Chronologies, textes inédits, index.

Un vol. br., 29,7 x 21 cm, 562 pp. .... 240 F (franco de port)

À nouveau disponible, le livre de **Bernard J. HOUSSIAU**

**Marc Allégret**

**découvreur de stars**

**Sous les yeux d'André Gide**

(un vol. br., 24 x 16,5 cm, 260 pp., nombreuses illustrations)

est diffusé par l'AAAG à un prix préférentiel : 170 F (franco de port)

**L'AAAG**

dispose encore de quelques exemplaires du livre de

**DANIEL MOUTOTE**

**André Gide  
l'engagement**

**(1926-1939)**

(un vol. br., 24 x 16 cm, 304 pp.)

au prix de 60 F (franco de port)

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement,  
au Service Publications de l'AAAG  
(La Grange Berthière, F 69420 Tupin-et-Semons)

## Le Coin des Chercheurs

*Nous ouvrons aujourd'hui une rubrique permettant à tout chercheur en quête d'une référence de faire appel à la culture et à la solidarité des autres gidiens. Toutes les demandes de recherche sont à adresser à Pierre Masson, ainsi que les réponses ; les unes et les autres seront publiées dans cette rubrique, afin que la curiosité de nos lecteurs ne soit pas vainement éveillée.*

\*

113-1. De qui est ce mystérieux poème qui figure p. 268 du *Journal 1939-1949* (Pléiade) :

*Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu  
puis sont tombés sans gloire.  
Si rien qu'à eux n'eût tenu  
on eût eu la victoire.  
Car ils ont fait ce qu'ils ont pu  
restant des jours sans boire,  
Donnant leur corps, et la vertu  
de leur âme très méritoire.  
C'en est fait. Ils ont disparu  
sans laisser de nom dans l'histoire.  
Tant d'amour en vain répandu ?...  
Non, je ne le puis croire ;  
Mais bien plutôt, qu'à leur insu  
Dieu se forme de leur mémoire.*

113-2. D'où sont tirés ces vers attribués par Gide à Artaud :

*Nous ne sommes pas encore nés.  
Nous ne sommes pas encore au monde.*

*Il n'y a pas encore de monde.  
Les choses ne sont pas encore faites.  
La raison d'être n'est pas trouvée.*

113-3. Dans quelle pièce Marcel Achard a-t-il écrit cette (immortelle) réplique :

*Je suis à toi comme la sardine est à l'huile.*

113-4. Où se trouvent ces deux vers attribués à Hugo :

*Cheval ! foule aux pieds l'homme, et l'homme et l'homme et l'homme !*

*Il est ! Il est ! Il est ! Il est éperdument.*

## V A R I A

**COLLOQUE « ANDRÉ GIDE 1918 » \*\*\*** Après ceux de Cerisy et de Sheffield, on annonce un nouveau colloque qui, organisé par le Professeur Naomi SEGAL, de l'Université de Reading (qui, nouvelle adhérente de l'AAAG, prépare un livre sur Gide, à paraître au printemps 1998), aura lieu *du 15 au 17 septembre 1998* au St John's College de Cambridge, sous le titre *André Gide 1918*. « Pendant l'été 1918, Gide passa trois mois à Cambridge en compagnie de son jeune amant Marc Allégret. Ce séjour fut l'occasion non seulement de sa rencontre avec maints intellectuels anglais mais aussi de la première vraie crise de son mariage, par suite de laquelle Madeleine brûla toutes ses lettres à elle, "unique arche où ma mémoire, plus tard, pouvait espérer trouver refuge". La complexité du désir chez Gide, son attitude envers les femmes et le féminin et envers la pédérastie et la pédagogie, son besoin constant des départs et des retours, l'exploitation du vécu dans ses œuvres romanesques et la création de soi dans ses écrits non-fictionnels — voilà quelques-unes des matières à développer dans ce Colloque. » Renseignements auprès du Prof. Naomi Segal, 139 Huddleston Road, Londres N7 0EH (tél. + 44.171.

272.6438, fax + 44.171.272.3002, e mail : n.d.segal@reading.ac.uk).

« **À PROPOS DE CHARLES GIDE** » \*\*\* Sous ce titre, on peut lire dans le dernier bulletin des Amis du Musée d'Uzès (v. plus haut la Chronique bibliographique) une contribution de notre Amie Martine Peyroche d'Arnaud consacrée à Charles Gide. Elle y retrace les grandes étapes de la vie et de la carrière du célèbre professeur d'économie. Elle souligne ce qu'il y eut de novateur dans l'orientation de sa pensée et esquisse ce que furent ses relations avec son illustre neveu. « Autrefois on appelait André le neveu de Charles, maintenant on pense à Charles comme oncle d'André », note-t-elle justement... [ J. C. ]

**CUVERVILLE, HÉLAS...** \*\*\* Grâce à l'intervention de M. Michel Drouin à la dernière Assemblée générale, les Amis d'André Gide ont eu la triste surprise d'apprendre que la façade du château de Cuverville a été récemment *restaurée* — c'est-à-dire qu'on en a ôté le crépi blanc pour faire réapparaître la brique d'origine. Ainsi la façade a-t-elle retrouvé son « style Louis XIII »... que Gide n'a jamais connu. Or, si cette demeure a été *clas-*

sée, c'est en tant que « maison d'André Gide » et pour être préservée telle que l'a connue l'écrivain, telle qu'il y a vécu et l'a rendue illustre en la décrivant notamment au début de *La Porte étroite*. Il semble donc que cette « restauration », en faisant disparaître le motif même du classement et en frustrant les visiteurs de l'émotion qu'ils attendent de la vue du célèbre site, ait été effectuée au mépris de la volonté expresse des Monuments Historiques.

**MIREILLE AMIOT-PÉAN (1920-1996) \*\*\*** Nous avons eu la grande tristesse de perdre une très fidèle Amie en Mireille Amiot-Péan, décédée le 4 octobre dernier dans sa soixante-dix-septième année (elle était née le 15 mars 1920). Membre de l'AAAG depuis 1979, elle avait été élue en 1993 à son Conseil d'administration, que son éloignement dû ces derniers mois à la maladie avait déjà privé de ses interventions cordiales et efficaces.

**SOUVENIR DE JEAN LOISY (1901-1992) \*\*\*** Mme Germaine LOISY-LAFAILLE, présidente de l'association « Les Amis du poète Jean Loisy », a fait le 30 septembre dernier, à la Mairie du VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, une conférence intitulée *Jean Loisy et André Gide, Correspondance 1922-1934*. Rappelons que le BAAG a publié cette correspondance, présentée par Pierre Masson (n° 101, janvier 1994), après des « Souvenirs et notes sur André Gide » (n° 39, juillet 1978) que le poète lui avait confiés.

**NOS DEUILS : ROGER OCCELLI (1928-1996) ET ROBERT BOUISSOU (1927-1996) \*\*\*** Doc-

teur en médecine et en sciences économiques, président honoraire de l'Institut des Sciences de la Santé, officier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre du Mérite, membre correspondant de l'Académie de Médecine, ancien Conseiller du Ministre de la Santé, ROGER OCCELLI, qui était né le 10 août 1928, est mort à Sénas (Bouches-du-Rhône) le 14 septembre dernier, à soixante-huit ans ; il était Membre fondateur de l'AAAG depuis deux ans. — Chef de service de Banque, né le 12 octobre 1926, ROBERT BOUISSOU est mort le 22 novembre à Pineuilh (Gironde), des suites d'une longue maladie ; il était Membre fondateur de l'AAAG depuis 1976.

**JACQUES RIVIÈRE — PAUL VALÉRY \*\*\*** Le n° 81 (3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> trim. 1996) du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* publie, présentée par Alix Tubman, l'ensemble de la *correspondance* échangée entre Jacques Rivière et Paul Valéry : 55 lettres 1913-1924, très intéressante pour l'histoire de *La NRF*. Gide y fait quelques brèves apparitions mais, en appendice, on relira l'article que Rivière consacra à « Paul Valéry, poète », étude que Gide désapprouva, partiellement mais vivement : il le lui fit savoir dans une lettre jusqu'ici inédite, publiée ici avec la réponse de Rivière. (Prix de ce numéro de 80 pp. : 90 F, A.J.R.A.F., c/o M. Michel Baranger, 21 allée Père Julien Dhuit, 75020 Paris, tél. 01.43.66.79.72.)

**CLAUDE MAURIAC \*\*\*** Au moment où l'on réédite, avec bonheur, le *Journal* d'André Gide, il est important de redire combien ce Journal a joué un rôle de premier plan dans la

vie et l'œuvre de nombreux écrivains. S'il en fallait une démonstration supplémentaire, on la trouverait dans le dernier tome du *Temps accompli* de Claude Mauriac, récemment disparu. Il s'agit de *Travaillez quand vous avez encore la lumière*, titre prémonitoire (Grasset éd., 219 pp., 105 F). On lira en particulier avec émotion la première et plus longue partie qui évoque l'été 40. À plus de vingt reprises, le *Journal* y est cité, comme l'ouvrage de chevet du jeune Mauriac mobilisé. Certes, de Montaigne à Retz, de Zola à Dickens, de Jouhandeau à Paulhan, à Martin du Gard, à Robert Levesque, la littérature est bien au cœur des pensées de Claude Mauriac et, de manière forcément plus pudique, le père et son œuvre, un père intimidant et admiré. Mais c'est peu, comparé à Gide et son *Journal* : « Je lis avec un émerveillement comblé le *Journal* de Gide... Profonde tendresse pour cet homme. Joie de pouvoir le joindre, lui, vivant » (pp. 95-6). [ H. H. ]

**PRIX LITTÉRAIRE \*\*\*** La Société des Gens de Lettres de France a attribué la Bourse Poncetton 1996, d'une valeur de 10 000 F, à *L'Année du Crabe*, le dernier recueil que notre Ami Henri Heinemann vient de publier aux éditions Vague verte. Nous avons eu le plaisir d'apprendre que M. Philippe Douste-Blazy, ministre de la Culture, a tenu à adresser au lauréat ses « plus chaleureuses félicitations pour cette Bourse qui vient récompenser l'un des meilleurs poètes de sa génération ».

**NOS AMIS PUBLIENT \*\*\***

Nous avons fâcheusement omis de signaler au moment de sa parution, en

mai dernier, le nouveau livre de Robert HÉRAL : *Grains de seigle 2 (1968-1994). Singulièrement vôtre* (S. l. : Le Saule pleureur, 1996, vol. br., 21 x 14 cm, 133 pp., tir. lim. à 102 ex. sur Centaure ivoire), recueil de pensées et de réflexions où non seulement le nom de Gide est présent, mais aussi et surtout son esprit d'indépendance et de liberté... — David STEEL, « Hector Malot : *Sans Famille* and the Sense of Adventure », *New Comparison*, n° 20, automne 1995, pp. 74-95. — Robert ANDRÉ publie chez Champion-Slatkine (Paris, 7 quai Malaquais) *Écriture et Pulsions dans le roman stendhalien, suivi de deux études*.

**MALRAUX ET GIDE \*\*\*** Il n'est pas inutile, à propos de Malraux qui vient d'intégrer le Panthéon, de noter qu'en 1929, directeur artistique chez Gallimard, il fait éditer le *Voyage au Congo* d'André Gide en même temps que *Charmes* de Valéry. Dès 1932, il projette d'éditer les *Œuvres complètes* de Gide. Les deux hommes, en 1933, militent pour la défense de Thaelmann et Dimitrov, prisonniers politiques en Allemagne. Sans doute André Gide ne devait-il pas être indifférent au fait que l'aventurier et non-universitaire fût devenu un écrivain majeur de son siècle. [ H. H. ]

**ÉTIENNE WOLFF (1904-1996)**  
 \*\*\* Le grand biologiste Étienne Wolff est mort le 19 novembre dernier à Paris, dans sa quatre-vingt-troisième année (il était né à Auxerre le 12 février 1904). Spécialiste de tératologie (*La Science des monstres*, 1948), professeur au Collège de France depuis 1955, membre de plusieurs académies, il avait été élu en 1971 à l'Académie

française. Les Amis d'André Gide ne peuvent oublier que, alors Administrateur général du Collège de France, il les avait accueillis avec bienveillance dans son illustre maison pour les *Rencontres du Centenaire* d'octobre 1970 et avait prononcé l'allocution de bienvenue (v. *CAG 3*, pp. 77-80).

#### LES TEMPS SONT DURS \*\*\*

Le Centre National du Livre (après avis de sa commission « Littérature classique et antique ») a attribué pour l'année 1996 à notre Association une subvention de 18 000 F — aide qui s'était élevée à 30 000 F de 1989 à 1993 et 25 000 F en 1994 et en 1995...

#### AVIS AUX AMATEURS \*\*\*

M<sup>e</sup> Yves de Cagny, Commissaire-Priseur (4, rue Drouot, 75009 Paris, tél. 01.42.46.00.07, fax 01.45.23.33.21), nous prie d'informer les membres de l'AAAG de la tenue en février prochain d'une importante vente aux enchères à l'Hôtel Drouot d'*éditions originales et illustrés modernes*, certains livres avec envoi. L'envoi gracieux du catalogue sera fait à toute personne en faisant la demande, par téléphone ou par écrit, à l'Étude de M<sup>e</sup> de Cagny.

[ Notes rédigées par Jean Claude, Henri Heinemann et Claude Martin. ]

Conformément à ce qui fut annoncé à l'Assemblée générale du 16 novembre dernier, nous projetons une

#### EXCURSION À L'ABBAYE DE PONTIGNY le 3 ou le 10 mai 1997.

Pour l'organisation de cette journée, les personnes intéressées sont priées d'adresser à notre Secrétaire général,

Henri Heinemann  
59, avenue Carnot  
80410 Cayeux-sur-Mer  
(Tél. 03.22.26.66.58),

avant le 1<sup>er</sup> mars,

leur

#### INSCRIPTION DE PRINCIPE

(en précisant

s'ils ont ou non une voiture).

Seules les personnes ainsi préinscrites recevront ensuite une circulaire détaillant le programme définitif.

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE****COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1997**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	180 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	230 F

Règlements :

par virement ou versement au

**CCP PARIS 25.172.76 A**

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et  
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,  
54000 Nancy)**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

Publication trimestrielle      Comm. paritaire : 52103      ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreur, 69007 Lyon

*Composition et mise en page : Claude Martin*

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Janvier 1997



CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

partenaire de l'Équipe d'Accueil  
TEXTES LANGAGES IMAGINAIRE  
UFR DE LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre  
F 44036 NANTES CÉDEX